

ÉCOLE COMMUNALE

DES FRÈRES

DE NEVERS.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX.

3me Classe 1re Division.

1er Prix de Lecture

MÉRITÉ PAR

M. Coppin Frédéric

Le 1[illegible] août 1853.

Le Directeur,

Fre HONOREM.

BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,
POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

Publiée avec Approbation
DE Mgr. L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE
PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,
Aumônier du Lycée de Limoges.



Mort de Julien. (An 363)

THÉODORE

OU

L'ÉLÈVE DE FÉNELON.

OUVRAGE REVU ET AUGMENTÉ

Par M. l'Abbé PAUL JOUHANNEAUD,

Chanoine honoraire, Directeur de l'œuvre des Bons Livres.

Il faut qu'il y ait entre les hommes une société du culte de Dieu ; c'est ce qu'on nomme Religion ; c'est-à-dire qu'ils doivent s'édifier, s'aimer, s'instruire tous mutuellement, pour aimer et servir le père commun... FÉNELON, *Lettres sur la Religion*, p. 197.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

Paris, chez Martial Ardant Frères, quai des Augustins, 25.

Limoges, chez Martial Ardant Frères, rue des Taules.

1852.

AVIS DES ÉDITEURS.

L'ILLUSTRE Archevêque de Cambrai, dans ses *Lettres sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique*, a dit, page 16 :

« Il y a longtemps qu'il me paraît important de
» former un plan qui contienne des preuves des
» vérités nécessaires au salut, lesquelles soient tout
» ensemble et réellement concluantes, et propor-
» tionnées aux hommes ignorans... Je ne saurais
» vous donner ici qu'une idée très-vague et très-
» défectueuse de ce projet, etc... Voici plutôt une
» simple table des matières qu'une explication des
» preuves. »

Après avoir exposé en abrégé le plan qu'il désirait voir suivre, il ajoute : « J'avais pressé autrefois
» un savant prélat de l'exécuter. Je voudrais être
» en état de le faire ; cet ouvrage devrait être très-
» court ; mais il faudrait un grand talent, et un
» long travail pour l'accomplir. »

Ce savant et beau travail, dont il croyait le grand Bossuet seul capable, et dont il n'a pu lui-même s'occuper, lui qui l'aurait si bien fait, beaucoup l'ont entrepris ; quelques-uns avec succès sous forme de *Dialogues*, de *Catéchismes*, d'*Entretiens*, de *Promenades*, etc.

Mais entre tous, doit être remarqué l'ouvrage excessivement instructif et intéressant que nous rééditons aujourd'hui avec quelques changements et additions.

En effet, ce *Mentor Chrétien* ou *Catéchisme de Fénelon*, qui a paru pour la première fois, en 1797, a le mérite singulier et très-appréciable, de n'être que la reproduction par extraits, mis à la portée de la jeunesse, des œuvres mêmes du savant et pieux Archevêque. Lui-même est continuellement en scène ; on s'est efforcé d'y reproduire ses principes, la suite et l'enchaînement de ses idées, ses raisonnemens, et très-souvent ses expressions. De sorte que si tout le volume n'est pas littéralement tiré de ses écrits, c'est qu'on a été contraint de resserrer la matière, et de la traduire en quelque façon dans la langue de cette classe de lecteurs qu'on avait en vue.

La grande maxime de Fénelon était celle-ci : PLAIRE EN INSTRUISANT. Aussi THÉODORE, enfant d'une douzaine d'années, est-il instruit, sous une forme dramatique, par le saint Archevêque, tantôt dans des entretiens suivis, tantôt dans une causerie produite par le hasard, par une lecture, par la vue d'un objet quelconque. Tout ce petit drame est aussi varié, aussi amical, aussi simple que le

permet l'élévation du thème proposé. Ce sont des *Conversations* où l'auteur a pu s'élever du plaisant au sérieux ; du mot familier, aux plus hautes pensées, sans efforts, sans affectation.

Ce qui augmente incontestablement les charmes de ce volume, ce qui le rendra plus profitable au lecteur, c'est qu'on n'y voit pas seulement Fénelon parlant, il y prêche d'action. Et quelle plus persuasive éloquence que la vie d'un prélat, dont le nom excitera, jusqu'à la dernière postérité, les sentimens de l'amour et de la vénération. Son incomparable douceur, sa tendre bonté, son abnégation forment donc une sorte de preuves, en faveur de la religion qui l'inspirait, plus convaincantes pour certains hommes que toutes les inductions de la logique. A son insu, l'auteur de *Télémaque* placera l'exemple de ses œuvres à côté de ses enseignemens, comme un commentaire de la sincérité de sa parole.

Nous prions instamment de remarquer que dans ce bon livre, ne se trouvent que les démonstrations de ces vérités premières, principales, qui sont le fondement de toute religion. Ce n'est qu'en passant qu'il y est question de la révélation et du Catholicisme, seul vrai parmi tous ces cultes qui se disent révélés.

Mais certes, si l'auteur, qui a eu la modestie de garder l'anonyme, croyait, en 1797, assez faire, écrire d'utiles pages, pleines d'actualité, comme on dit maintenant, en se bornant à cette espèce d'introduction ; s'il était convaincu que la jeunesse, que tant de doctrines infâmes, tant de scandales et tant d'impiétés pouvaient entraîner et entraînaient alors

à l'athéisme, à la négation de toute croyance, et par suite à l'immoralité, resterait fidèle ou serait ramenée à la religion par la lecture attentive de ce traité élémentaire, où il tâchait de convaincre son esprit et de captiver son cœur, sa conviction serait-elle moindre dans les jours malheureux que nous traversons? Quels horribles blasphèmes s'élèvent chaque jour contre le Ciel! Que de livres, de journaux, de brochures, où la haine la plus sauvage contre Dieu et son Christ, exhume et rajeunit les sophismes, les calomnies, les mensonges les plus éhontés, pour accomplir l'œuvre de destruction qu'elle a, ce semble, entreprise de concert avec Satan!... Et qui donc n'a pas la douleur de rencontrer de ces esprits forts de douze, de quinze ans!

Ils seront donc bien venus dans les mains de la jeunesse, et dans les bibliothèques paroissiales ou communales, ces entretiens, ces douces et saintes causeries d'un prélat, devant l'image duquel le vandalisme de 93, couvert de sang et de crimes, tomba à genoux, et qui aura le privilége d'être écouté tant qu'il restera sur la terre un esprit raisonnable, un cœur sensible et capable d'apprécier la vertu unie au talent.

ENTRETIEN Ier.

THÉODORE était fils d'un magistrat de Cambrai, intime ami de Fénelon. Témoin de la pureté de la vie, de la beauté de la morale, de la haute piété du saint Archevêque, un jour ce bon père se jeta à ses pieds et lui dit : « Monseigneur, j'ai une grâce à » vous demander ; c'est au nom de l'amitié

» que je la sollicite : vous ne dédaignerez
» pas les larmes d'un père. Je n'ai
» qu'un fils, j'en veux faire un honnête
» homme et un bon chrétien ; promettez-
» moi de le former vous-même à cette reli-
» gion que vous nous faites tant admirer et
» aimer encore davantage. »

Un ami qui priait Fénelon, et qui lui proposait une bonne œuvre à faire, ne pouvait être refusé. Ce grand homme était l'ami de tous les âges, mais surtout de l'enfance ; il promit volontiers de se charger de l'instruction de Théodore, dès qu'il aurait douze ans.

Est-il nécessaire d'observer que les parens de Théodore étaient trop sensés et trop chrétiens pour différer jusqu'à douze ans toute instruction religieuse. Il savait déjà parfaitement son catéchisme ; les leçons de Fénelon devaient avoir pour objet de développer les notions élémentaires que Théodore possédait depuis longtemps.

Le père, de retour à la maison, félicite son fils de son bonheur. L'enfant, quoique assez étourdi, avait un excellent caractère. Aimant à s'instruire, il était même plus

avancé que ne le sont d'ordinaire les enfans de son âge. Outre le latin qu'il entendait déjà passablement, il connaissait la fable, la géographie et les élémens de l'histoire. Aussi Fénelon le jugea-t-il capable quelquefois d'entendre des preuves et des raisonnemens qui sembleraient un peu forts pour un enfant de douze ans.

On verra, par les réponses de Théodore, que son maître ne s'était pas trompé.

Théodore. Monseigneur, lui dit-il donc en l'abordant, je viens pour que vous ayez la bonté de m'apprendre ma religion comme vous l'avez promis à mon père. Il vous présente ses respects, et il m'a envoyé, en me disant : « Allez, cher petit Télémaque, soyez » digne de votre Mentor. »

Fénelon. Oui, mon bon Théodore, j'ai promis à votre père de travailler à vous faire connaître et aimer la religion ; il s'agit, vous le voyez, du plus grand service que vous puissiez attendre de mon amitié. Qui donc, si ce n'est la religion, peut vous rendre véritablement bon et heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas ? Mais, ce genre de conversation, sera-t-il de votre goût ?

Théodore. Oui, Monseigneur, soyez-en sûr... Cela, cependant, m'empêchera-t-il de m'amuser avec mes petits camarades?

Fénelon. Au contraire, quand on sert Dieu comme on le doit, le cœur est plus content ; et si l'on remplit mieux ses devoirs, on sait aussi mieux s'amuser.

Théodore. La religion est-elle bien aussi difficile à apprendre que la grammaire ou l'arithmétique? combien de livres faudra-t-il apporter?

Fénelon. Mon ami, il ne nous faudra ni papier, ni encre, ni plumes, ni livres. Vous viendrez ici tous les jours, à quatre heures après-midi ; nous nous promènerons ensemble dans mon jardin, ou nous causerons gaîment dans mon salon ; vous prendrez ensuite votre goûter, et tout sera fini.

Théodore. C'est très-bien ; dans ces cas-là, je viendrai avec plaisir, et sans y manquer un seul jour.

Fénelon. Puisque mes arrangemens vous conviennent, venez demain, je vous attends à quatre heures.

II.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Il existe une première cause qui n'est ni le hasard ni la nature, mais un être souverainement intelligent.

PREMIÈRE PREUVE

TIRÉE DE L'EXISTENCE DE L'AME HUMAINE.

THÉODORE. Ah ! voilà quatre heures qui sonnent, j'avais bien peur d'arriver trop tard.

FÉNELON. J'aime votre exactitude et votre ardeur, mon cher Théodore ; elle marque une bonne volonté pour vous instruire, qui ne saurait être mieux placée, puisque la

science que vous allez étudier, est de toutes, la plus nécessaire ; heureusement qu'elle est en même temps la plus facile... Mais il fait trop beau pour vous tenir enfermé. Venez, mon petit ami, descendons au jardin. (*Ils descendent*).

THÉODORE (*à l'entrée du jardin*). Ah ! voilà des maçons ! qu'est-ce donc qu'on fait là ?

FÉNELON. Le feu avait pris à cette aîle de bâtiment, et je la fais réparer.

THÉODORE. Est-ce que tout a été brûlé ?

FÉNELON. Tout : le palais, les livres, les meubles, rien n'a été épargné.

THÉODORE. O mon Dieu ! que cela a dû vous faire de peine. Mais j'ai entendu dire quelle avait été votre résignation en présence de ce désastre.

L'enfant avait retenu, en effet, cette parole du saint prélat, en présence d'un tel malheur : J'aime mieux que mon palais ait été brûlé que la chaumière d'une pauvre famille. Mais Fénelon se borna à répondre à Théodore qu'il faut bien se soumettre à la volonté de Dieu, et il continua : J'ai peut-être tort de la réparer, car j'ai vu dans cer-

tains auteurs, que si on laissait un bâtiment en ruines, au bout de quelques années, il pourrait bien se relever de lui-même.

Théodore. Comment! les pierres se remueraient d'elles-mêmes pour reprendre leurs places?

Fénelon. Pourquoi pas? A les entendre, il pourrait bien venir un temps où l'on verra les montres d'or pousser comme des melons sur les couches de nos jardins, et où les enfans, en se jouant dans une imprimerie, feraient des Iliades et des histoires de France, sans y penser.

Théodore. Oh! pour le coup, ces gens-là sont des fous; les montres ne poussent pas dans les jardins; et pour faire un livre, il faut savoir imprimer... Mais personne n'a jamais fait de pareils contes.

Fénelon. Mon ami, il est une espèce de gens assez à plaindre pour ne pas reconnaître l'auteur de l'univers. On les appelle *Athées*. Ils prétendent, non pas qu'une montre ou un livre, mais que le monde tout entier s'est trouvé fait, sans qu'aucune cause intelligente s'en soit mêlée. Pour vous, il me paraît que vous n'êtes pas de leur avis;

vous ne voulez pas qu'il y ait d'effet sans une cause capable de le produire, ni d'ouvrage sans ouvrier.

Théodore. Mais ṣans doute. Je croyais que tout le monde pensait de même. S'il n'y avait pas de poule, nous n'aurions pas d'œufs ni de petits poulets; s'il n'y avait pas d'épis, comment viendrait le blé? est-ce que le pain pousserait aussi dans le four?

Fénelon. Il est vrai, mon enfant, qu'il faut à tout une cause proportionnée. Il n'y a pas de ruisseau sans une source, point de fruit sans arbre, point d'arbre sans une graine qui l'ait produit, point de graine sans un autre arbre qui l'ait donnée, et ainsi jusqu'au premier arbre, en remontant toujours. Il n'y a pas une paille, pas un mouvement qui n'ait sa cause, et il faut être insensé pour en douter.

Depuis quelques instans, Théodore n'écoutait plus ; il avait vraiment bien autre chose en tête. Un beau papillon, aux ailes azurées, voltigeait dans le voisinage, et sans la présence de Fénelon, il se serait déjà mis à sa poursuite.

Fénelon. Théodore, je vois que vous

mourez d'envie d'aller à la chasse du papillon; eh bien ! tâchez de le prendre.

Aussitôt voilà mon petit chasseur en campagne ; et d'un coup de chapeau, il abat son papillon.

Théodore. Voyez , Monseigneur, comme il est beau, ses ailes sont dorées ! Je vais le porter à la maison pour le mettre dans un cadre.

Fénelon. Et avant que d'encadrer votre papillon, pourriez-vous me dire d'où il vient ?

Théodore. Il vient d'un œuf.

Fénelon. Et cet œuf ?

Théodore. D'un autre papillon.

Fénelon. Et ce papillon ?

Théodore. D'un autre œuf ; et toujours des œufs et des papillons jusqu'au premier. Mais le premier papillon, et le premier arbre, et la première fleur, d'où venaient-ils ?

Fénelon. Il faut bien qu'il y ait un être quelconque qui leur ait donné l'existence, car vous m'avez appris qu'il y a une cause à tout. Reste à savoir ce qu'est cette cause. A-t-elle de l'intelligence et de la raison, ou n'en a-t-elle pas? qu'en pensez-vous ?

Théodore. Je pense qu'il a fallu bien de la sagesse pour faire le monde.

Fénelon. Et si je vous disais que le monde est l'ouvrage du *hasard*, de la *nature*.

Théodore. Qu'est-ce que le *hasard* et la *nature?*

Fénelon. Ce sont de beaux noms très-commodes pour se tirer d'affaire, quand on ne veut pas reconnaître un Dieu. Mais si l'on voulait parler de bonne foi, il faudrait dire : le *hasard* est un je ne sais quoi qui n'a ni sagesse, ni volonté ; qui ne peut ni prévoir, ni choisir ; mais qui a arrangé tout ce que nous voyons de beau dans l'univers.

La *nature* est, selon nous, l'ensemble des œuvres du Créateur ; mais, selon les *athées*, c'est une force aveugle et sans raison, qui a formé tout, et mis partout le bel ordre que vous voyez. Si leur *nature* n'est pas le *hasard* en personne, elle est tout au moins sa sœur (1).

(1) Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans ce monde, ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents. (*Esprit des lois*, liv. I, c. I.)

Théodore. Quoi, le *hasard* a fait aussi les hommes ? c'est lui qui m'a donné mon âme et mon corps ?

Fénelon. Oh ! n'allons pas si vite. Ils commenceront par vous escamoter votre âme ; ils ne veulent pas que vous en ayez une.

Théodore. Je suis bien sûr d'avoir une âme. Est-ce qu'ils me prendraient pour une petite machine ? je pense, je parle, je joue.

Fénelon. J'ai vu des machines qui parlaient, qui mangeaient et qui jouaient aux échecs.

Théodore (*embarrassé*). Vous avez vu des machines qui jouaient aux échecs? je voudrai bien les voir ; mais c'est égal... Du bois et du carton ne pensent pas, et moi je pense.

Fénelon. Mon ami, tenez-vous en toujours à ce sentiment intérieur qui vous crie qu'il existe quelque chose en vous de plus noble que votre corps (1). Un jour vous en verrez

(1) La spiritualité de notre âme est, sans contredit, de toutes les vérités celle que nous avons le plus d'intérêt de connaître avec une entière certitude ; car, si l'homme n'est que matière, il n'est qu'une pure machine ; et s'il n'est qu'une machine, il n'y a plus ni liberté, ni devoirs, ni religion, ni existence morale, ni raison, ni volonté. Aussi, les démonstrations de cette vérité sont-elles plus multipliées et aussi exactes

des preuves plus recherchées, mais vous n'en verrez pas de plus solides. C'est ce

que celles de tout principe géométrique, quel qu'il soit. On la démontre rigoureusement par chacune des opérations de notre âme. Nous nous contenterons de citer ici celle qui se tire de la faculté de raisonner, telle qu'elle se trouve dans *le Comte de Valmont*, lettre 24, p. 547, édit. de 1784. « Explique, dans une âme com-
» posée, la faculté de raisonner : je t'accorde qu'une
» partie de matière, qu'une portion de cette âme ma-
» térielle puisse avoir une idée; l'âme, se divisant par
» partie, une autre partie aura une autre idée qui lui
» sera propre; mais où se fera la comparaison des
» deux, pour en tirer une conséquence et en former
» un raisonnement? Le sentiment d'une seule idée
» dans chaque partie ne suffit pas; il faut qu'une
» portion simple et indivisible puisse trouver en elle
» tout à la fois la perception des deux idées différen-
» tes; et celle d'une troisième idée qui les lie ou qui
» les sépare: mais cette portion simple, indivisible,
» n'est plus un être matériel, destructible par sa na-
» ture, c'est une âme. Si, pour éluder la force de cette
» démonstration, tu supposes que cette opération, né-
» cessaire à tout raisonnement, se fait en même temps
» et tout entière dans chacune des parties, dans trois
» atômes, par exemple, dont mon âme sera composée;
» ce ne sera plus alors un seul raisonnement qui
» se fera en elle, c'en seront trois; et je n'ai évi-
» demment la perception que d'un seul. D'ailleurs, ta
» supposition même prouverait contre toi; tu étends
» la difficulté, au lieu de la résoudre. Dans ces trois
» atômes, susceptibles chacun de comparaison et de
» raisonnement, tu supposes dès lors trois êtres sim-
» ples et raisonnables, et ce serait trois âmes au lieu
» d'une. »

sentiment qui a convaincu toutes les nations de la distinction du corps et de l'âme, et il dément l'insensé qui s'obstine à n'être que matière.

Notre âme, disent-ils, est composée de petits atômes qui pensent, qui raisonnent, qui veulent ; mais d'où leur vient cette qualité ? est-ce en vertu de leur petitesse et de leur forme ? mais prenez un morceau de matière, réduisez-le à la poudre la plus subtile, faites-la bouillir et évaporer, donnez-lui toutes les fermentations possibles, vous ne concevrez jamais que toutes vos opérations chimiques puissent la rendre pensante, et lui faire dire en elle-même : *Je crois, je doute, je veux, je ne veux pas.* Donnez-moi de petits corps ronds ou carrés, de petits globes ou des triangles, ils n'auront pas plus de raison les uns que les autres. Les atômes crochus n'ont pas plus de raison et d'intelligence que les atômes sans crochet. Est-ce en vertu de leur réunion qu'ils sont doués de connaissance et de pensée ? mais cent mille atômes ne sont pas plus pensans quand ils sont réunis, que ne l'est chacun d'entre eux quand ils sont séparés. Les corps liquides n'ont pas

plus de connaissance que les substances les plus solides. Le fleuve le plus rapide n'a pas plus d'esprit et de volonté qu'une pierre. D'où vient que les enfans, en qui la raison n'est pas encore altérée par les préjugés, se mettent à rire quand on leur dit qu'une montre a de l'esprit? c'est que la raison ne permet pas de penser que la matière, quelque forme et quelque mouvement que vous lui donniez, puisse jamais connaître ni vouloir.

Quoi! le noble effort du génie et les miracles de la vertu appartiendraient donc à la matière, telle que le bois, la pierre, ou la boue peut-être, sauf l'organisation! La sublime philosophie de Platon, l'enthousiasme divin d'Homère, l'énergie de Démosthène, la noble et touchante éloquence des Cicéron, des Grégoire, des Chrysostôme, ne seraient que le jeu de quelques automates artistement organisés! Descartes, Newton, Archimède, ne seraient que des machines un peu plus ingénieuses que celles qu'ils ont décrites ou imaginées! L'amour de l'ordre, du beau, du vrai, la fidélité, la justice, la religion qui nous élève jusqu'à Dieu et nous unit à lui, la piété

filiale, l'amour sacré de la patrie, ne seraient qu'un mouvement plus ou moins accéléré du sang, une direction en ligne droite ou courbe ou mixte, des ressorts qui font penser et sentir la machine! Caton ressemble à Catilina, Marc-Aurèle à Domitien, Titus à Néron, comme une montre bien réglée à celle qui se dérange! La raison s'indigne, et la nature se révolte, de penser que le fils qui donne sa vie pour son père et le parricide dégouttant du sang le plus auguste et le plus sacré, que le traître qui vend son pays et le citoyen qui sauve sa patrie aux dépens de ses jours, ont également suivi les lois d'un mécanisme irrésistible; et que l'un ne mérite ni estime, ni récompense, comme on ne doit à l'autre ni mépris, ni châtimens. Jamais un homme de bonne foi ne se persuadera ces extravagances, et ceux qui se vantent d'y croire, ne cherchent qu'à en imposer et aux autres et à eux-mêmes.

Aussi ces gens-là seraient-ils bien fâchés qu'on les prît au mot. Quand ils prétendent que l'homme est une petite machine, demandez-leur s'ils voudraient qu'on les traitât, par exemple, comme une horloge qui est une

machine aussi. On la monte, on la démonte à volonté ; on n'a pour elle ni respect, ni amitié; on ne lui rend aucun devoir, et quand on n'en a plus besoin, on la met de côté. Lorsqu'un ami les trahit, ou que leurs enfans leur manquent, ne croyez pas qu'ils les traitent comme une machine qui se démonte ; ils s'irritent, ils s'indignent, et ils réclament, comme les autres, les droits de la nature et de l'amitié.

Ainsi n'ayez peur, vous ne ferez jamais une petite machine, et vous garderez votre âme en dépit de ceux qui vous la disputent. Mais votre âme pense et raisonne sans doute ?

Théodore. Je crois bien ; si je ne raisonnais pas à douze ans !

Fénelon. Un philosophe de douze ans est un très-grave personnage ! Mais celui qui vous a donné votre âme avec la faculté de penser et de raisonner, avait-il lui-même l'intelligence et la raison ?

Théodore. On ne peut donner ce qu'on n'a pas.

Fénelon. Il vous l'a donné, donc il l'avait ; on ne peut raisonner plus juste. Non-seule-

ment il a l'intelligence, mais il faut qu'il la possède à un degré infini et dans toute sa perfection, pour la créer en vous; car, de ce qui n'est pas à ce qui est, la distance est infinie, et il faut une perfection infinie pour la franchir. C'est ce que disait fort bien Platon, un des plus célèbres philosophes païens : « Vous jugez que j'ai » une âme intelligente, parce que vous aper- » cevez de l'ordre dans mes paroles et dans » mes actions; jugez donc, en voyant l'or- » dre de ce monde, qu'il y a une âme sou- » verainement intelligente. » Vous voyez, mon ami, que sans sortir de vous-même, vous connaissez qu'il existe une première cause qui n'est ni la *nature* ni le *hasard*, mais un être sage et intelligent; et vous voilà déjà plus habile qu'une foule de beaux esprits, qui se disent philosophes.

Quand on a aussi profondément raisonné à douze ans, on mérite de se délasser; allez dire qu'on vous fasse bien goûter.



III.

On continue à démontrer l'existence de Dieu.

DEUXIÈME PREUVE

TIRÉE DU MÉCANISME DU CORPS HUMAIN.

Fénelon. Eh bien, Théodore, craignez-vous encore aujourd'hui d'être pris pour une petite machine?

Théodore. Non, Monseigneur, puisque j'ai une âme; mais le corps est une bien belle machine; car, j'ai vu dans un livre, qu'il y avait un ancien qui fit l'anatomie du

corps humain ; et ensuite il s'écria : *Je viens de chanter une belle hymne en l'honneur de la Divinité.*

Fénelon. Rien en effet de plus admirable que le mécanisme du corps humain, et il faut être bien aveugle pour n'y pas reconnaître un ouvrier également puissant et sage. Est-ce votre mère qui a fixé les proportions de votre corps, et qui a déterminé l'équilibre du sang et des humeurs sans lequel vous ne pourriez vivre? est-ce elle qui a fabriqué tous ces ressorts si délicats, et pourtant si solides? qui a si adroitement emboîté vos os, et qui les fait mouvoir par le moyen des nerfs qui sont comme des cordes destinées à les mettre en jeu? Comment a-t-elle imaginé de vous donner ces mains si industrieuses pour tous les ouvrages des arts, avec ces doigts si flexibles et si souples pour exécuter tous les chefs-d'œuvre que votre esprit pourra concevoir? comme ils sont utiles pour saisir et attirer les objets, pour les repousser et les lancer ! La main est le sceptre de l'homme, c'est elle qui lui assujettit toute la nature. Est-ce votre mère qui vous a formé ces deux yeux si parfaite-

ment égaux, et placés avec tant de proportion et de symétrie, pour voir tout ce qui se passe autour de vous?

Théodore. Je voudrais bien savoir comment nous pouvons voir tous les objets, comme les maisons qui sont si grandes, le ciel, la terre, et tout le reste?

Fénelon. C'est que de chaque point de l'objet il part un rayon, qui va frapper votre œil; et par le moyen de ces rayons, les objets y sont dépeints et représentés.

Théodore. Les yeux sont donc comme des miroirs?

Fénelon. Oui, mon enfant, ce sont les miroirs de votre âme, et dans ces miroirs, tout petits qu'ils sont, chaque chose trouve sa place; les maisons, les villes, les campagnes malgré leur étendue, le soleil malgré sa distance, la vaste mer que l'on voit comme une plaine immense et liquide, lorsque l'on est sur le rivage; et cela au moyen de quelques petits rayons, qui font environ vingt millions de lieues dans sept minutes, pour venir dépeindre et ranger les objets dans votre œil, comme sur le tableau le plus fini.

Théodore. Je n'avais jamais fait toutes ces

réflexions là ; que de belles choses auxquelles on ne pense pas !

Fénelon. Et avez-vous fait attention à ces paupières si utiles pour garantir les yeux? ce sont comme deux petits rideaux que vous ouvrez et que vous fermez quand il vous plaît.

Théodore (*ouvrant et fermant les yeux plusieurs fois de suite*). Que c'est bien imaginé ! et après?

Fénelon. Votre oreille, où il y a un petit marteau que l'air fait jouer, alors vous entendez tout ce qui se passe à votre portée, et vous goûtez tous les charmes de l'harmonie.

Théodore. Et la langue ?

Fénelon (*souriant*). Ah ! la langue ! elle se meut et se replie comme un petit serpent ; elle est si souple, qu'elle peut prononcer tous les mots imaginables. Au moyen d'un petit tuyau qui s'ouvre et se ferme par une soupape bien légère, elle forme des sons plus mélodieux que le plus bel instrument de musique.

Votre cœur est comme une source d'où part le sang, pour aller, par une infinité de

petits canaux nourrir tous les membres, comme les rivières vont fertiliser les campagnes... A-t-il perdu sa chaleur, il revient par un autre chemin au point dont il était parti et coule encore de nouveau.

Les poumons sont des espèces de soufflets qui entretiennent la respiration. Le cerveau seul est d'une construction si admirable que le plus grand génie s'y perd.

FÉNELON. Oui, leur construction physique est à peu près la même que celle de l'homme. Les ouvriers étalent chez eux les machines qu'ils ont construites, afin que l'on voie qu'il y a là quelqu'un qui travaille avec intelligence; mais personne ne s'avise d'imaginer que ce soit le *hasard* ou la *nature* qui ait fait naître toutes ces machines si habilement travaillées; c'est ce qu'a fait le Créateur. Le monde est une espèce de galerie où il a rangé tous ces animaux dont le mécanisme est si ingénieux, afin qu'en les voyant, chacun reconnût qu'il y a une puissance et une sagesse infinie qui préside à l'univers.

C'est donc Dieu qui a formé et votre corps et votre âme; mais cette âme et ce corps, comment se fait-il qu'ils se trouvent ensemble? C'est peut-être vous qui les avez unis?

Théodore. Moi, Monseigneur, je ne sais seulement pas dans quel endroit du corps est mon âme.

Fénelon. Ni vous, mon enfant, ni les plus grands philosophes ne connaissez les nœuds qui unissent deux substances si différentes ; c'est donc Dieu qui a tout fait en vous et hors de vous. Pour vous aider à l'en remercier, allez chercher des pêches à ce pêcher là-bas.

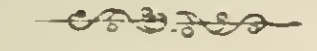
Théodore veut courir, Fénelon le retient.

Attendez ; de peur que vous ne vous blessiez, il faut me dire auparavant comment vous garderez l'équilibre, et quels nerfs vous mettrez en jeu pour aller d'ici-là.

Théodore. J'irai bien sans en savoir si long ; il ne faut pas tant raisonner pour courir.

Fénelon. C'est-à-dire que votre corps entend les ordres de votre âme, sans que l'âme lui parle, il se remue sans que vous sachiez comment. Un joueur de luth connaît son luth mieux que vous ne connaissez votre corps, et néanmoins il prend souvent une corde pour une autre ; vous ne vous trompez jamais, et il ne vous arrive pas d'avancer

le pied pour la main ; il y a donc une puissance étrangère à vous qui opère ces mouvemens. Cette puissance est celle de Dieu, qui se montre en tout et partout, aux yeux de ceux qui veulent le reconnaître. Ainsi, vous ne pouvez ni vous voir vous-même, ni faire un pas, sans avoir sujet de penser à Dieu, de le bénir et de l'aimer... Allez chercher vos pêches.



IV.

Suite du même sujet.

TROISIÈME PREUVE

TIRÉE DE L'EXISTENCE DE L'ORDRE MORAL.

C'ÉTAIT en 1712. Le prince Eugène était aux environs de Cambrai avec une armée de cent mille hommes. La journée avait été des plus belles, et déjà les vents légers qui s'élevaient promettaient une délicieuse soirée d'été. Fénelon avait fait le projet d'en profiter, pour aller visiter les malheureux habi-

tans de la campagne, contre lesquels une guerre opiniâtre et cruelle semblait avoir réuni tous les genres de fléaux. Théodore devait l'accompagner. C'est ainsi que Fénelon développait dans ses élèves le germe de la sensibilité, en les conduisant à l'école du malheur. Mais il voulut lui procurer auparavant une leçon d'un autre genre, en lui apprenant à connaître Dieu et à l'admirer dans le spectacle de la nature.

Ils montent ensemble sur une petite colline, ombragée d'un bois touffu. De là, on découvrait au loin des plaines fertiles et de riantes prairies, au milieu desquelles l'Escaut promenait ses ondes paisibles. Déjà le soleil, précipitant sa course peignait le couchant de sa pourpre éclatante, nuancée de mille couleurs; et de nombreux groupes d'oiseaux se jouant sous le feuillage, semblaient, par leurs concerts, remercier l'auteur de la nature, et saluer l'astre de la nuit qui allait ramener le repos. Ce fut là que s'assirent Fénelon et Théodore. Après quelques instans de silence, Fénelon s'exprima ainsi :

Quand vous serez plus avancé, mon cher

Théodore, vous trouverez dans les livres mille preuves différentes de l'existence d'un Dieu, mais vous avez sous les yeux le plus éloquent de tous les livres; il parle également aux sens, à la raison et au cœur. Ecoutez ce que disait un ancien philosophe : « Supposons des hommes qui eussent toujours habité sous terre dans de belles et grandes maisons; ornées de statues et de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux; supposons que, sans être jamais sortis de là, ils eussent pourtant entendu parler des dieux, et que, tout-à-coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour venir demeurer avec nous; que penseraient-ils en découvrant la terre, les mers, le ciel; en considérant l'étendue des nuées, la violence des vents; en jetant les yeux sur le ciel; en observant sa grandeur, sa beauté, l'effusion de sa lumière qui éclaire tout? Et quand la nuit aurait obscurci la terre, que diraient-ils en contemplant le ciel tout parsemé d'astres différents; en remarquant les variétés surprenantes de la lune, son croissant, son décours; en observant enfin le lever et le

coucher de tous ces astres, la régularité invariable de leurs mouvemens? Pourraient-ils douter qu'il n'y eût en effet des dieux, et que ce ne fût là leur ouvrage? » Malheur à qui n'y sait pas lire! c'est ainsi que Dieu s'est rendu visible à tous ses enfans par les merveilles que la nature nous présente, par l'ensemble et l'harmonie qui brillent dans son ouvrage. Pour vous rendre plus sensible la force de cette démonstration la plus convaincante qui puisse s'offrir à la raison humaine, je vais vous raconter une histoire.

« Un père honnête et religieux avait un fils nommé Édouard. Ce jeune homme avait dix-huit ans; et déjà il s'était perverti par les plus pernicieuses lectures, et par la fréquentation de quelques jeunes gens sans religion comme sans mœurs. Malgré l'ignorance la plus complète, Edouard tranchait partout du savant; les systèmes les plus révoltans, les plus impies, étaient ceux qu'il se faisait gloire d'adopter. En un mot, il en était venu jusqu'à méconnaître l'existence de la Divinité; et le genre humain tout entier, prosterné devant un Dieu, n'était à ses yeux qu'un troupeau de fanatiques aveugles, qu'un

philosophe a le droit de mépriser, s'il n'a le talent de les convertir. Il ne parlait que des jeux du *hasard*, des combinaisons des atômes, des forces de la *nature*, et là-dessus, il se perdait en belles phrases auxquelles ni les autres ni lui-même n'entendaient rien.

» Son vertueux père gémissait amèrement. Il employait tous les moyens ; mais, hélas ! sans succès ; il commençait à désespérer de la guérison de son fils. Un jour, il reçut la visite d'un ancien militaire, avec lequel il avait servi dans sa jeunesse. Celui-ci arrivait depuis peu de l'Amérique, où il avait passé vingt ans. Par conséquent, Edouard ne pouvait l'avoir vu, et il ne le connaissait pas même de nom. Cela n'empêcha pas le petit docteur de débiter tous ses systèmes, et de faire le procès à tout ce qui n'était pas aussi insensé que lui. Pour cette fois, son triomphe fut complet. Le militaire entra dans toutes ses idées et alla même plus loin. « Jeune homme, lui dit-il, j'ai vécu plus que vous, je puis vous en apprendre encore, quelque instruit que vous soyez pour votre âge. J'ai vu des effets si prodigieux de la puissance de la *nature* et du *hasard*, que je défie tous les théologiens du monde d'y rien opposer. »

» Quelle satisfaction pour Edouard! Au sortir de la table, il n'eut rien de plus pressé que d'acoster son confrère en philosophie, pour s'instruire de ces beaux phénomènes. « Ce n'est rien, dit l'inconnu, que d'en entendre parler, il faut le voir de ses yeux. Si la partie vous plaît, je vais obtenir adroitement de votre père la permission de vous emmener demain matin, pour quelques jours; vous reviendrez plus habile que vous ne serez parti. » La permission s'obtient; et le lendemain nos deux adorateurs du hasard se mettent en route dès le point du jour. Au bout de quelques lieues, ils arrivent dans une vaste forêt. « Mon ami, dit l'inconnu, voici le temple de la *nature;* c'est ici qu'elle tient son empire éternel. Je te salue, mystérieux *hasard,* inconcevable dérangement, qui maintiens l'ordre et l'arrangement dans l'univers. Aveugle, tu créas la lumière; sans dessein, sans discernement et sans choix, tu nous présentes dans tes œuvres, le plan le plus vaste et les moyens les mieux assortis; tu nous donnes la raison que tu n'as pas; et la profondeur de tes combinaisons, leur justesse, leur immense variété, déconcerte

toute intelligence qui comme toi n'est pas infinie. »

» Au milieu de quatre grandes avenues, s'élevait une maison, que la majesté de ses colonnades et l'ordre de son architecture eut presque fait prendre pour un temple. « Voyez, mon ami, ces colonnes, ces feuillages et ces magnifiques reliefs : c'est l'ouvrage de la *nature*, nul homme n'y a travaillé. »

» Ils ouvrent ; c'était une longue galerie ornée de tableaux du meilleur goût.

« Ah ! Monsieur, s'écria Edouard, savez-vous de quel peintre sont ces tableaux? — Un peintre ! vous badinez, je crois : c'est la main de la *nature* qui broya les couleurs ; et par des combinaisons infinies ont été peints ces chefs-d'œuvre. L'Italie n'a rien de plus beau. »

» Au bout de la galerie se présentait une bibliothèque, où des livres de tout genre étaient rangés dans un bel ordre. Le jeune homme en saisit un. « Quels caractères ! quelle impression ! — Admirez ici la puissance de la *nature* : on disait qu'elle ne pouvait faire un livre ; vous le voyez, elle dément tous les jours ces préjugés. — Mais, Mon-

sieur, voilà le nom de l'imprimeur? — Eh! c'est en quoi j'admire davantage le *hasard;* il n'a rien oublié, pas même le nom d'un imprimeur et son adresse, pour se jouer plus complètement des esprits faibles. »

» Venait ensuite un joli salon où l'art le disputait à la richesse de l'ameublement. Auprès d'un brasier bien allumé, était une table de marbre, sur laquelle deux belles tasses de porcelaine semblaient attendre deux convives. Le chocolat était devant le feu. « Ah! mon cher Edouard, avez-vous rien vu de plus charmant que le *hasard?* nous sommes fatigués de la route, voilà de quoi réparer nos forces; vous aimez sûrement le chocolat? — Beaucoup. — Que cette *nature* est aimable d'avoir si bien deviné! »

» Edouard cependant ne savait que penser de la conversation, et malgré sa philosophie, il ne pouvait s'empêcher de la trouver extravagante. Ces réflexions ne l'empêchèrent pas de bien déjeûner; après quoi l'on alla visiter les jardins que la nature avait plantés. Le parterre, les jets d'eau, les statues, tout était poussé là comme des champignons, à ce que prétendait l'inconnu.

« Monsieur, dit le jeune homme enfin excédé, je ne puis vous dissimuler que vous ne me persuaderez jamais de telles rêveries. Jamais la *nature* ni le *hasard* ne firent ni maisons, ni tableaux, ni tasses, ni chocolat. C'est ici la demeure de quelque riche particulier; l'ordre et l'intelligence y brillent de toutes parts, et il m'est impossible de croire que là où tout est lié, ordonné, avec tant de suite et de précision, il n'y ait pas un être raisonnable qui s'en soit mêlé. — Mais comment vous tirerez-vous d'affaire avec vos principes? si partout où il y a de l'ordre, il y a une intelligence qui l'y a mis, il y a donc un Dieu, car l'univers présente encore plus d'ordre que cette maison. »

» Edouard interdit ne savait trop que lui répondre; il était entre sa conscience et sa vanité. Chemin faisant, ils rencontrèrent un berceau qu'ombrageaient quelques touffes de lilas, mêlé de roses et de jasmin : au pied d'un siége de gazon croissaient mille fleurs différentes; ce fût-là qu'ils s'assirent. Alors l'inconnu embrassa tendrement Edouard, et lui dit : « Vous avez deviné, mon ami, ce prétendu temple de la *nature*, c'est ma

maison ; et vous dînerez aujourd'hui avec ma famille. Votre père, qui est mon ami depuis quarante ans, m'avait fait part de la douleur que lui causaient vos opinions ; je me suis chargé de vous détromper, et tel est le motif de la scène extravagante que vous m'avez vu jouer. »

» Edouard plus interdit que jamais, gardait le silence ; la raison et la conscience faisaient entendre leur voix qu'il avait longtemps étouffée ; et l'inconnu continua : « Vous n'avez pu, mon cher Edouard, vous persuader que tout ceci soit l'ouvrage du *hasard*, autrement dit la *nature*. Nul homme, quel qu'il soit, ne se le persuadera plus que vous ; et je défie l'incrédule le plus décidé, d'en venir là, à moins qu'il ne soit fou. C'est le bout de la raison humaine ; c'est la force de l'évidence, à laquelle tout homme est contraint de se rendre malgré lui. Dès que nous voyons de l'ordre, des rapports constans, une combinaison de moyens exactement proportionnés à une fin quelconque, un instinct plus fort que nous-même, nous oblige d'y supposer une intelligence. Cependant que sont tous les chefs-d'œuvre de nos arts, près

des moindres ouvrages du Créateur? quel peintre, fut-ce un Raphaël ou un Rubens, pourrait représenter parfaitement une feuille de rose ou une aîle de papillon? tous les artistes réunis formeront-ils le moindre fruit? que sera-ce de tous les trésors que chaque printemps promet, et que chaque automne verse sur la terre? Supposez, ce qui ne peut être, que le hasard produise une fleur; un fruit, un arbre, serait-il possible qu'il les produisit tous? et cela à la même époque, et toujours suivant les mêmes lois? non, sans doute, puisque l'inconstance et le défaut de suite est le caractère qui le distingue de la *raison*. Supposez qu'il produise les arbres et les fruits, donnera-t-il jamais cette infinité d'êtres dont l'ensemble forme comme une chaîne exactement liée dans toutes ses parties?

» A l'une des extrémités se trouvent ces globes lumineux, cette multitude de mondes étincelans que Dieu sema dans les espaces du firmament, comme un grand prince répand l'argent à pleines mains, ou comme il sème les pierreries sur ses habits. Voyez ce soleil, un seul de ses rayons efface la pompe des plus puissans monarques; il est plus

d'un million de fois plus gros que la terre. Les étoiles fixes sont autant de soleils qui éclairent d'autres mondes comme le nôtre. Ainsi, la terre, toute vaste qu'elle vous paraît, ne serait dans l'univers, que ce qu'est un grain de sable parmi les îles et les rochers dont est semée la surface de l'Océan. Croyez-vous qu'il n'y ait pas un être intelligent, dont la main a formé ces grands corps, qui leur imprima ce mouvement dont la rapidité nous étonne? quelle puissance leur a tracé leur route, sans que, depuis l'origine des choses, ils s'en soient écartés d'un instant?

» A l'autre bout de la chaîne, sont ces petits atômes vivans, qui échappent à nos yeux et presqu'à notre imagination. A l'aide du microscope, on en découvre qui sont des millions de fois plus petits que le ciron. »

Théodore. Oh ciel! des millions de fois plus petits qu'un ciron! j'ai vu des cirons, à peine peut-on les apercevoir. Je voudrais bien savoir ce que disait Edouard... Mais, Monseigneur, comment ces petits animaux-là peuvent-ils vivre?

Fenelon. Rien ne leur manque. Ils ont

leurs yeux, leur bouche, leur cerveau, leurs petites pattes, et tous les organes intérieurs. Ils ont des veines et du sang; dans ce sang des humeurs, dans ces humeurs des gouttes, dans ces gouttes des vapeurs, dans ces vapeurs encore une infinité de parties; et il est à croire qu'il y a des espèces innombrables d'êtres vivans au-dessous de celles-ci.

THEODORE. Il faut que ce soit vous qui me le disiez, pour que je le croie; mais je prierai mon papa de m'acheter un microscope pour mes étrennes (1).

(1) Dieu n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles. De tous les ouvrages de la nature, qu'on en montre un seul, une seule plante, un seul arbre, un seul animal, dont l'espèce soit défectueuse dans quelqu'une de ses parties; par exemple, une espèce entière d'animaux qui, ayant quatre pieds, ne puissent marcher qu'avec trois, et en aient un d'inutile; un gros fruit tenant, dans tous les arbres de la même espèce, à des branches trop faibles, et qui le laissent tomber avant sa maturité. On trouve dans les Indes un arbre de la grandeur du laurier, dont le fruit nommé *jaca*, fait seul la charge d'un homme; mais ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids. (Voyez l'*Histoire moderne*, t. V, p. 47.) Est-ce donc le hasard qui, dans cette suite immense d'êtres différens dont l'univers est composé, a si bien combiné tous les rapports? Est-ce

Fenelon. Vous pourrez le voir par vous-même, rien n'est plus constant. Mais quel autre, qu'un ouvrier infiniment puissant et sage, a pu construire ces machines si délicates qu'il en tiendrait des millions dans l'espace qu'occupe le plus petit grain de poudre à canon. « Tous ces êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, continua

le hasard qui a donné un germe aux animaux et aux plantes, et qui en perpétue ainsi l'espèce ? Serait-ce le hasard qui aurait si agréablement varié les formes, et qui les aurait graduées avec tant d'intelligence et de sagesse ? Serait-ce lui enfin, qui aurait mis, jusque dans les moindres choses, du dessin et des proportions, et dans chaque genre, ces deux qualités jointes ensemble, la variété et l'uniformité ? Que l'on considère, au microscope de Delbare, des tranches de différents bois, de chêne, de laurier, de tilleul, de joncs, de canne, de rosier, de vigne, et mille autres semblables, des tranches même de paille, de chanvre, coupées horizontalement et très-minces avec le rasoir ou beaucoup mieux avec des instrumens faits exprès ; on y admirera les dentelles les plus magnifiques, les bordures les plus élégantes formées de l'écorce de l'arbre, les dessins les plus réguliers ; et d'une espèce à l'autre on y observera, avec un plan uniforme, les traits les plus variés. Il en est de même des graines, des insectes, des étuis de scarabées, des animalcules d'infusions diverses, etc. O philosophes ! lorsque je considère ainsi tous les ouvrages de la nature, et qu'à chacune de ses merveilles je me dis à moi-même :

l'inconnu, sont liés ensemble par une foule de rapports constans, en même temps qu'ils diffèrent par des nuances extrêmement graduées. Ainsi, on descend de l'animal le plus sensible, par différens degrés, jusqu'à certaines plantes qui paraissent avoir une espèce de sentiment, telle est la *sensitive;* et depuis

Voilà ce qu'ils appellent les effets du hasard, ou d'une aveugle et fatale nécessité, quelle opinion dois-je me former de votre force d'esprit et de vos systèmes ?

« L'art est toujours grossier auprès de la nature. » C'est l'observation que fait M. Pluche, dans le premier volume du *Spectacle de la nature*, au sujet de l'aiguillon d'une abeille, considéré au microscope, et comparé à une aiguille à coudre, la plus fine qu'on puisse trouver. « Celui-là, dit-il, est du plus beau poli, et la pointe en échappe à la vue ; celle-ci, vue aussi au microscope, paraît émoussée, toute raboteuse, et semblable à une barre de fer qui sort de la forge du serrurier. C'est la même chose partout. Dans ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crevasses, que rudesses ; tout s'y ressent des bornes de son industrie et de la grossièreté des instrumens qu'il emploie ; tout y paraît fait avec la serpe ou la truelle ; tout y décèle un artisan malhabile, qui ne connaît pas la matière qu'il met en œuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez partout une liberté, une souplesse, et des ressorts dont la structure, l'artifice et l'entretien sont connus de lui seul. Dans le dehors, vous trouverez partout de la magnificence, de la symétrie, de la finesse et des grâces. »

la première plante, encore par degrés, jusqu'au premier minéral. Il n'y a pas de vide dans les ouvrages de la nature. La plupart des animaux sont organisés à peu près de la même manière. Les parties essentielles à la vie, telles que le cœur ou les poumons, se trouvent dans tous et placées uniformément. Les squelettes, qui sont comme la charpente du corps, se ressemblent (1).

(1) Considérez, dit un sage philosophe, ces animalcules, qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière.

Selon Leuwenhoek, ce scructateur assidu de la nature, cette matière blanchâtre qui se met autour de nos dents est toute pleine d'animalcules. J'ai voulu, dit M. Sulzer, m'assurer par moi-même de la vérité de cette assertion. Dans ce dessein, j'ai fait un microscope dont le diamètre est d'un quart de ligne, ou de la quarante-huitième partie d'un pouce de France. Je m'en suis servi pour examiner cette matière que les alimens laissent autour de nos dents, et j'ai suivi exactement le procédé de Leuwenhoek. J'ai trouvé non-seulement que son rapport et la description qu'il donne de ces animalcules étaient justes, mais encore, après bien des expériences, je suis venu à bout de connaître la figure et la grandeur des plus petits d'entre eux, qu'il n'avait pu déterminer. La plus grande partie de leurs corps est ronde, et ils ont avec cela une petite queue fort courte, de sorte que toute leur figure ressemble assez à celle des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies lorsqu'elles viennent d'éclore.

» Cependant, rien de plus étonnant que la variété des productions de la nature. Il n'y a pas deux feuilles, deux plumes, deux pailles qui se ressemblent parfaitement. Quelles combinaisons n'a-t-il pas fallu pour allier tant de rapports et tant de variétés!

» Mais d'où nous vient donc la conduite de cette grande machine, qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts, de tant de corps grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour le bien commun? les astres, les élémens, les jours, les nuits, les saisons, tout s'accorde et concourt à l'harmonie générale. Tout était nécessaire à l'homme, et l'homme était nécessaire au tout, parce que seul il peut apprécier la nature, en sentir les

Leur grandeur me paraît comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite espèce ; et comme mon microscope grossit des millions de fois les objets, il est clair que dans un espace de la grandeur d'un semblable grain de poudre, il peut y avoir des millions de ces animalcules ; chose aussi véritable qu'elle paraîtra incroyable à la plupart des hommes. (*Essais de physique appliqués à la morale*. Voyez les *Mélanges philosophiques* de M. Formey.)

beautés, en diriger les forces, et la rapporter à son auteur par le tribut de l'admiration et de l'amour. En un mot, dit l'inconnu en finissant (et je n'ai jamais vu d'athée qui ait essayé de répondre à ce raisonnement), ou bien la raison peut imprimer à ses ouvrages des caractères propres et distinctifs, ou elle ne le peut pas : si elle ne le peut pas, je ne saurai plus si je suis raisonnable moi-même, et si tous les hommes avec qui je traite, ne sont pas des insensés ; voilà donc la sûreté, le repos de la société entière anéantis. S'il y a des traits qui annoncent infailliblement l'intelligence et la sagesse, montrez qu'il ne se trouvent pas à un degré infini dans les ouvrages du Créateur, et je cesse à l'instant de croire en lui. »

Theodore. Ah ! voici le tour d'Edouard, voyons ce qu'il va répondre.

Fenelon. Il ne répondit que par ses larmes. Il avait écouté d'abord l'inconnu, d'un air morne et rêveur ; mais chaque parole qu'il entendit fut un trait qui le déchira. L'extravagance de ses systèmes et le dérèglement de sa conduite se présentèrent à ses yeux sous des traits qu'il ne pouvait envisa-

ger ; à peine son hôte eut-il cessé de parler que ses sanglots éclatèrent ; il avait honte de lui-même. « Ouvrez-moi votre cœur, lui dit cet excellent ami, ne craignez rien ; hélas ! vous me feriez rougir moi-même, puisqu'il est vrai qu'autrefois j'ai partagé les mêmes erreurs. Je viens de vous indiquer les réflexions qui m'ont ramené à la lumière et au bonheur : ô mon jeune et intéressant ami, la même route vous est ouverte, et il ne tient qu'à vous d'en profiter.

» Edouard ne se contraignit plus. « Oui, Monsieur, s'écria-t-il, vous avez déchiré le bandeau qui me cachait la vérité ; et pourquoi l'ai-je abandonnée ? Je n'étais pas né pour tant d'égaremens ; je l'avoue, une folle vanité et des passions honteuses m'avaient seules entraîné dans cet abîme dont votre amitié vient de me retirer pour jamais.

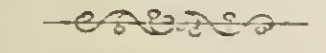
» Mon ami, répliqua l'inconnu, puissiez-vous ne jamais oublier le bonheur que vous éprouvez aujourd'hui, comme je n'oublierai pas celui que vous me faites goûter à moi-même. Que je regrette que votre excellent père ne soit pas ici pour le partager.

» Ah ! c'en est trop, je n'y tiens plus »,

s'écria quelqu'un en se précipitant au milieu d'eux. C'était le père lui-même. Il les avait suivis sans rien dire et s'était caché derrière une charmille d'où il avait tout entendu. Edouard se jeta à ses pieds, et obtint aisément son pardon. Ce père vertueux ne pouvait se lasser de serrer dans ses bras un fils qu'il retrouvait enfin, et le digne ami qui le lui avait rendu. Edouard était, pour la vie, corrigé de l'athéisme; et quand il rencontrait un athée, il lui racontait son histoire... Puisse-t-elle en ramener quelques-uns !

Après cet entretien, Fénelon et Théodore descendirent dans la plaine. Ces campagnes, jadis si heureuses, étaient hérissées d'armes, couvertes de chevaux et de guerriers; les cris de la désolation et de la mort retentissaient de tous côtés. Les champs fertiles, dépouillés de leurs moissons, étaient jonchés de cadavres et de ruines. Quel spectacle pour le cœur de Fénelon ! lui, qui parmi tous ses titres, n'estimait que celui de pasteur et de père de son peuple. A peine l'eut-on aperçu, qu'il se vit environné d'une foule de malheureux cultivateurs. Chassés de leurs asiles, ils erraient sans ressource, sans pain,

autour des débris de leurs chaumières ; mais le ciel avait semblé leur laisser une ressource dans le cœur de leur bon archevêque. Il les consola de son mieux et leur distribua tout ce qu'il avait. Mais il était lui-même aussi affligé qu'eux, l'ennemi venait de lui enlever tous ses grains, et il se voyait à la veille de ne pouvoir nourrir des infortunés qu'il regardait commes ses enfans. Néanmoins il leur dit : « Mes amis, venez me voir dans trois ou quatre jours (1), peut-être aurai-je le bonheur de vous être plus utile ; surtout gardez-vous bien de vous méfier de la Providence ; mon cœur m'assure qu'elle ne nous abandonnera jamais. »



(1) Voyez le second entretien sur la Providence.

V.

DE LA PROVIDENCE.

Il existe une Providence pour l'ordre physique.

Quand Théodore arriva, Fénelon se promenait dans une des allées de son parterre. La promenade, disent les auteurs de la vie de ce grand homme, est la seule récréation qu'il se soit permise pendant tout le temps qu'il fut archevêque de Cambrai. Dans ces promenades, il passait le temps à s'entretenir utilement avec ses amis, ou à chercher quelque occasion de faire du bien.

Ainsi l'on raconte que lorsqu'il rencontrait sur son chemin quelques paysans, il s'asseyait sur l'herbe auprès d'eux, les interrogeait en bon père sur l'état de leurs familles, et leur donnait des avis pour régler leur petit ménage et pour mener une vie chrétienne. Il entrait même quelquefois chez eux pour leur parler de Dieu et les consoler dans leur misère. Si ces pauvres gens lui présentaient quelques rafraîchissemens selon la mode du pays, il ne dédaignait pas d'en goûter, et ne leur montrait aucune délicatesse ni sur la pauvreté de leur état, ni sur la malpropreté de leurs chaumières. Il témoignait, au contraire, par la joie qui brillait sur son front, qu'il était charmé d'être au milieu d'eux; et, en voyant qu'il les traitait comme ses enfans, ces bons paysans bénissaient le ciel de leur avoir donné un tel père.

Il rencontra un jour dans les champs un pauvre villageois presque au désespoir. Il alla à lui, lui parla avec bonté et voulut savoir la cause de son affliction. « Ah! mon bon seigneur, s'écria le paysan, je suis le plus malheureux des hommes. J'avais une vache qui était ma ressource et celle de ma

famille, je ne la trouve plus. Je l'avais menée dans ces pâturages ; elle a disparu. Qu'est-elle devenue ? Que vais-je devenir ? — Je la chercherai avec vous, mon enfant, lui dit l'archevêque ; j'espère que Dieu bénira nos soins et nos recherches. Examinons d'abord par où elle aura pu s'échapper, découvrons quelques-unes de ses traces ; et, encore une fois, confions-nous à la Providence, qui ne demande qu'à seconder nos peines et à les faire prospérer. » Aussitôt il part avec cet infortuné villageois, court avec lui tout le jour, et ne revient qu'après avoir trouvé et ramené dans son étable la vache qu'on croyait perdue, et qu'on ne trouva qu'après des courses longues et fatigantes. Il est difficile de porter la bonté plus loin.

Théodore qui avait été témoin de ce fait alla le rejoindre, et il entama ainsi la conversation : Si notre militaire d'hier passait par ici, il ne serait pas embarrassé pour nous dire comment sont venues là ces allées, ce parterre, et même cette maison.

Fenelon. Sa manière d'expliquer les choses était assez commode, si elle n'était pas très-profonde. Mais vous, mon ami, vous ne

douterez sûrement jamais qu'il y ait un Dieu, puisque vous goûtez si peu les explications des philosophes.

Theodore. Jamais, je vous assure; car si le hasard ne peut faire un seul livre, ni arranger une bibliothèque, comment aurait-il pu faire tout ce que nous voyons, et imaginer un si bel ordre?

Fenelon. Mais, si le maître de cette maison, qui était si belle et si richement meublée, après l'avoir fait bâtir et orner avec tant de soin, l'avait abandonnée aux rats avec tous ses ornemens, sa conduite vous paraîtrait-elle raisonnable?

Theodore. C'est donc pour les rats qu'il avait réuni là tant de livres et de tableaux?

Fenelon. Non pas; mais n'aurait-il pas pu se croire trop grand seigneur pour avoir soin de sa maison.

Theodore. Puisqu'il n'était pas trop grand seigneur pour la bâtir, il ne l'était pas trop non plus pour en prendre soin.

Fenelon. Il y a cependant des philosophes qui ne sont pas de votre avis. Ceux-ci ne disent point qu'il n'y a pas de Dieu; ce ce système est trop ridicule, et inspire en

général trop d'horreur, pour avoir beaucoup de partisans ; mais ils prétendent que Dieu, après avoir créé l'univers, s'est trouvé trop grand pour prendre soin de son ouvrage. Leur Dieu a travaillé une fois ; depuis cette époque, ils le font reposer, et ne lui permettent plus de se mêler du gouvernement de ce monde.

THEODORE. Apparemment qu'ils ont peur de le fatiguer?

FENELON. C'est cela même. Dieu, disent-ils, serait inquiet s'il fallait penser à tout ce que font les hommes, ce serait trop d'ouvrage pour lui. Mais désormais, je leur répondrai, comme vous le disiez si bien, si Dieu n'est pas trop grand pour nous créer, il n'est pas trop grand pour veiller sur nous et s'intéresser à notre sort. La vraie grandeur d'un Dieu éclate dans un ordre constant, dans une harmonie invariable, elle ne consiste pas à former des créatures pour les livrer au désordre, à la dégradation et à l'oubli. En faisant semblant d'élever Dieu de la sorte, on le dégrade, car on en fait un Dieu insoucieux du bien et du mal, du vice

et de la vertu, de l'ordre et du désordre du monde qu'il a formé.

Theodore. Ce sont donc des hypocrites?

Fenelon. Peut-être ne se rendent-ils pas assez compte à eux-mêmes. Mais au fond, on ne s'exagère sa propre bassesse et la distance infinie qui est entre Dieu et soi, que pour secouer le joug de Dieu, pour devenir une espèce de divinité à sa mode, en contentant toutes ses passions déréglées, et en se faisant le centre de tout ce qui est autour de soi. On est ravi de mettre Dieu si haut, qu'il ne daigne ni nous observer, ni s'intéresser à nous, ni nous perfectionner, ni nous récompenser, ni nous punir. Mais comment ne voit-on pas que celui qui a fait que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que notre esprit connaisse, que notre cœur aime, doit s'intéresser à l'usage que nous faisons de ses dons? aussi toute la nature atteste-t-elle le soin qu'il prend de maintenir tout ce qu'il a créé. C'est ce soin constant et universel qui s'appelle *la Providence*. Chaque créature en offre des preuves. Commençons par les fleurs.

Theodore. Voici de bien belles fleurs.

Voulez-vous me permettre d'en cueillir pour maman et pour ma petite sœur ?

FENELON. Volontiers ; et même je veux être de la partie, pour que vous leur en offriez de ma part. Voyons qui cueillera les plus belles.

Ils se séparent pour cueillir des fleurs et reviennent avec de grands bouquets.

THEODORE. C'est moi qui ai les plus belles. Voyez cette rose avec son beau bouton.

FENELON. Remarquez, Théodore, combien cette Providence, dont nous parlions, est attentive. Pour que la fleur ait le temps de se former, ce bouton est garanti par une petite enveloppe verte et assez dure ; et de plus les feuilles sont soigneusement appliquées les unes sur les autres. Il s'ouvrira, ce bouton dans quelques jours. Au contraire, toutes les roses déjà épanouies que vous voyez sur ces rosiers, auront la précaution de se fermer ce soir. Demain matin, les premiers rayons du soleil les feront entr'ouvrir peu à peu. Vers midi, leurs feuilles commenceront à se flétrir et à se dessécher ; adieu les fleurs et la parure de nos jardins ! c'est l'image de votre jeunesse.

Et ce lis, voyez son air de majesté, ne semble-t-il pas régner sur ce parterre? trouverez-vous un ouvrier qui vous façonne une coupe aussi élégamment que l'est le calice de cette fleur?

THEODORE. Et ces petites graines?

FENELON. Elles paraissent comme un or pur sur l'argent le plus brillant. Quelle est la marchande de mousseline ou de satin qui vous fournisse rien d'aussi délicat, d'aussi doux, d'aussi frais que le tissu de cette feuille? Salomon, dans toute sa gloire, était moins richement vêtu.

THEODORE. Voilà encore des tulipes, des œillets, des jasmins.

FENELON. La terre en est couverte, c'est sa robe de printemps; et depuis la création, elle n'a pas manqué une seule fois à s'en revêtir au temps marqué.

THEODORE. Comment viennent ces belles fleurs et ces feuilles qui sont aussi bien peintes que si le pinceau y avait passé?

FENELON. La tige pompe les sucs de la terre, par mille petits canaux; ces sucs forment la fleur qui s'épanouit aux rayons du soleil. C'est à peu près tout ce que nous

en savons : le reste est le secret de l'ouvrier. Mais de tout temps les fleurs se sont invariablement reproduites de cette même façon, et par les lois les plus constantes. Jamais une tige n'a donné une fleur pour une autre; par exemple, jamais un rosier n'a produit une tulipe, ni une pensée des violettes, tant la Providence est uniforme et attentive!

Theodore. Mais je ne conçois pas comment de cette terre qui n'est que de la boue, il peut sortir de si belles fleurs?

Fenelon. En effet, il faut un ouvrier, infiniment intelligent pour tirer de telles productions du sein de cette masse informe et grossière. Cependant elle se transforme en mille objets qui charment les yeux. En une année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semence, pour exercer de nouveau sa libéralité envers les hommes; car ses largesses ne tarissent pas, et elle ne vieillit jamais. Voyez encore cette multitude de plantes qu'elle produit. En santé, ce sont nos alimens; en maladie, ce sont nos remèdes. Leurs espèces et leurs vertus sont l'objet d'une science très-étendue appelée la *Botanique;* et encore ne les connaît-o

qu'en partie. D'autres nous fournissent des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux; et celles qui semblent les moins utiles, servent encore à nourrir les animaux, et à former cette belle verdure qui repose si doucement les yeux; car c'est la seule couleur qu'ils puissent supporter longtemps sans se fatiguer.

Theocore. Les arbres sont encore plus étonnans! ils sont si grands!

Fenelon. Les forêts sont comme de grands bouquets qui parent le sein de la terre, et que la Providence renouvelle sans cesse. Les racines vont chercher par des tuyaux souterrains, les sucs destinés à la nourriture de leur tige, d'autres tuyaux reçoivent ces sucs et les conduisent jusqu'à leur sommet le plus élevé, ou les distribuent dans toutes les branches, et jusqu'à l'extrémité des moindres feuilles, car il n'y en a pas une de négligée. En été, les arbres nous protégent de leur ombre, et ils servent à nous réchauffer en hiver. Ce n'est pas tout, la main de l'homme les arrache quand il lui plaît du sol qui les vit naître, pour étayer sa pauvre chaumière, ou pour orner ses palais superbes. C'est encore sur les débris des forêts qu'il tra-

verse les mers et va chercher un nouveau monde. Chacun de ces arbres est père d'une nombreuse famille, et chaque année, ils répandent autour d'eux la graine qui doit les reproduire dans leur postérité.

THEODORE. Ah! voyez, voyez!

FENELON. Qu'est-ce que c'est?

THEODORE *(courant)*. Un petit oiseau qui vient de tomber de son nid. (*Il prend l'oiseau*). Oh! si j'étais assez grand pour avoir aussi les autres!

FENELON. Comme leur pauvre mère va se désoler ce soir, quand elle ne trouvera plus son petit nourrisson! quand nous étions au berceau, si l'on nous avait ainsi enlevés, qu'auraient dit nos mamans?

THEODORE. C'est vrai, il faut le remettre; mais c'est que je suis trop petit.

FENELON. Voilà une échelle, appuyons-là contre l'arbre. Je vais y monter et remettre l'oiseau; notre promenade n'aura pas été inutile, car nous aurons fait des heureux.

THEOEORE. Je sens déjà le plaisir de cette pauvre mère, et de toute sa famille...

Fénelon prend l'échelle, y monte, et replace l'oiseau.

Theodore. Combien y en a-t-il ?

Fenelon. Ils sont six jolis petits oiseaux.

Il redescend et replace l'échelle où elle était.

Je parie que votre maman, toute bonne qu'elle est, ne sait pas vous faire un lit aussi mollet que celui de ces petits oiseaux?...

Theodore. Pourquoi donc dit-on que les oiseaux n'ont pas d'esprit ? il faut voir comme ils ramassent les pailles et le duvet pour faire leurs nids.

Fenelon. S'ils avaient une intelligence qui leur fut propre, il en serait d'eux comme des hommes. Les uns travailleraient mieux, les autres plus mal ; et de plus, ils se perfectionneraient avec les années. Mais non, tous les nids de chaque espèce paraissent construits, pour ainsi dire, sur le même modèle, et sont également bien faits. Le plus jeune petit moineau est aussi habile que le plus vieux ; et les hirondelles des temps passés maçonnaient leurs nids tout aussi habilement que celles d'aujourd'hui. Ce n'est donc pas en eux que réside cette intelligence ; il y a quelqu'un qui a de l'esprit pour eux, et qui les gouverne dans tous les temps. C'est

la Providence qui se plaît à faire briller sa sagesse dans ces petites créatures. Et cet instinct des animaux nous prouve aussi que nous avons une âme. La brute, assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre, ni rien acquérir. D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon? et pourquoi chaque individu ne fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels? Car, s'ils avaient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouverait au moins de la variété; si l'on ne voyait pas de la perfection dans leurs ouvrages, chaque individu de la même espèce ferait quelque chose d'un peu différent de ce qu'aurait fait un autre individu; mais non: tous travaillent sur le même modèle; l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière; il n'appartient point à l'individu, et, si l'on voulait attribuer une âme aux animaux, on serait obligé à n'en faire qu'une pour

chaque espèce, à laquelle chaque individu participerait également ; cette âme serait donc nécessairement divisible ; par conséquent, elle serait matérielle, et fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous, au contraire, tant de diversité et de variété dans nos productions et dans nos ouvrages. Pourquoi l'imitation servile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau dessin? C'est parce que notre âme est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est, en effet, que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux.

La Providence se fait également admirer dans tous les animaux, les espèces en sont innombrables, et chacun d'eux est pourvu de tout ce qui est nécessaire à sa défense et à sa conservation. Par exemple, la Providence destinait les poissons et les oiseaux à fendre les flots ou la vague de l'air, elle a construit leurs corps dans la forme d'un petit navire... Les reptiles, qui doivent gravir su la terre, sont souples et déliés ; ils se

plient et se replient ; ils se glissent partout, ils serrent et accrochent tout ce qu'ils rencontrent... Parmi les quadrupèdes, l'un, comme la tortue, porte la maison où il est né ; d'autres, comme les lapins, choisissent la leur dans des trous profonds ; et ils ont l'attention de la bien cacher, pour mettre leur famille à l'abri des insultes de leurs ennemis. Le castor ira bâtir la sienne sur les eaux ; mais comme les inondations l'auraient bientôt délogé, il se réunit avec ses camarades, et ils bâtissent des digues aussi bien que les plus habiles maçons. Aussi la Providence a-t-elle eu soin de leur donner une queue qui leur sert de truelle. Il en est qui trouveront leur asile dans la demeure même de l'homme, parce qu'ils sont destinés à le servir et à l'aider dans ses travaux. Le chien lui servira de garde, et lui donnera une agréable image de fidélité, de société et d'amitié. Le cheval le fait voyager commodément, et devient le compagnon de sa gloire et de ses dangers dans les combats. Le bœuf creusera ses sillons ; le chameau, le dromadaire, l'éléphant et une foule d'autres suppléeront à ce qui lui manque en force ou

en agilité ; et malgré leur grandeur et leur force, on les verra dociles à la voix d'un enfant... Passez jusqu'aux insectes les plus vils èn apparence, partout vous la trouverez cette aimable Providence; car elle ne méprise rien de ce qu'elle a créé. Avez-vous vu quelquefois des vers à soie?

Theodore. J'en ai une centaine à la maison dans un grand carton.

Fenelon. Qui leur a appris à s'y envelopper comme dans un petit tombeau?

Theodore. C'est vrai, on dirait qu'ils sont morts; point du tout. Au bout de quelques jours, vous voyez sortir un beau papillon blanc qui se met à voltiger, comme s'il n'avait fait autre chose toute sa vie...

Fenelon. N'est-ce pas la Providence qui leur a donné cette industrie? Est-ce d'eux-mêmes qu'ils devinent qu'il faut faire une coque, la manière de s'y prendre, et le secret de devenir papillons? L'araignée est un animal bien hideux...

Theodore. Oh! la vilaine bête!

Fenelon. Néanmoins la Providence en prend soin. Comme elle se nourrit de mouches et de petits insectes, elle mourrait de

faim si elle ne savait les prendre ; la Providence lui a appris à dresser ses toiles comme font les chasseurs. Elle se tient à un bout de ses fils, et dès qu'une mouche vient à y tomber, elle l'enveloppe et l'attire à elle pour s'en nourrir.

THEODORE. Comme font les pêcheurs, qui retirent leurs filets, quand ils y sentent du poisson.

FENELON. C'est ainsi que Dieu a donné à tous les animaux ce qui est nécessaire à la vie. Ils n'ont besoin ni de pourvoyeurs, ni de cuisiniers, ni de médecins quand ils sont malades ..Ses attentions s'étendent de même aux chenilles, aux limaçons et absolument à tout ce qui existe. Vous voyez qu'ils sont bien modestes, ceux qui ne veulent pas que Dieu s'intéresse à eux ; ils se dégradent au-dessous des insectes, et de tout ce qu'il y a de plus vil dans la nature (1).

(1) Pourquoi, dit Buffon, avilir l'homme mal à propos, et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est, en effet, d'une nature très-différente, très-distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ?... On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire

Demain, nous parlerons de la Providence de Dieu par rapport à l'homme. Adieu, mon cher Théodore, n'oubliez pas de remettre mes bouquets.

le plus spirituel des animaux ; il le commande, le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse que par supériorité de nature, et parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits commandent aux autres et les fassent servir à leur usage. Les plus forts mangent les plus faibles, mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualité fort différente de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étaient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, et les obliger à leur chercher leur nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés ? Or, il n'y a parmi les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connaisse ou sente sa supériorité sur celle des autres. Par conséquent, on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature, et en même temps on doit conclure que celle de l'homme est non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-ait différente.

VI.

Il existe une Providence pour l'ordre moral.

Théodore. Monseigneur, j'ai raconté à maman l'histoire de nos petits oiseaux; je reconnais bien-là M. de Fénelon, a-t-elle dit ; il est pour moi une belle image de la bonté de Dieu.

Fénelon. Votre maman est trop indulgente, mon bon ami; mais quand je serais

assez heureux pour que ce compliment fût une vérité, je n'aurais fait que mon devoir. Aimer tout ce que Dieu aime, faire du bien à tous les êtres, s'il est possible ; nous montrer en tout généreux et compatissans, comme notre père qui est dans le ciel ; puis nous attacher à Dieu par-dessus tout, voilà toute la morale de la religion.

Theodore. Mais il est si doux de faire du bien ! ...Dieu est donc bien bon, puisqu'il n'en exige pas davantage.

Fenelon. Si Dieu est bon, mon enfant ! il est impossible de vous donner une idée juste de sa bonté. L'ami le plus fidèle et le plus généreux, le père, la mère les plus tendres, le représentent encore trop faiblement. C'est surtout sous les traits de l'amour qu'il cherche à se faire connaître, et c'est ainsi que vous devez l'envisager, si vous voulez lui plaire.

Theodore. Je voudrais bien que mon petit cousin vous entendît. Il a quinze ans, et il n'a jamais pu apprendre trois pages de son catéchisme. Il dit qu'il ne croit rien du tout. Il se moque souvent de moi. Est-ce que tu crois que le bon Dieu pense à toi ? me dit-il ;

va, va, il s'inquiète bien de ce que tu fais !

Fenelon. Dieu ne s'inquiète jamais. Il est assez sage et assez puissant pour gouverner le monde sans inquiétude. Mais cet enfant qui se moque de vous est sans doute quelque petit malheureux qui n'a jamais vu ni père ni mère ?

Theodore. Non, Monseigneur, c'est mon cousin. Son papa est le frère du mien ; pourquoi dites-vous cela ?

Fenelon. C'est qu'il suffit de voir une mère avec son enfant dans ses bras, pour se rappeler la Providence qui nous porte dans les siens, comme ses enfans bien-aimés ; car si les hommes sont si bons pour leurs enfans, que doit être Dieu, qui sans doute est meilleur.

Theodore. Il en est de même des animaux. Nous avons à la maison une poule qui a vingt-quatre jolis petits poulets ; oh ! elle ne les quitte pas d'un instant. Quand on leur apporte à déjeûner ou à dîner, elle les appelle, et ils viennent. Elle a soin que chacun ait sa part... L'autre jour, j'en voulus saisir un, elle s'élança sur moi en criant et

en battant des aîles, elle manqua me crever un œil. Voyez, Monseigneur, j'en ai encore la marque.

FENELON. Quel courage dans un animal naturellement si timide, qu'il ne défend pas même sa vie! Il n'est pas jusqu'aux lions, aux tigres et aux ours qui ne partagent ces sentimens. Quand une lionne a perdu ses petits, elle entre en fureur et fait retentir les forêts de ses rugissemens. Malheur au voyageur qui se trouve sur son passage, il est mis en pièces. Qui donc pourrait avoir placé dans ces cœurs féroces cette sensibilité pour leurs petits? c'est le père de toute la nature; et lui n'aurait pour ses enfans que mépris et insensibilité! et il serait pour eux plus impitoyable que les tigres et les lions!

THEODORE. Quand cette poule entend crier un de ses petits, on la voit bien vite accourir...

FENELON. Et l'on croira que quand les enfans de Dieu crient vers leur père, il ne les écoute pas, lui de qui toute paternité prend son nom dans le ciel et sur la terre, comme elle emprunte de lui toute la douceur de ses sentimens! Non, non, il a soin de ses

enfans, il entend leurs soupirs, il voit leurs larmes, et il est toujours prêt à voler à leur secours.

THEODORE. Sans cela, ce ne serait pas un bon père.

FENELON. Il ne serait pas bon, sans doute, puisque les hommes qui sont méchans, et les monstres les plus farouches seraient moins insensibles que lui.

Mais de plus, il ne serait pas sage; car la sagesse exige que l'on proportionne l'estime et l'attention que l'on donne à chaque être, sur son prix et sa dignité. Vous vîtes, hier, combien sont admirables les attentions de la Providence, pour un arbre, pour une feuille, pour un insecte....

THÉODORE. Mais les hommes valent mieux que les plantes et les araignées?

FÉNELON. L'homme est le premier des êtres visibles. Il est placé à une distance infinie de tout le reste, parce qu'il est le seul qui puisse penser, vouloir librement et agir par sa propre volonté. Il a seul aussi le privilége de connaître Dieu, et le bonheur inestimable de l'aimer; il peut retracer en lui ses perfections, se rendre juste, saint, bienfaisant comme Dieu même, voilà sa vé-

ritable grandeur. Et cet être là serait le seul auquel Dieu ne daignât point penser, tandis qu'aucune des autres créatures n'est oubliée (1)!...

Théodore. Et pour qui aurait-il créé tant de belles choses?

Fénelon. L'homme est le centre et le but de toute la création terrestre; il n'y a rien ici-bas, qui ne se rapporte directement ou indirectement à lui. Le soleil, qui est l'œil du monde, ne voit pas la lumière qu'il répand; les fleurs ne jouissent point des parfums qu'elles donnent; un arbre ne goûte pas

(1) Oui, Dieu est grand, infiniment grand; toutefois, et pesez cette raison toute-puissante, s'il ne s'est pas abaissé en nous créant, pourquoi s'abaisserait-il en s'occupant encore de nous? Il nous a faits à son image: seuls de la création nous avons un esprit capable de connaître, un cœur capable d'aimer. Or, peut-il être insensible à l'hommage de ses facultés, qui sont l'œuvre de son amour et de sa préférence? Cette intelligence, ce cœur, nous les aurait-il donnés pour comprendre, aimer tout excepté lui?

Il est des philosophes qui nous comparent à des fourmis que l'homme foule aux pieds dédaigneusement. Ces insectes ne sont rien par rapport au monarque; et nous, chefs-d'œuvre de la création, interprêtes et rois de toutes les créatures, nous sommes les enfans de Dieu, ses amis destinés à habiter son Ciel.

(*Trésor du peuple*, par Paul Desarènes.)

la douceur de son fruit : tout cela est réservé particulièrement à l'homme. Lui seul a les idées d'ordre, d'harmonie, de sagesse ; et seul il peut, par conséquent, reconnaître et adorer Dieu à la vue de ses ouvrages. Il est le cœur, la tête, la langue, le député de la nature entière ; c'est le prêtre chargé de présenter au père commun les bénédictions et les hommages de tout ce qu'il a créé. Donc, à moins de supposer Dieu insensible à sa propre gloire, il ne négligera pas le seul être capable de le glorifier sur la terre, pour s'occuper de ceux qui ne peuvent même pas le connaître.

Théodore. Aussi Dieu a-t-il soin de nous. Il nous a donné tant d'arbres, de fruits et d'animaux.

Fénelon. Tous ces bienfaits regardent le corps ; mais qu'est le corps comparé à l'âme ? le corps est à l'âme, ce qu'est le cheval à son cavalier ; le corps est le navire, et l'âme est le pilote. Si donc Dieu a tant fait en vue de ce corps, qui n'est que poussière, la sagesse demande qu'il s'occupe aussi de l'âme qui est son image.

J'ai connu un homme qui avait fait bâtir

une superbe maison pour ses enfans; il voulait qu'ils fussent toujours richement vêtus, et nourris délicieusement. Du reste, il ne pensa jamais à leur éducation, ne s'inquiétant pas s'ils étaient ignorans, menteurs, libertins...

Théodore. Le mauvais père! je n'aurais pas voulu être son fils.

Fénelon. Ce monde est la maison de notre âme; et vous voyez qu'elle ne peut avoir un plus beau palais. Le corps est comme son vêtement. Si Dieu, après avoir prodigué tant de bienfaits à la partie la plus méprisable de nous-mêmes, pouvait négliger notre âme, quelle différence y aurait-il entre lui et ce mauvais père, qui ne s'occupait qu'à loger et à vêtir ses enfans, sans songer à leur former ni l'esprit ni le cœur?

Théodore. Mais que deviendrait le monde, si Dieu n'en prenait pas soin?

Fénelon. Un prince avait fait bâtir une belle ville, et il donnait une maison spacieuse et très-commode, à chaque famille qui voulait s'y établir. Il désirait que ses sujets fussent heureux; mais il refusait de rendre la justice, de crainte, disait-il, de compromet-

tre sa majesté. Quelquefois on venait lui dire : voilà un homme qui a exposé sa vie pour sauver des malheureux qui se noyaient : voilà un fils qui s'est ruiné pour soutenir son père et sa mère... Ou bien voici de braves soldats qui se sont fait estropier pour votre gloire... Grand bien leur fasse, disait-il ; je ne finirais pas, si je voulais compter toutes les belles actions qui se font dans mon empire. Qu'on me laisse en repos... D'autres fois, on lui amenait des voleurs, des parricides, des incendiaires, pour qu'il les jugeât. Ah ! disait notre indolent, vous croyez donc que je m'amuse à persécuter mes sujets, ou que je me mets en peine de toutes les folies qui leur passent par la tête ? Vous vous moquez, je crois ; qu'ils se pillent, qu'ils se brûlent ; peu m'importe, pourvu qu'on me laisse dormir en paix, c'est tout mon bonheur, et je suis trop grand pour faire autre chose...

Théodore. Est-ce qu'on souffrit un tel fainéant ?

Fénelon. Les désordres se multiplièrent, et l'état tomba dans une confusion épouvantable. Enfin, les hommes sensés dirent entre

eux : il faut que notre roi ait perdu l'esprit, ou qu'il s'entende avec les scélérats. Il va nous laisser dévorer. Là-dessus, ils s'échappèrent au plus vite. Peu après, le prince lui-même fut assassiné par les méchans qu'il avait ménagés. Alors, on mit à sa place un homme qui prit une tout autre conduite, et répara de son mieux les torts de son prédécesseur.

Théodore. Voyons si je devinerai bien. La conduite de ce prince serait celle de Dieu, s'il ne s'inquiétait pas que les hommes fussent bons ou méchans. Et alors il vaudrait mieux que l'on mît un honnête homme à sa place. N'ai-je pas bien expliqué votre histoire ?

Fénelon. A merveille, mon ami ; que retira ce prince de la construction de sa ville ?

Théodore. Rien, puisqu'il ne sut pas la gouverner.

Fénelon. Et à quoi servirait que Dieu eût créé le monde, s'il ne le gouvernait par sa Providence?

Théodore. A rien non plus.

Fénelon. A le faire blasphémer par les malheureux qu'il aurait faits. Le méchant

qui se flatte toujours d'échapper à la justice humaine, n'aurait plus aucun frein qui puisse le retenir. L'ordre et la paix seraient éternellement bannis de dessus la terre. S'il y a tant de maux, même avec la foi en la Providence, que serait-ce, si on n'y croyait plus ? car elle retient encore les hommes : nous serions comme des prisonniers s'entr'égorgeant dans leur cachot ; et Dieu même paraîtrait s'entendre avec les coupables. Mais comme de pareilles idées contredisent ouvertement les plus simples notions de la bonté, de la sagesse et de la justice de Dieu, il est aussi sûr qu'il existe une Providence, qu'il l'est qu'il existe un Dieu qui a créé cet univers.

Théodore. Pourquoi donc y a-t-il des gens qui disent qu'il n'y a pas de Providence?

Fénelon. Apparemment c'est qu'ils voudraient qu'il n'y en eût point. Dites-moi, qui sont ceux qui voudraient qu'il n'y eût point de reverbères pendant la nuit, qu'il n'existât ni magistrats, ni tribunaux?

Théodore. Ce sont les voleurs et les mauvais sujets.

Fénelon. Ceux qui ne veulent point de la

Providence, ont leurs raisons, sans doute; c'est à Dieu de les juger; mais il est impossible qu'un pareil vœu soit celui d'un homme de bien; car l'homme de bien a besoin de croire à la Providence. Il n'est pas d'homme si sage, pour qui le vice n'ait quelquefois des attraits, et à qui la vertu ne présente souvent des sacrifices pénibles à faire. Quel motif peut alors nous soutenir? l'idée d'un Dieu qui nous voit, prêt à nous récompenser et à nous punir.

Il n'est pas d'homme si heureux qui ne coure quelques dangers, qui n'éprouve quelques revers. Souvent la calomnie attaque la vertu la plus pure. Vos amis vous abandonnent, vos ennemis vous accablent. Le juste serait trop faible, s'il était seul; mais qu'il est fort quand il a son Dieu pour témoin, pour confident et pour ami! aussi le voit-on calme et inébranlable, comme un rocher dans les plus violens orages. Il n'y a donc que les ennemis de la société qui puissent attaquer la Providence, puisque c'est briser le seul appui de la vertu, anéantir son espoir, et la décourager sans ressource.

Théodore se retirait, lorsqu'on entendit, aux portes du palais, un grand bruit d'hommes et de chevaux. Les portes s'ouvrirent, et en un instant les cours furent remplies de soldats allemands et anglais, qui conduisaient une longue file de voitures chargées de grains. Un peuple nombreux le suivait, comblant de bénédictions son archevêque. Voici le fait tel qu'il est rapporté dans la grande vie de Fénelon.

« L'armée des alliés s'était emparée de la petite ville de Câteau-Cambresis, qui est le principal domaine des archevêques de Cambrai. Cette ville était remplie des grains du prélat. Le duc de Malborourg les fit d'abord garder par un détachement ; mais quand il prévit que la rareté des subsistances pour son armée ne lui permettrait pas de refuser jusqu'à la fin le fourragement de cette place, il en fit avertir le saint prélat. On chargea sur des chariots le blé qui s'y trouvait, et il fut conduit à la vue du camp des alliés, par une escorte de leurs troupes, jusque sur la place d'armes de Cambrai, qui était comme le quartier-général de l'armée française.

» Lorsque les partis ennemis apprenaient

qu'il devait faire quelque voyage dans son diocèse, ils lui mandaient qu'il n'avait pas besoin d'escorte française, qu'ils l'escorteraient eux-mêmes ; et jusqu'aux hussards des troupes impériales, si décriés alors par leur rapacité, et si incapables, à ce qu'on croyait, de marquer des égards, s'empressaient de lui rendre ce service : tant la vraie vertu a d'empire sur tous les esprits !

» Si les généraux ennemis apprenaient que quelque lieu à portée de leur armée appartenait à l'archevêque, ils y mettaient aussitôt des gardes... Ces terres ainsi protégées en sa considération, devenaient un asile assuré pour les paysans du voisinage, qui s'y transportaient avec leur famille et leurs effets. »

Fénelon bénit la Providence qui remplissait ainsi son espoir. Son cœur, comme on le voit, ne l'avait pas trompé ; et Théodore ajouta cette nouvelle preuve de l'existence d'une Providence, à toutes celles qu'il venait de lui donner.

VII.

Conversation d'un incrédule et d'un homme de bien, ou démonstration de la différence essentielle du bien et du mal.

Fénelon se trouvant obligé de s'absenter, ne voulut pas que Théodore perdît sa leçon. Il lui envoya donc un livre, en l'engageant à lire attentivement les deux chapitres qu'il lui marquait. La lecture se fit en famille. Le père de Théodore lui conseilla de copier les deux chapitres ; l'enfant suivit ce conseil, et les voici tels qu'il les avait transcrits :

On entend demander tous les jours s'il existe entre le bien et le mal une différence fondée sur la nature même des choses ; ou si toute la distinction qu'on y met, ne porte pas sur des conventions que les hommes ont jugé à propos de faire entre eux? Je frémis quand je vois cet affreux problême présenté dans les livres les plus répandus, dans les sociétés du meilleur ton, et jusqu'au sein des familles honnêtes, dont on prépare la ruine en y introduisant de pareils doutes. Malheur! malheur aux états où cette philosophie corruptrice, deviendrait populaire, surtout si elle compte parmi ses partisans, des hommes en place et des écrivains accrédités!

Ainsi s'exprimait dans une société nombreuse un ami de l'ordre et de la vertu. Cette véhémence attira l'attention de toute l'assemblée. Mais un petit homme qui se donnait pour un grand philosophe s'en trouva formalisé ; il était de ceux qui admettent un Dieu et lui permettent d'exister, à condition qu'il ne se mêlera pas du monde qu'il a formé. Voilà, dit-il, un fort beau sermon ; mais l'orateur aurait dû prouver d'abord, qu'il se

trouve une distinction essentielle entre le vice et la vertu. Pour moi, j'ai longtemps médité, pour imaginer une démonstration solide et vraiment philosophique de cette différence, mais je suis encore à la découvrir. Monsieur a sans doute été plus heureu

— Il faut, en effet, reprit l'homme de bien, que vous ayez bien du malheur, car la découverte n'est pas difficile. Mais avant d'entamer une démonstration, souffrez qu'à mon tour, je vous prie de démontrer métaphysiquement que le froid n'est pas le chaud, que le jour n'est pas la nuit, et que le miel est plus doux que l'absinthe.

— Plaisante question ! ces choses-là ne se prouvent pas; elles se sentent, et c'est assez pour qu'un homme sensé n'en puisse douter de bonne foi.

— Il y a donc des vérités qui ne se prouvent pas; pour en être assuré, il suffit de les sentir; et quand la morale ne se prouverait pas davantage, ne suffirait-il pas que ses dogmes sacrés reposent également sur un sentiment universel, constant et irrésistible ?

— S'il fallait une démonstration métaphysique pour être assuré qu'il fait jour, autant vaudrait, pour la plupart des hommes, être absolument aveugles.

Et si l'on n'arrivait à la vertu que par la route des démonstrations métaphysiques, les dix-neuf vingtièmes du genre humain, courraient grand risque de mourir dans l'ignorance de leurs devoirs. Aussi la Providence y a-t-elle pourvu en nous donnant des guides plus sûrs que tout cet appareil de raisonnemens dont très-peu d'hommes sont capables. Pour les besoins du corps, les sensations nous dirigent; et dans l'ordre moral, vous avez le sentiment. Quelqu'infaillibles que soient les sensations, lorsque leur témoignage est universel et constant, vous ne démontrerez jamais métaphysiquement que le blanc n'est pas le noir, ou qu'une pêche ait un autre goût qu'une orange.

Les premiers principes de la morale, se sentent aussi fortement, aussi universellement; il est aussi clair à tout homme qui ne cherche pas à se tromper que le vice n'est pas la vertu, qu'il l'est, que le feu n'est pas de la glace, ou que le soleil n'est pas la lune.

Il n'y a pas un sauvage, enfoncé dans ses forêts, qui ne sente au premier abord, qu'il n'est pas indifférent d'être juste et fidèle, ou d'être fourbe et ravisseur; de respecter son père ou de se souiller d'un parricide, de donner sa vie pour le pays qui le vit naître, ou de se baigner dans le sang de ses concitoyens. Demandez-lui la preuve de la vérité de ses principes, il ne dissertera pas, mais il demandera avec étonnement, si les Européens n'ont pas aussi une conscience. Et certes, la conscience n'est pas une chimère : c'est une espèce de sens moral qui nous fait distinguer la lumière des ténèbres, ou comme le sens du goût distingue ce qui est amer de ce qui est doux.

— Pourquoi donc ce prétendu sens moral ne se trouve-t-il pas dans tous les hommes?

— Parce que dans toutes les espèces il y a des monstres; quand il serait vrai que des individus, ou des peuplades, qui n'ont guères de l'homme que la figure, seraient privés de tout sentiment du juste, du bon, de l'honnête, faudrait-il, contre l'évidence même du fait, prétendre qu'il n'existe pas dans le commun des hommes? Parce qu'il y a des boiteux et

des aveugles, voulez-vous qu'on vous casse les jambes et qu'on vous arrache les yeux? Au reste, prétendre qu'il y ait des peuples entièrement privés de ce sentiment inestimable, c'est calomnier l'humanité : à quelque point de dégradation que les passions ou l'ignorance aient conduit certaines nations, il n'en est pas une, pas une seule, d'un pôle à l'autre, qui méconnaisse absolument tout principe, qui ne distingue certaines actions comme bonnes, et d'autres comme mauvaises, qui n'admette des lois et des devoirs. Je vous défie de me citer une société de dix hommes, dénaturée à ce point. Je vais plus loin, et j'ose dire qu'il n'est pas un scélérat qui ait entièrement réussi à étouffer sa conscience, qui ne se crût mille fois plus heureux s'il pouvait satisfaire toutes ses passians sans blesser les lois de l'ordre qu'il ne peut s'empêcher de méconnaître, et qui rendu à lui-même ne voulût, toutes choses égales d'ailleurs, échanger son sort contre celui d'un homme vertueux. On peut perdre entièrement la vue, l'ouïe, le goût, mais il reste toujours quelque chose de ce sens moral, sans lequel l'homme avili au-dessous de la

brute, ne serait plus qu'une espèce d'automate malfaisante, que des passions effrénées feraient mouvoir.

Telle est la force et l'étendue de ce sentiment; il est universel et ineffaçable, au moins autant que ceux qui nous dirigent pour la conservation et le bien être du corps.

Le petit homme n'était pas satisfait; et il se démena de son mieux pour prouver qu'un principe est encore très-douteux, quoique gravé dans le cœur de tous les hommes en caractères ineffaçables; et qu'il soit aussi avéré qu'il l'est que le chaud n'est pas le froid, ou que le jour n'est pas la nuit. Il se défiait, disait-il, du sentiment, et voulait toujours de la métaphysique.

— Eh bien, dit son adversaire, démontrons que les principes de la vertu ne le cèdent en rien pour la force des preuves, à aucune vérité métaphysique ou même géométrique... Tout être doit agir selon sa nature : le soleil doit éclairer, le feu doit échauffer, l'oiseau doit voler; admettez-vous ce principe, sans lequel le monde rentrerait dans le cahos?

— La métaphysique n'en a pas de plus incontestable, reprit le philosophe.

— Donc, un être raisonnable doit agir suivant sa raison ; mais la raison dit :

Premièrement, qu'il faut aimer ce qui est souverainement aimable ; plier sous une puissance et une justice infinie, et craindre de l'offenser : donc l'homme doit aimer Dieu et craindre de lui déplaire.

Deuxièmement, la raison dit : que les autres hommes ont autant que nous droit au bonheur. Donc, nous n'avons pas le droit qu'ils travaillent pour nous à leurs dépens. La société n'est qu'un commerce mutuel de services, et nous devons faire en leur faveur, ce que nous désirons qu'ils fassent pour nos intérêts.

Troisièmement, la raison dit que le plus noble est au-dessus de ce qui l'est moins ; que l'être intelligent doit commander à ce qui ne l'est pas, vu que ce n'est pas à l'aveugle à conduire celui qui voit clair. Donc l'âme doit commander au corps, et assujettir ces passions brutales qui ne cessent de s'élever contre elle.

Cette démonstration suffit quoiqu'on en

pût donner bien d'autres. De ces trois principes, vous déduirez aisément toutes les règles de nos devoirs, telles que les marque l'Evangile, envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Le petit homme resta court ; mais pour se tirer honnêtement d'embarras, il prétexta une affaire et prit congé de la compagnie.

Une dame de la société qui lisait beaucoup de romans, et qui faisait parade de science, prit alors la parole.

Monsieur, dit-elle, vous nous avez parlé de démonstration géométrique, je serais flattée de voir comment vous appliquez les mathématiques à la morale...

— Rien de plus facile, Madame, mais au moins vous ne nous jouerez pas le même tour que M. le philosophe, car mon intention n'est pas de chasser toute la compagnie. N'est-il pas vrai que le tout est plus grand que sa partie, et par conséquent doit lui être préféré ?

— Oui, Monsieur.

— La société est le tout ; chaque individu en fait partie, donc chacun doit préférer le bien commun à son bien particulier. C'est

encore un axiome mathématique, qu'une unité égale une autre unité de même genre et de même espèce ; donc tous les hommes sont égaux en tant qu'hommes, c'est-à-dire que comme individus de l'espèce humaine, ils ont tous les mêmes droits à la vie et au bonheur ; car à Dieu ne plaise que je veuille contester les droits que la nature donne aux pères sur leurs enfans ; ceux que l'inégalité des talens et des facultés donne à quelques hommes sur leurs semblables, ni les droits inviolables et sacrés que l'ordre des sociétés assure aux diverses classes de citoyens. Cette doctrine serait le comble du délire et de la perversité.

Enfin, on ne peut nier que la cause ne soit plus que son effet qui lui est nécessairement subordonné. Dieu est la cause de tout ce qui existe, nous lui devons donc l'obéissance et la plus entière subordination ; et voilà encore les trois classes de devoirs qui reviennent.

— Je vois, répondit la dame, que toutes les vérités sont liées, et qu'on ne peut détacher un anneau sans briser entièrement la chaîne.

— C'est donc, ajouta l'homme de bien, insulter au genre humain, que de ne laisser aux devoirs d'autre base que les lois et les conventions. Il s'ensuivrait qu'à Sparte, c'était une vertu d'immoler son fils, s'il naissait mal constitué ; chez les Massagetes, c'était une vertu de tuer son père, quand il était vieux ; à Rome de s'enivrer aux fêtes de Bacchus ; à Corinthe, de se livrer à la plus honteuse dissolution ; et chez les Caraïbes, de manger ses prisonniers de guerre.

Il n'y a de philosophie véritable, que celle qui respecte l'ordre. L'ordre moral comme l'ordre physique, est fondé sur les lois qui constituent les râpports les plus naturels des êtres entre eux. Si vous contrariez les lois de la nature dans l'économie de votre corps, peu à peu vous tomberez en langueur ; peut-être même, la mort sera-t-elle le prix de votre imprudence. Si vous blessez les lois de la vertu, votre âme perdra peu à peu ses forces, peut-être même éteindrez-vous absolument tous les sentimens qui font son bonheur, sa dignité, sa vie... Portez le crime dans la société, ce grand corps sera lui-même blessé. Pour peu que la contagion

se répande, tous les liens qui le maintiennent ne tarderont pas à se briser, et il tombera lui-même dans une dissolution totale. Voilà où tend cette doctrine empoisonnée, qui réduisant en problêmes les principes les plus incontestables, attente également au bonheur des individus, et à l'existence de la société tout entière.

Histoire de M. de St-Amand, ou preuves morales de l'existence de la loi naturelle.

M. de Saint-Amand était un seigneur fort riche, qui vivait retiré dans ses terres. Sa première femme lui avait laissé deux fils, Alphonse et Eugène; et il venait d'épouser en seconde noces, Adélaïde de Vernon, jeune personne aussi vertueuse qu'aimable, mais qui joignait malheureusement à la faiblesse du caractère, un goût très-vif pour les plaisirs. Ils ne devaient pas lui manquer chez M. de Saint-Amand. Il habitait une campagne délicieuse au voisinage de Paris. C'était le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus aimable et de plus brillant. Aussi, n'était-ce tous les jours, que

bals, festins, amusemens de toute espèce. On trouvait tout dans cette maison, excepté l'amour de l'ordre et des devoirs.

Parmi les personnes qui faisaient la société habituelle de M. de Saint-Amand, se trouvaient certains individus qui s'intitulaient *philosophes*. Ce beau nom veut dire ami de la sagesse, et quand il est bien mérité, rien de plus respectable qu'un philosophe. Car la sagesse est le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, et la religion même est une véritable philosophie. Mais aujourd'hui le nom de philosophe est devenu plus qu'équivoque, parce que ceux qui s'en décorent se font trop souvent gloire de décrier la religion et de mépriser la vertu. Tels étaient les amis de M. de Saint-Amand. Comme il avait les passions vives, beaucoup de vanité, et le jugement parfaitement faux, il ne pouvait manquer de devenir un grand philosophe. Aussi son éducation philosophique ne fut pas longue. En quelques mois il égala ses maîtres ; il devint fier, tranchant, plein d'un superbe dédain pour tout ce qui n'était pas de son avis, et par dessus tout, brûlant de zèle pour la propagation de ces

systèmes qui ne tendent qu'à effacer l'idée de Dieu du cœur des hommes. Mais comme le hasard ne peut être législateur, s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas non plus de loi naturelle ; d'où il suit, que le vice et la vertu ne sont qu'un nom, et des affaires de convenance.

Ces conséquences, loin de révolter notre philosophe, avaient un charme secret pour lui ; c'était en contredisant ouvertement le sentiment et la raison, qu'il prétendait se montrer vraiment supérieur aux préjugés, et digne du titre glorieux d'esprit fort.

Au milieu de ses égaremens, il avait néanmoins conservé de l'estime et de la confiance pour un respectable ecclésiastique appelé M. d'Orville. C'était lui qui avait fait autrefois l'éducation de M. de Saint-Amand, et l'élève, qui croyait alors à la vertu, avait cru devoir lui témoigner sa reconnaissance en lui assurant pour le reste de ses jours un asile dans sa maison. M. d'Orville était plein de bon sens, pénétré des devoirs de son état, et surtout de cette douceur et de cette bienveillance inaltérable qu'inspire la morale de l'Evangile. Sa sensibilité naturelle, jointe à

une piété aussi éclairée que sincère en faisait un de ces êtres précieux qui semblent nés pour le bonheur de leurs semblables. Il n'aimait pas à disputer, cependant il ne pouvait entendre sans douleur et sans indignation la nouvelle morale de son élève, qu'il aimait toujours tendrement. Un jour, qu'à la fin d'un dîner, M. de Saint-Amand s'était évertué plus qu'à l'ordinaire à prouver qu'il n'y a ni vice, ni vertu, le bon prêtre prit la parole : Quoi, Monsieur, lui dit-il, vous seriez assez à plaindre pour ignorer le bonheur qui se trouve à faire du bien, à pleurer avec les malheureux, à souffrir pour la vertu !

— Non pas, je fais du bien de ce qui me reste, quand mes gens, mes chevaux et mes chiens sont abondamment pourvus. Pour ce qui est de pleurer ou de souffrir, je fais de mon mieux pour ignorer ce que c'est. Jouir, Monsieur, jouir, c'est le seul devoir que je connaisse, le reste est indifférent... Et toute la compagnie répéta jouir, jouir, le reste est indifférent...

— Ainsi, vous dites à votre épouse qu'il est indifférent qu'elle vous aime ou vous

abandonne ; à vos enfans, qu'ils peuvent également respecter leur père, ou le voler et le déshonorer ; à vos domestiques, qu'il leur est libre d'être fidèles, ou de tremper leurs mains dans votre sang. Dieu vous préserve de faire des disciples ! et ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est que tout le monde s'accorde à détester de telles maximes.

— Ma femme et mes enfans? l'honneur, j'espère, saura les retenir ; pour mes domestiques, leur intérêt est de me servir.

— L'honneur et l'intérêt, voilà des liens bien rassurans ! qu'est-ce que l'honneur? n'est-ce pas cette opinion si changeante, si mobile, qui varie suivant les temps, les lieux et les modes? Dans une bande de voleurs, l'honneur est de voler et d'assassiner avec plus d'adresse ou plus de férocité que les autres. Parmi les gens de bien, il consiste à observer toutes les lois ; et parmi les philosophes, à les tourner toutes en dérision, sans respect pour les principes les plus nécessaires à la paix du genre humain. Quant à l'intérêt, je ne sais trop ce qui conviendrait mieux, ou de se donner bien du mal à vous

servir, ou de passer en pays étranger avec les dépouilles de votre coffre-fort.

— Que dites-vous ? quoi, la vertu n'est pas toujours dans les véritables intérêts de l'homme ? la nature nous fit à tous une loi de notre conservation, et de ce principe découlent toutes les notions de la morale. Tout ce qui est bien contribue à notre sûreté, à notre bonheur, et tout ce qui est mal entraîne infailliblement notre perte.

— Voilà une théorie assez piquante pour être examinée ; nos devoirs découlent, dites-vous, du besoin de se conserver ; mais si la première vertu est de se conserver, il me semble que la seconde pourrait bien être de voler quand on n'a pas de quoi vivre.

— Le vol conduit à l'échafaud.

— Il y conduit les maladroits ; et si pour transformer le vol et tous les crimes en vertu, il ne s'agit que de se dérober à la justice, le scélérat et l'homme vertueux ne diffèrent entre eux que par le plus ou le moins de fourberie, ou bien encore de ce courage affreux qui porte à détruire tout ce qui peut déceler le crime. Du reste, pour être vertueux, il suffira de se conserver, et d'avoir

soin de ne manquer de rien ; malheur au militaire qui donne sa vie pour sa patrie ; au citoyen généreux qui, au péril de ses jours, arrache des infortunés aux flammes d'un incendie ; malheur aux martyrs de la religion et de la vertu ! En sacrifiant une vie après laquelle vous ne nous laissez rien à espérer, ils ont blessé tous leurs intérêts, et violé le premier des devoirs, celui de se conserver. Non, les hommes n'entendront jamais que la vertu soit leur seul intérêt véritable, si vous ne leur offrez que des raisonnemens et des calculs ; les passions qui flattent les préjugés et les sens, parlent un langage bien autrement persuasif ; et pour nous engager à les combattre, il faut d'autres motifs que celui d'un intérêt, qu'après tout, nous plaçons où il nous plaît.

— Placez-le où vous voudrez, le mien est d'être heureux.

Là-dessus on boit à la santé de la philosophie, qui seule a le secret du bonheur, et on quitte la table pour passer au jeu.

La jeune Madame de Saint-Amand, vive et légère, écoutait d'abord avec répugnance les principes de son mari. Elle était sûre de sa

religion, disait-elle ; et d'après cette assurance, elle bravait tous les périls. Sa présomption fut punie comme il arrive d'ordinaire, et bientôt les remords lui firent un besoin de ne rien croire. Alphonse, l'aîné des enfans, naturellement dissimulé, méchant, plein d'amour pour sa petite personne, se persuada facilement qu'il ne devait avoir d'autre Dieu que lui-même, ni d'autre devoir que de satisfaire ses passions. Deux mauvais sujets de domestiques, trouvèrent aussi la philosophie plus commode que la vertu. Eugène fut le seul qui résistât à la contagion. C'était un enfant du plus beau naturel, attentif à ses devoirs, respectueux envers ses maîtres, tendre et cordial avec ses amis ; cette âme pure et ingénue avait encore fortifié par les influences de la religion, les rares dispositions qu'il avait pour la vertu. C'était bien à lui qu'il fallait dire que la vertu n'était qu'un nom, son cœur lui suffisait pour s'assurer du contraire. Il voyait avec douleur les égaremens de ses parens ; mais loin de les mépriser ou de les décrier, il se contentait de les plaindre et de prier pour eux. Souvent il venait trouver M. d'Orville pour

se consoler avec lui. Oui, disait-il, si la nature ne leur parle pas; pour moi, elle ne cesse de me parler. Elle me dit qu'il n'y a rien de si vil que le mensonge, rien de si beau que d'être vrai, quelqu'intérêt que je puisse trouver à mentir ; qu'il faut craindre Dieu, puisqu'il peut me perdre ; et l'aimer, à cause de tout le bien qu'il me fait. Je sens qu'il faut aimer et respecter mes parens, quelque tort qu'ils puissent avoir... Et à ces mots, un torrent de larmes coulait de ses yeux... M. d'Orville y mêlait les siennes. O mon fils, lui disait-il en l'embrassant, vous méritez bien ce nom que je me plaisais tant à donner à votre père. Puissiez-vous toujours lire ces caractères sacrés que la main de Dieu grava dans le cœur de tous les hommes. C'est la nature qui force le père le plus féroce à sourire à son enfant qui vient de naître, et à pleurer sur la tombe de son fils. Quel autre lien que ceux de la nature, attache une mère à ces enfans qui l'environnent? voyez la tressaillir à leur moindre cri, plus affectée que si elle était frappée elle-même ; le bonheur de leur avoir donné le jour la console de ses douleurs; la peine de les

nourrir, la faiblesse, les importunités de leur enfance, rien ne rebute sa tendresse. De ces sentimens respectables naissent et les obligations qui la lient à ses enfans, et aussi ces devoirs si doux de respect, d'obéissance et d'amour qui les unissent à leur mère. C'est la nature qui force le sauvage à baisser les yeux devant les cheveux blancs de son père, et qui fait tomber les armes des mains d'un vainqueur, à la vue de sa mère qui embrasse ses genoux. C'est elle qui répète à notre cœur les plaintes touchantes du malheureux, et qui plaide la cause de l'opprimé. C'est la nature, c'est Dieu même qui fait rougir le libertin, et le déchire au sein de ses plaisirs ; c'est elle qui porte la terreur au cœur du tyran, sous ses verroux, et ses trente portes de fer. Vois le meurtrier pâle et défait auprès de la victime qu'il vient d'immoler dans un désert ! Il tremble à la voix de son juge, qui plaça son tribunal dans son propre cœur. C'est ce juge qui absout l'innocent condamné par un tribunal pervers, et qui fait briller sur son front le calme imposant de la vertu. Oui, malgré leurs sophismes insensés, l'homme de bien sentira

toujours qu'il est dans l'ordre, et le méchant se contredira éternellement lui-même.

Eugène, fortifié par ces discours, se trouvait inébranlable contre les railleries et les persécutions dont il ne pouvait manquer d'être l'objet.

Cependant, à l'exception d'Eugène et de M. d'Orville, tout se gouvernait chez M. de Saint-Amand d'une manière vraiment philosophique. Ses domestiques, ivrognes, joueurs, libertins, laissaient à leur maître la spéculation, mais ils se dédommageaient dans la pratique. Son épouse devenait de jour en jour, plus vaine, plus capricieuse, plus insatiable de plaisirs. Rien n'était épargné pour sa table, encore moins pour sa toilette. Quand elle paraissait en public, les diamans de ses boucles d'oreilles, de son collier, de ses bracelets, et les perles enlacées dans ses cheveux auraient presque suffi à l'entretien d'un village; elle ne rougissait pas de faire assaut de luxe avec les courtisanes les plus diffamées. Du reste, nul ordre dans sa conduite, nul frein dans ses penchans. Aussi, ses moyens de dépense furent-ils bientôt épuisés. Un jour, il s'agissait d'une robe

d'un goût ravissant ; on en voulait cent louis, et Mme de Saint-Amand se désespérait de ne pouvoir se procurer cette bagatelle. Elle fait part de son chagrin à Alphonse. Celui-ci lui propose tout uniment de la tirer d'embarras, aux dépens de la cassette de son père. Cette proposition dut naturellement faire horreur à une âme qui n'était pas née pour le crime. Eh bien, lui dit-il, ma proposition vous fait peur! j'entends, voilà déjà les remords qui vous tourmentent; ce que c'est que la conscience!

— Ah! dit-elle, tu as bien rencontré pour ces sortes de préjugés! mais, l'honneur?

— L'honneur? et qui le saura? à moins que vous ne vouliez l'aller dire.

— Tu es donc bien sûr de n'être pas vu?

— Allez, fiez-vous-en à mon expérience, et croyez que ce n'est pas ici mon coup d'essai. Si vous voulez, dans six minutes vous aurez votre argent, et la robe est à vous pour le bal de ce soir... Déjà il est à la porte du cabinet ; deux ou trois fausses clés lui font justice de la serrure et des cadenas ; et au lieu de cent louis, il en rapporte deux cents... A la première vue de ce

vol, la jeune femme pâlit. Quoique sûre de n'être pas vue, un témoin secret lui reprochait sa bassesse. Déjà elle allait commander à Alphonse de remettre l'argent, ses yeux se portent sur la malheureuse robe... C'en est fait ; elle livre les cent louis, et partage le reste avec son complice. Le premier pas une fois fait, elle usa librement de sa recette ; et avec le secours du méchant Alphonse, la spoliation de la cassette alla grand train. Egalement infidèle à tous ses autres devoirs, elle abandonna bientôt jusqu'au soin de sa réputation, seul lien qui jusque-là semblait la retenir encore.

M. de Saint-Amand fut obligé de s'absenter pour quelques jours. A son retour, il demande son épouse ; elle est absente, lui répondit-on : voilà une lettre qu'elle a laissée pour vous.

La lettre était conçue en ces termes :

Monsieur,

Parfaitement convaincue, d'après vos sages leçons, que l'intérêt est la seule règle que puisse adopter une raison éclairée, j'ai

cru qu'une femme ne devait vivre avec son mari, que pendant qu'elle se plaisait avec lui. Je serai mieux en Angleterre. Rester près de vous eût été, je crois, contredire vos principes et faire trop peu d'honneur à vos leçons. Quant à ce que pourra dire le monde, vous m'avez appris à mépriser les jugemens des sots; et d'ailleurs les propos de Paris ne me feront nul mal à Londres. Soyez cependant persuadé, Monsieur, de la reconnaissance que je conserverai toute ma vie, pour celui qui m'apprit à évaluer les mots de morale, de religion, de vertu, et à fouler aux pieds les préjugés tyranniques qui font le malheur du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très obéissante servante,

ADÉLAÏDE DE VERNON.

Cette lettre était écrite avec soin, afin qu'il fût bien convaincu qu'elle était le résultat d'une réflexion calme et arrêtée.

Il entre dans son cabinet; sa cassette était démeublée ; ses bijoux, sa plus belle argenterie, tout avait suivi la voyageuse philosophe ; et si l'intérêt est la règle du devoir, on peut dire qu'elle avait rempli le sien avec un zèle édifiant. Il monte furieux chez M. d'Orville ; c'était encore à ce seul ami véritable qu'il revenait dans toutes ses peines.

— Lisez, lisez, et voyez si je ne suis pas le plus malheureux de tous les hommes ?

—Je voudrais, répond M. d'Orville, pouvoir donner tort à votre épouse ; mais relisez sa lettre, vous la trouverez parfaitement raisonnée ; elle ne pèche que par les principes, et ces principes sont votre ouvrage.

— Quoi ! les conventions mutuelles, la foi jurée !...

— Doucement, ces raisons là seraient fort bonnes avec des gens à préjugés, tels qu'Eugène ou moi ; mais un philosophe vous répondrait...

— Et que pourrait-il répondre d'honnête ?

— Le voici : S'il n'y a pas de principes, de devoirs antérieurs aux conventions, les sermens de votre épouse ne pouvaient la lier, il

faut qu'il soit vrai, avant tout engagement, que l'on doit garder sa parole.

— Mais ce principe fut vrai, incontestable, de toute éternité.

— Voilà donc un principe, un devoir incontestable, éternellement vrai, indépendant des conventions et de l'intérêt! adieu la philosophie et les beaux systèmes; et il faut croire comme les autres à la loi naturelle. Au reste, vous recueillez le fruit de vos leçons; craignez que M. Alphonse et vos domestiques n'en profitent encore plus cruellement pour vous.

Frappé de cette réflexion, M. de Saint-Amand, pour se débarrasser d'Alphonse, lui achète une compagnie de cavalerie. Arrivé à la garnison, le jeune philosophe ne tarda pas à s'y déshonorer par les vices les plus bas, que relevait une extrême fatuité. Qu'ils me méprisent, disait-il, peu m'importe, pourvu que je puisse boire, jouer et vivre heureux. C'est la seule vertu dont je me pique; mon père me l'a toujours dit; le reste est indifférent. Au bout de quelques mois, il fut envoyé en recrue à Paris avec un vieil officier nommé M. de la Tour. Alphonse s'y

livra avec une nouvelle fureur à tous ses penchans, au jeu surtout; et dans une seule nuit, il perdit deux cents louis d'or. Que faire? il ne lui restait plus un sou, et il n'avait pas la cassette de son père pour se libérer... Il dérobe secrètement cette somme des mains de l'ancien officier à qui le régiment l'avait confiée. Deux jours après, il arriva quelques recrues dont il fallait payer l'engagement. M. de la Tour cherche ses fonds, il ne restait rien... Il monte chez Alphonse, et lui demande ce qu'est devenu l'argent. Le scélérat pâlit, balbutie, et laisse lire son crime dans ses yeux. C'en est assez, dit M. de la Tour, je vais instruire le Ministre. Il sort, l'enferme et prend la clef.

Trois heures après, il rentre, frappe chez le jeune Saint-Amand, personne ne répond; il frappe encore, même silence. On enfonce la porte... le malheureux était étendu sur le carreau, percé de trois coups d'épée et baigné dans son sang. M. de la Tour le fait panser, et dépêche un courrier à son père.

L'infortuné père arrive, accompagné d'Eugène et de M. d'Orville, qui ne voulurent pas le quitter d'un instant. Il entre...

Le moribond, les yeux enflammés, le visage pâle, les lèvres livides, lui jette des regards étincelans... Voilà mon bourreau, mon assassin ! s'écrie-t-il d'une voix effrayante. Malheureux père ! c'est toi qui m'appris que je pouvais choisir du vice ou de la vertu, selon mon intérêt ou mes préjugés. J'ai cru que la conscience n'était qu'une illusion, parce que tu me l'avais dit... Je suis perdu ; la honte te reste ; jouis de ton ouvrage... et il expira.

M. de Saint-Amand tombe à la renverse. La foudre ne l'eût pas atteint plus subitement. On accourt, on le relève ; il ouvre les yeux... Oh ! mon fils, mon pauvre fils ! et il retombe. On le saisit, on l'entraîne dans une chambre voisine... Il croit toujours voir son fils et entendre ses reproches... Et il répétait en pleurant : oh ! mon fils, faut-il que je sois ton bourreau ?... Soudain, il s'élance vers la fenêtre. Eugène et M. d'Orville le retiennent. O mon père s'écriait Eugène en embrassant ses genoux, où courez-vous?

— Mourir avec mon fils ! je l'ai tué !

— Non, mon père, vivez pour le fils qui vous reste.

— Vous, mon fils ! non, je n'en suis pas digne... Un assassin ! un bourreau ! Oui, il existe une loi de la nature, je le sens aux remords qui me déchirent ; heureux ceux qui ne l'ont pas blasphémée !...

— Mon père ! ayez pitié de votre pauvre Eugène, et ne le forcez pas à mourir aussi ; il n'a jamais su que vous plaindre et vous aimer !

M. d'Orville se tenait près de lui en silence. Mais ses yeux, son air, ses larmes parlaient pour lui. Il tenait une des mains de M. de Saint-Amand, et l'arrosait de ses pleurs. O mon ami ! lui dit ce malheureux, après s'être un peu remis, comment ne m'abandonnez-vous pas ? je suis l'horreur de la nature !

— Et l'amour de la religion, puisque vous êtes malheureux et repentant, reprend M. d'Orville.

— La religion ! oui, oui, il y en a une ! il existe un Dieu juste.

— Et miséricordieux, qui ne nous punit que pour nous sauver.

Ainsi cette âme douce et profondément sensible, apaisait peu à peu les fureurs de son ami.

Quand il fut entièrement revenu, un autre sujet d'inquiétude se présenta. Le régiment, disait-il, va poursuivre la mémoire de mon fils ; que deviendra sa famille?—Ne craignez rien, dit M. d'Orville, j'ai des amis que je vais intéresser pour vous. Songez seulement à réunir les deux cents louis, et l'affaire s'assoupira. Le lendemain, l'argent fut compté, et M. d'Orville se donna tant de peines, que les poursuites n'eurent pas lieu.

M. de Saint-Amand avait trop éprouvé les conséquences de ses principes, pour n'en pas concevoir une juste horreur. A peine de retour chez lui, il songea sérieusement à se réconcilier avec Dieu. Il ne pouvait se lasser d'écouter M. d'Orville. Il admirait le vertueux Eugène. Il brûla tous ses papiers et ses livres détestables. Pour se livrer plus entièrement à cette nouvelle philosophie si auguste, si consolante, il forma même la résolution de se retirer dans la province avec Eugène et M. d'Orville. Ce projet ne fut pas du goût des domestiques. Ils avaient bien profité de la morale licencieuse, mais ils ne sûrent pas profiter de son changement. Nous serions bien fous,

disaient-ils, d'aller nous enterrer tout vivans, il est trop tôt pour nous faire ermites. S'il est ennuyé des plaisirs, c'est qu'il a trop joui; nous n'en sommes pas là. Cependant M. de Saint-Amand réalisait peu à peu ses fonds pour les emporter dans sa retraite. Un jour qu'il avait reçu une somme considérable, les domestiques se dirent : s'il est indifférent en soi-même de voler ou d'être fidèle, il ne l'est pas de vivre à son aise ou d'être des gueux. Il nous a dit tant de fois que la vertu, c'est l'intérêt, notre intérêt est plutôt d'avoir 20,000 livres que de tourner la broche et de porter la livrée. La conséquence fut qu'il fallait le dévaliser. La nuit suivante, ils entrent dans sa chambre, et se mettent en devoir d'emporter l'argent. Un sac tombe... M. de Saint-Amand s'éveille, il jette un cri... A l'instant, il est poignardé. On accourt, on arrête les deux voleurs, mais on ne put rendre la vie à la malheureuse victime de leur cupidité. Comme il vécut encore quelques heures, il reçut tous les secours de la religion. Alors il demanda Eugène. Celui-ci s'approche, étouffant ses sanglots, et fondant en larmes, il se préci-

pite à genoux pour recevoir la bénédiction paternelle.

— Mon fils, dit le mourant, Dieu est juste, et je meurs en adorant sa bonté qui me fait expier dans ce monde le mal qu'avaient causé ma conduite et mes discours. Sans doute ma mort servira de leçon aux pères qui seraient assez imprudens pour m'imiter. Je meurs heureux de laisser un fils que n'ont pas perverti mes exemples. Console-toi, mon enfant, tu trouveras dans notre ami commun, un père plus utile pour toi que celui que tu pleures. Sois toujours docile à ses conseils. Si ma mémoire t'est chère, et si mon malheur te touche, ô mon fils, ne t'écarte jamais de la religion ; c'est la vraie philosophie, puisque seule elle nous apprend à vivre heureux, et à mourir avec joie. A ces mots, il laissa tomber sur lui, d'une main défaillante, sa dernière bénédiction, et il expira. On le plaignit ; on plaignit encore plus l'aimable Eugène, qui devint, par les soins de M. d'Orville, un sujet aussi accompli que l'avait annoncé sa jeunesse.



VIII.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Il existe une autre vie.

PREUVES GÉNÉRALES DE CETTE VÉRITÉ.

En venant à l'archevêché il avait pris fantaisie à Théodore de passer par la métropole. On y faisait les préparatifs d'un service solennel qui devait se célébrer deux jours après pour le duc de Bourgogne, que la France venait de perdre depuis peu.

Il n'était plus ce jeune prince (1), l'objet de l'amour des peuples, l'élève et l'ami de Fénelon, qui l'avait pour ainsi dire formé sur le modèle de son âme ; et la France avait vu périr avec lui ses plus chères espérances. Le temple tendu de noir, un lugubre mausolée, tous les attributs de la grandeur joints à l'appareil de la mort, préparaient aux bons citoyens, mais surtout au tendre Fénelon, le plus douloureux des spectacles.

Cette âme sensible autant qu'élevée ne voyait dans la piété, ni le devoir, ni le droit de se refuser aux sentimens qui sont la dignité, le charme, et la sûreté de la société humaine. Il pleurait amèrement ses amis, il les pleura toute sa vie. Il ne cachait point ses larmes, il ne cherchait point à les retenir

(1) Louis Dauphin, petit fils de Louis XIV, et père de Louis XV, reçut en naissant le nom de duc de Bourgogne. Il était né en 1682, et mourut en 1712, dans sa trentième année. Il eut Fénelon pour précepteur ; et entre ses mains, il devint tout ce qu'on voulut. Il était naturellement emporté, il fut modéré, doux, complaisant. L'éducation changea tellement son caractère, qu'on eût dit que ses vertus lui étaient naturelles. La France fondait sur lui ses plus chères espérances, lorsqu'une maladie cruelle l'enleva un an après son père, et six jours après son épouse.

par une ostentation philosophique... Ceux qui n'aiment rien, disait-il, voudraient enterrer le genre humain, le cœur content et les yeux secs. *Ils ne sont pas dignes de vivre.* Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux s'ils ne l'avaient pas. *Ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles.*

On juge bien que Théodore ne s'avisa pas de toutes ces réflexions. Mais il fallut qu'il comptât les écussons et les cierges, et qu'il examinât l'une après l'autre toutes les pièces de cette triste décoration. Quand il eût fait sa ronde avec trois ou quatre petits inspecteurs de son âge, il entendit sonner six heures; c'étaient deux heures de retard. Il se met à courir de toutes ses forces et arrive tout essoufflé.

FÉNELON. D'où venez-vous donc, Théodore, vous voilà bien échauffé...

THÉODORE. Monseigneur, c'est que je me suis arrêté à l'église... un petit moment... pour voir ce qu'on y fait; savez-vous que ce sera bien beau? il y a plus de cent bougies. On m'a dit qu'il y aura aussi une bien

belle musique ;... pour qui fait-on ce service ?

Fénelon. Pour le jeune prince le plus pieux et le plus aimable ; je le pleurerai jusqu'à ce que nous soyons réunis... Oh ! ma patrie, je croyais t'avoir préparé un demi-siècle de bonheur ! (*Il verse des larmes*).

Théodore. Ah ! vous pleurez, est-ce que je vous ai fait de la peine ? (*Il pleure aussi*).

Fénelon (*l'embrassant*). Non, mon aimable Théodore, il est doux de parler de ceux qu'on aime. Hélas ! vous me le retracez ; il était comme vous ingénu, sensible, vif, mais bon ; il m'écoutait avec le même intérêt, et j'avais le même plaisir à l'instruire.

Théodore. Vous l'aimiez donc bien !

Fénelon. Ah ! si je l'aimais !... Mes liens sont rompus. La terre n'est plus pour moi qu'un désert aride et sombre (1). Tous mes amis semblent s'être donné le mot pour me quitter. Mais j'espère bientôt les rejoindre.

Théodore Quoi vous voulez mourir !

Fénelon. Je ne veux que ce que Dieu voudra ;... je souffre, mais que j'aime la volonté

(1) A cette époque, Fénelon perdit tous ses amis.

qui me fait souffrir ! croyez-moi, mon enfant, cette vie ne mérite pas que l'on s'y attache. Ce n'est qu'une mort en comparaison de la vie qui nous attend. C'est là que nous serons réellement heureux dans le pays de la vérité, et au sein de l'amour même. Là nous retrouverons nos parens, nos amis ; ils nous ont précédés de quelques jours, bientôt nous irons les rejoindre pour ne plus nous séparer. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes, autrement ils devraient se désespérer de perdre à jamais leurs amis ; qu'ils sont à plaindre ! ils ne connaissent pas la douceur des amitiés immortelles !

THÉODORE. Il est donc bien sûr qu'il y a une autre vie ? c'est que j'ai vu quelquefois des gens qui n'en croyaient rien ; comment le sait-on, disaient-ils, personne n'en est revenu pour nous en donner des nouvelles ?

FÉNELON. Ces gens-là se trompent, mon ami, nous en avons les nouvelles les plus positives, et c'est par celui-là même, qui devait le mieux savoir ce qui en est. Dieu, le maître de la vie et de la mort, a daigné descendre du ciel pour nous annoncer le bonheur qu'il nous y prépare ; et ceux qui ne

croient pas à sa parole, ne croiraient pas davantage à celle d'un mort qui reviendrait pour les instruire. Mais, indépendamment de l'Evangile, la nature même nous parle d'une autre vie, avec une force et une clarté qu'il est impossible de méconnaître.

Rentrez en vous-même, mon enfant, et prêtez-moi la plus sérieuse attention. Si l'on vous disait : dans un moment vous allez expirer, et il ne restera plus rien de vous que la poussière de votre corps.

Théodore (*avec vivacité*). Mais mon âme ne mourra pas?

Fenelon. Elle s'éteindrait ainsi qu'un flambeau qui finit. Vous perdriez le sentiment et la pensée comme ce flambeau perd sa lumière et sa chaleur. Vous n'auriez plus rien à espérer; pour vous nul bien, nul plaisir à attendre; et vous-même ne feriez plus rien.

Théodore. Vous me faites frémir.

Fénelon. Que ce sentiment est précieux! gardez-vous de le laisser affaiblir; c'est l'instinct de la nature qui vous révèle votre grandeur. Cette attente d'une vie meilleure ne saurait être votre ouvrage; elle existait en vous, pour ainsi dire, sans que vous

vous en doutiez. Elle est l'ouvrage de Dieu qui ne ment point à sa créature; c'est une promesse qu'il nous a faite, et Dieu ne promet point en vain.

Cependant l'incrédule ne manquera pas de crier au préjugé, et d'attribuer à l'éducation ce que vous dicte en ce moment la nature même; consultons donc les peuples les plus éloignés de nos idées, par leurs mœurs, leurs préjugés, leur éducation. Partout vous trouverez la foi d'une autre vie. Partout des honneurs rendus aux morts, des prières pour eux, et une vénération religieuse pour les tombeaux. Tous les peuples idolâtres (et l'univers entier l'était avant l'Evangile, à l'exception du peuple de Dieu), croyaient à l'immortalité; car l'idolâtrie ne fut d'abord que le culte des héros que l'on a crus placés au ciel après leur mort; la religion des Egyptiens, des Grecs, des Romains et de tous les peuples anciennement connus, leur morale, leurs lois, leurs fables même, portaient sur ce dogme consolant et nécessaire; il n'y a pas jusqu'aux sauvages les plus abrutis, qui n'aient conservé l'espoir d'une autre existence, comme un apanage

inséparable de la raison humaine, et un reste de la dignité de leur nature. Parmi eux c'est un usage assez commun d'enterrer avec le mort son arc et ses flèches...

Théodore. Une armée de soldats pareils, ne me ferait pas grand peur... Mais est-il vrai qu'il y a des pays où on brûle les femmes à la mort de leurs maris?

Fénelon. C'était l'usage au Malabar.

Théodore. Je parie que dans ce pays là, les femmes ont bien soin de leurs maris quand ils sont malades?

Fénelon. Ailleurs, à la mort du roi, on envoie ses principaux officiers lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Théodore. Les charges de la cour ne s'y vendent sûrement pas bien cher?

Fénelon. Les Hottentots conservent la cabane du mort, dans la crainte qu'il ne lui prenne envie d'y revenir. Les sauvages du Canada se flattent d'un bonheur suprême dans l'autre vie, et ils le font consister dans la chasse.

Théodore. Mais comment pourront-ils chasser, puisqu'ils n'auront plus ni leurs pieds ni leurs mains?

Fénelon. Ne croyez pas que cette difficulté les embarrasse. Ils prétendent que leurs âmes chasseront les âmes des loups, des cerfs et des ours... Voilà, comme vous voyez, de la philosophie de Sauvages. Il en est de cette vérité comme de beaucoup d'autres, telles que l'existence de Dieu, la loi naturelle, etc., etc. Les hommes les ont défigurées, travesties à leur façon. Mais en y regardant de plus près, on trouve partout le même fonds de vérité, comme on reconnaît un excellent tableau dans les copies les plus maladroites, parce que les principaux traits restent toujours...

Il n'y a pas une seule nation, et il n'y en a jamais eu, qui n'ait pas cru à l'existence d'une autre vie. Dans les pays séparés de toute terre habitée par des mers immenses ou par des solitudes impraticables, en avançant vers le berceau du monde et en revenant vers ces derniers temps, cette foi se présente toujours également forte, également profonde et inaltérable. Elle est gravée sur les fondemens de toutes les villes, elle entre dans la constitution de toutes les sociétés et dans la sanction de toutes les lois. On ne dira pas,

j'espère, que tous ces peuples qui n'ont pu communiquer ensemble, se sont entendus des quatre coins du monde pour se tromper sur ce point. Les erreurs sont toujours bornées par les temps et par les lieux; mais ce qui existe toujours, et toujours avec la même force et la même étendue, est l'ouvrage de la nature.

Théodore. Si cependant Dieu voulait faire mourir l'âme comme le corps, il faudrait bien en passer par-là.

Fénelon. Prenez garde, Théodore, il y a une grande différence entre l'âme et le corps; tâchez de la bien saisir. Quand le corps meurt, les parties qui le composent ne se détruisent pas, elles ne font que se séparer pour aller former d'autres corps. Mais l'âme qui est un esprit, n'a point de parties. Rien en elle ne peut se séparer ni se dissoudre; elle ne périt qu'en *s'anéantissant* absolument.

Théodore. C'est tout juste ce que je voulais dire, mais je ne pouvais pas trouver le mot.

Fénelon. Je n'en crois rien, mon petit ami; et, comme tous ceux qui veulent faire

mourir l'âme avec le corps, vous m'avez tout l'air de ne pas vous entendre vous-même.

Théodore. Cela pourrait bien être; mais expliquez-moi la chose bien clairement, et je tâcherai de la comprendre.

Fénelon. On veut *anéantir* nos âmes, mais rien ne *s'anéantit* dans la nature. La fleur qui se flétrit, promet encore de reparaître sur sa tige ; le fruit qui tombe, confie à la terre le germe d'un fruit nouveau ; et le vieux chêne prêt à s'abattre, ombrage déjà les rejetons dans lesquels il doit revivre. Depuis le commencement du monde, pas un atôme n'a péri; les élémens qui forment les corps, ne font que changer de place ou de figure; mais ils ne *s'anéantissent* pas. Et l'on voudra créer ce triste privilége, précisément pour l'âme humaine, c'est-à-dire pour la substance la plus propre à l'immortalité, parce qu'elle est simple et la plus digne de l'obtenir par la noblesse de sa nature, et par ses rapports avec Dieu! le seul être que, dans leur système, Dieu ne daignera pas conserver, est celui en faveur duquel tous les autres se conservent, qui seul peut connaître et

aimer Dieu, sentir le bonheur d'exister et l'horreur de *s'anéantir*. Le corps est un vase grossier qui renferme le plus précieux des parfums; et si l'âme *s'anéantissait*, Dieu laisserait perdre le parfum pour conserver le vase.

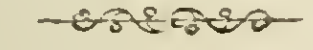
Théodore. Je vous entends à merveille, vous allez le voir. Quand la corps se détruit, les parties dont il est composé vont former d'autres corps; par exemple, quand le bois est brûlé, il reste de la cendre.

Fénelon. Les parties humides s'en vont en fumée, les parties plus grossières ne font que se séparer, et on les retrouve dans le foyer.

Theodore. Et si Dieu *anéantissait* notre âme, il n'en resterait plus rien du tout; il serait comme un homme qui aurait grand soin du fourreau de son épée, mais qui ne penserait pas à la lame; ou comme celui qui laisserait perdre son trésor pour sauver son coffre-fort.

Fénelon. Vous avez très-bien saisi ma pensée, et vous y avez ajouté les plus jolies comparaisons du monde. Accoutumez-vous

ainsi à réfléchir sur ce que l'on vous dit, sans vous contenter de mots vagues, et la première chaire de philosophie vacante, sera pour vous, je vous le promets.





Saint Polycarpe est conduit au bûcher. (An 167.

IX.

1° Suite des preuves générales de l'immortalité de l'âme ; 2° Il existe une autre vie pour le méchant.

Théodore. Je viens savoir si c'est aujourd'hui que vous me donnerez la chaire que vous m'avez promise hier.

Fénelon. Pour le moment, il n'y en pas de vacante, et vous avez le temps de préparer vos matières.

Théodore. Je me sens cependant de grandes dispositions à ce métier-là, pour répéter toutes les belles choses que vous avez bien voulu m'enseigner. Mais, en attendant, parlons encore de l'autre vie.

Fénelon. En effet, il y en aurait bien long à dire, si l'on voulait entrer dans le détail de toutes les preuves qui assurent nos espérances... Vous me demandiez hier si Dieu pourrait anéantir nos âmes ; sans doute, il en a le pouvoir, puisqu'il a eu celui de nous créer ; mais nous sommes assurés qu'il n'en usera pas, parce que ses perfections s'y opposent... Dieu est juste, il rendra donc à chacun ce qui lui est dû ; mais que doit-on aux méchans, tels que les voleurs et les assassins ? sont-ce des honneurs ou des plaisirs ?

Théodore. Oui vraiment ! les voilà bien punis. Bientôt vous mettrez tous les honnêtes gens en prison, pour laisser régner les voleurs.

Fénelon. C'est-à-dire qu'un Être *juste*, leur doit des châtimens ou dans cette vie, ou dans une autre, parce que l'ordre exige que tout mal soit réparé, ou par la punition, ou

par le repentir du coupable. Et les hommes religieux, bienfaisans, dévoués à leur patrie, que leur doit-on?

Théodore. Toutes sortes de récompenses.

Fenelon. Oui, il est impossible que sous un Dieu *juste*, l'homme perde jamais quelque chose à faire son devoir. Puisque Dieu ne l'a créé que pour pratiquer la vertu, il faut qu'il y trouve tôt ou tard le bonheur que demande sa nature.

Ainsi, n'y eût-il qu'un seul homme qui, en mourant eût encore à expier un seul crime, ou à réclamer la récompense d'une seule bonne action; pour cet être là, il faudra une autre vie... Mais le Législateur ne doit pas seulement être *juste*; la *sagesse* aussi lui est nécessaire. Dieu a établi des lois; c'est sans doute pour qu'on les observe?

Théodore. Il faut bien les observer; car il est le maître de nous récompenser ou de nous punir.

Fénelon. Un législateur avait composé de très-belles lois pour le pays qu'il avait à gouverner. Il les fit graver en airain sur des colonnes que l'on éleva dans toutes les places publiques. Il publia de magnifiques discours

sur l'utilité de ses lois et la nécessité de les observer, et paya libéralement tous les écrivains du pays pour qu'ils fissent des livres bien raisonnés et bien pathétiques *sur la beauté de la vertu*, *sur la difformité du vice*, *sur le patriotisme*, etc., etc. Quand il crut avoir élevé tous les esprits à la hauteur de ses vues, il fit assembler le peuple, et prononça cette harangue : « Jusqu'ici, mes amis, l'on a gouverné les hommes par l'espérance et par la crainte ; il est un moyen plus noble, le seul que je veuille employer. C'est *l'amour de la vertu*, *le bonheur d'avoir bien fait*, que j'ose vous proposer comme le seul motif digne de vous. En conséquence, les citoyens fidèles aux lois n'ont aucune récompense à espérer ; leur en proposer serait les avilir ; seulement je pourrai bien leur jeter quelquefois un coup-d'œil du haut de ma grandeur ; ce qui ne les empêchera pas de languir dans l'opprobre ou la misère, et quand il me semblera bon, je les ferai mourir.

» S'il plaisait à quelqu'un de mépriser mes lois, je ne m'abaisserais pas à le punir ; qu'il soit riche, qu'il s'amuse, je ne viendrai pas le troubler, et je ne le traiterai pas

plus mal que mes meilleurs sujets. Du reste, ajouta-t-il, avec un ton d'autorité, je veux et je prétends que le bon ordre soit observé. »

THEODORE. Le beau moyen d'observer le bon ordre; on se moqua sûrement bien de lui et de ses lois!

FÉNELON. Et qu'auriez-vous fait à sa place?

THEODORE. J'aurais dit: « Ceux qui m'obéiront je leur donnerai des pensions et de belles places; les autres, je les chasserai du pays... Ou plutôt, je les punirai comme ils l'auront mérité ».

FENELON. Oui, mon enfant, l'espérance et la crainte peuvent seules faire agir les hommes. Ce sont comme deux ressorts destinés à les faire mouvoir. Des lois qui ne seraient appuyées ni de récompenses ni de punitions, pourraient être d'excellens avis, des exhortations très-bien faites, mais ce ne seraient pas proprement des *lois*, parce que la *loi* portant obligation d'obéir, emporte aussi nécessairement une peine contre ceux qui n'obéissent pas.

Vous êtes un enfant plein d'honneur et de sentimens. Je suis sûr néanmoins que quand

on vous annonce une récompense ou une punition, vous avez toujours un peu plus de cœur ?

Theodore. Aussi mon papa n'y manque jamais. Quand il est content, il me récompense ; mais quand je suis paresseux ou désobéissant, ah! il faut le voir...

Fenelon. A tout âge nous sommes enfans sous ce rapport ; et Dieu, sans doute, sait comme il doit nous conduire. Il connaît notre cœur, puisque c'est lui qui l'a formé... On ne peut douter par conséquent qu'il ne nous destine des récompenses ou des châtimens. S'il manquait à cette disposition, il n'est pas de juge de village, pas de père de famille ou d'instituteur, qui ne pût lui donner des leçons de gouvernement.

Theodore. Mais vous m'avez dit que Dieu est si bon, si bon, comment donc pourra-t-il nous punir ?

Fenelon. C'est précisément parce qu'il est *bon*, qu'il doit punir quand on le mérite. Je suppose que vous soyez quatre enfans chez votre papa ; il y en a deux qui sont dociles, pieux, appliqués ; les deux autres sont querelleurs, paresseux, menteurs ; ils boulever-

sent tout dans la maison, et rendent malheureux ceux qui sont plus sages. Si votre père disait : ces enfans là sont bien méchans, mais je les aime trop pour les punir ; qu'en arriverait-il ?

THEODORE. Ce qui est arrivé à mon cousin, dont je vous ai parlé ;... vous venez de faire son portrait. Quand il était petit, son papa voulait le corriger, mais sa maman ne le voulait pas ; elle se mettait à pleurer. On l'a laissé grandir avec tous ses défauts, et aujourd'hui, ses parens en sont bien fâchés, car c'est un bien mauvais sujet.

FENELON. Courage, Théodore ; si jamais je me brouille avec mes cousins, je vous prierai de crayonner leur portrait : voilà un talent que je ne vous connaissais pas. Voudriez-vous que l'on en dise autant de vous ?

THEODORE (*se jetant dans ses bras*). Vous voulez bien me pardonner, n'est-ce pas ? car je serais bien affligé de vous fâcher, je ne dirai jamais de mal de personne...

FENELON. Je vous pardonne volontiers, mais n'oubliez pas votre promesse. Revenons aux enfans dont je vous parlais. Ils deviendraient bientôt incorrigibles. Mais voici le

plus fâcheux ; ils s'enhardiraient à maltraiter leurs frères plus sages ; et ceux-ci seraient fort à plaindre, peut-être même seraient-ils tentés d'imiter les autres.

Ainsi, la vraie *bonté* consiste à aimer l'ordre ; et pour le maintenir, il faut punir ceux qui l'outragent. La bonté de Dieu n'est pas celle qui enhardit au crime. Il est le protecteur de l'ordre, et le vengeur de ses lois. Il punira donc les coupables, précisément parce qu'il est *bon*.

Théodore. Est-ce qu'il ne les punit pas assez dans cette vie ?

Fenelon. Cela est arrivé souvent. Je pourrais citer mille exemples de cette punition immédiate. Ainsi Julien l'Apostat. Vous apprendrez un jour que cet empereur romain, résolu d'éteindre l'Eglise, voulait auparavant terminer la guerre contre les Perses ; mais que Dieu la garantit de ces menaces insensées. Le prince impie, dès le premier combat, fut frappé d'un dard mortel, et pour qu'il ne restât pas de doute sur la main qui avait dirigé le trait, le mourant lança vers le ciel le sang qui coulait de sa blessure, en s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen !

Mais il n'en est pas toujours ainsi, et quand vous connaîtrez la marche des choses humaines, vous verrez souvent la main qui conduit nos destinées, laisser tomber sur le juste tous les châtimens dus au crime, et distribuer au scélérat ce qui ne semblait devoir être que le prix de la vertu!

THEODORE. Mais les méchans ont tant de remords!

FENELON. Des remords, dites-vous? eh bien, si vous étiez gouverneur de province, voici le conseil que je vous donnerais... Supprimez un beau matin les tribunaux, les prisons, les supplices, et faites afficher une proclamation, portant : que quiconque osera voler ou assassiner, sera désormais impitoblement livré... aux remords de sa conscience.

THEODORE. Les brigands me prendraient pour un de leurs amis. Ils viendraient tous dans mon gouvernement, et M. le gouverneur serait rappelé au plus vite.

FENELON. Preuve, que ce genre de supplice leur paraît assez supportable. Aussi, n'est-il jamais tombé dans la tête d'aucun législateur ancien ni moderne, de s'en

contenter. Et quand des philosophes prétendent que la conscience suffit à la punition des coupables, il faudrait, pour toute réponse, les envoyer vivre dans un pays où les méchans n'eussent d'autre frein que la conscience et ses remords. Il est si aisé de s'en affranchir !

Theodore. Je voudrais bien savoir comment on fait pour n'avoir pas de remords quand on manque à son devoir; pour moi, toutes les fois qu'il m'arrive de mentir, par exemple, je rougis tout de suite, et on voit bien que j'ai menti.

Fenelon. Vous demandez à connaître un secret bien affreux; vous êtes heureusement trop bien né pour en faire jamais usage. Le secret des méchans, est de tuer leur conscience à force de crimes.

Theodore. Ils tuent leur conscience; et comment cela?

Fenelon. Un roi de l'antiquité, nommé Mithridate, avait grand peur d'être empoisonné. Pour s'en garantir, il composa une sorte de poison dont il prenait chaque jour une certaine dose afin de s'y accoutumer peu à peu.

THEODORE. Mais ce n'était pas mal imaginé.

FENELON. Cependant il s'en repentit ; car dans sa vieillesse, il fut vaincu par les Romains ; et de plus, un de ses fils, enfant dénaturé, voulut le faire périr. Ce malheureux père détrôné, trahi, eut recours au poison, mais ce fut en vain, parce qu'il en avait pris l'habitude ; et il se fit tuer par un de ses gardes. C'est ainsi que l'on s'accoutume à tout. Le crime est le plus cruel des poisons. Les premières fois, il déchire le cœur qui le reçoit ; mais peu à peu il fait moins d'impression ; enfin on y devient presque insensible.

THEODORE. Quoi ! ils peuvent être tranquilles ! je ne l'aurais jamais cru !

FENELON. Quelle paix, grand Dieu ! un tigre, un ours aussi, quand ils se sont gorgés de sang, retournent paisiblement à leur caverne, où ils sont encore plus tranquilles. Cette paix ne peut convenir qu'à des monstres. L'âme, le cœur, tout est flétri chez eux. Insensibles comme des cadavres, ils en exhalent l'infection. Les trahisons, les parjures, les meurtres, rien ne leur coûte, ils vendraient leur père, ils dénonceraient leur

mère, ils feraient périr leur frère, si leur intérêt semblait l'exiger. Ce sont sans doute les plus infortunés des hommes, puisqu'ils en sont les plus vils et les plus dégradés. Mais la peine qui consiste dans les remords, n'existe plus pour eux.

THEODORE. Ils doivent être bien méprisés.

FENELON. Ils le sont même par leurs complices. Mais quand on ne craint ni Dieu ni sa conscience, on ne respecte pas assez les hommes pour s'inquiéter de leurs jugemens. Du reste, ils ont aussi leurs sociétés où on a l'air de les considérer. On les flatte, on les caresse, les uns, parce qu'ils sont amusans et qu'ils font de beaux discours et de jolis vers ; les autres, parce qu'ils sont riches, et qu'ils donnent de bons repas et de belles fêtes ; cette espèce de gens trouve toujours des âmes mercenaires encore plus avilies qu'eux-mêmes, toujours prêtes à encenser les vices les plus flétrissans, et à consacrer tous les forfaits, pourvu que l'on ait soin de les bien payer. Enfin, il y a souvent des coupables trop puissans pour qu'on ose les attaquer.

THEODORE. Mais je croyais que ces gens-

là étaient au moins fouettés, marqués quand on ne les faisait pas mourir?

Fenelon. Et quand ils sont les plus forts, ce qui n'arrive que trop souvent, les lois sont des toiles d'araignée : les mouches, c'est-à-dire les petits coupables y sont pris; mais les aigles, c'est-à-dire les grands scélérats, s'en moquent et les déchirent. Un jour, on amena devant Alexandre un pirate que l'on avait arrêté, le conquérant le condamne à mort. « De quel droit prétends-tu me punir? lui dit le pirate. Je vole et je pille avec un petit vaisseau et quelques camarades, et l'on m'appelle brigand. Toi, tu ruines, tu massacres, tu incendies avec une armée, et l'on t'appelle conquérant. Tu es un plus grand voleur que moi, voilà toute la différence. » Vous connaissez Alexandre, Auguste, Sylla? quel homme sur la terre eût pu arrêter le cours de leurs brigandages, loin de pouvoir les punir?

Theodore. Je croyais que c'étaient de grands hommes.

Fenelon. Dites de grands coupables. Ils eurent, il est vrai, de grands talens, mais ce fut pour le malheur du monde qu'ils ont

ravagé. Ils ont sacrifié des milliers d'hommes à leur ambition, versé des flots de sang, et accumulé plus de meurtres, de rapines et de forfaits, que n'en pourraient commettre ensemble tous les criminels qu'on exécute dans tout un siècle. Cependant ils vécurent honorés. Ils sont morts paisiblement au milieu de leurs amis; et les hommes ont été assez aveugles pour honorer du suffrage de l'histoire leur orgueil et leur ambition, c'est-à-dire les plus grands fléaux qui puissent ravager la terre Une infinité d'autres aussi coupables n'ont pas été plus rigoureusement punis. Il ne paraît pas que leur conscience les tourmentât beaucoup; elle ne les empêchait pas de se noyer dans les plaisirs. Cependant Dieu ne peut laisser le crime impuni, car il cesserait d'être Dieu. Il y a donc une autre vie où sa justice sera satisfaite.

Theodore. Je croyais, Monseigneur, vous avoir entendu dire que les méchans étaient toujours malheureux même dans cette vie?

Fenelon. Ils le sont, en effet, parce qu'ils se ravalent au-dessous des brutes. Ils ne connaissent pas le véritable bien qui est au fond de notre cœur. Le leur est étranger

pour eux. D'ailleurs, les passions sont de cruels tyrans, qui tout en promettant le bonheur, ne cessent d'agiter et de tourmenter leurs esclaves ; mais ils sentent trop peu ce genre de malheur. Dieu les punit d'ordinaire plus sensiblement pour effrayer les hommes par des exemples frappans ; mais souvent aussi il les attend dans l'autre vie.

THEODORE. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fussent toujours punis dans ce monde-ci !

FENELON. Si tous les coupables étaient punis dans ce monde, les hommes pourraient être tentés de croire les incrédules qui prétendent qu'il n'y a pas d'autre vie. Mais quand on voit des malheureux couverts des crimes les plus noirs, mourir aussi paisibles que s'ils avaient toujours été justes, on ne dit pas comme certaines âmes faibles et sans principes : on voit bien qu'il n'y a pas de Dieu ; mais on dit : il est démontré de mille façons qu'il existe un Dieu juste qui gouverne l'univers, et qui ne peut manquer de rendre à chacun ce qui lui est dû. Voilà des coupables qu'il n'a point punis dans cette vie ; c'est une preuve sans réplique de l'existence d'une autre, où il saura les retrouver. En un

mot, qui dit Dieu, n'est-il pas vrai, dit un être juste, équitable par excellence; or, s'il y a ici-bas un seul mechant vivant heureux, mourant paisible, il s'en suit nécessairement ou que Dieu est injuste, ce qui revient à dire : il n'y a pas de Dieu, ou que ce méchant, ménagé aujourd'hui, sera frappé demain. Cette conséquence, Théodore, est rigoureuse.

THÉODORE. Il est impossible, en effet, d'en nier l'évidence.

X.

Il existe une autre vie pour les bons.

FENELON. Dites-moi, mon cher Théodore, avez-vous bien prié Dieu pour ce jeune prince dont on a célébré le service aujourd'hui ?

THEODORE. Oui, Monseigneur, mais aussi j'ai pleuré de tout mon cœur en voyant comme tout le monde était triste. Il y avait

près de moi des grenadiers qui répandaient des larmes, et qui disaient : « Ah ! nous n'aurons jamais un général comme celui-là ! comme il avait soin du soldat ! il aimait ses troupes ni plus ni moins que ses enfans. » Et puis de bonnes gens qui pleuraient aussi en disant : « Nous ne méritions pas de le garder ; le monde est trop méchant. » On aurait dit que tous ceux qui étaient dans l'église étaient de sa famille.

FENELON. Et l'on ne savait pas encore tout ce qu'il valait !

THEODORE. Je veux tâcher de l'imiter, car je vois que c'est le moyen d'être aimé de tout le monde ; ainsi je serai heureux dans cette vie et dans l'autre.

FENELON. Vous auriez tort, mon enfant, de travailler pour la vie présente ; elle n'en vaut pas la peine ; c'est l'éternité seule qu'il faut envisager.

THEODORE. Comment ? est-ce que je ne serai pas bien heureux si je remplis tous mes devoirs ?

FENELON. Vous serez aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre ; mais ici-bas le plus heureux n'est que le moins misérable. Je

sais qu'à votre âge on ne se doute pas de cette vérité.

Les enfans ressemblent à un voyageur qui se met en route de grand matin. La nature est calme, le ciel est pur et sans nuage. La terre lui paraît au loin comme un riche tapis de verdure, émaillé de mille fleurs. La plaine est couverte d'épis, douce espérance du laboureur. Le beau jour que je vais avoir, s'écrie-t-il ! comme je vais avancer ma route ! Cependant le vent s'élève, de petits nuages parsèment le ciel ; en peu d'heures il est obscurci. La forêt s'agite et mugit ; le tonnerre gronde, la grêle tombe : hélas, les belles fleurs ont péri ! et avec elles l'attente du cultivateur. Notre voyageur, percé, transi, regagne à la hâte son asile, heureux d'en être quitte pour renoncer à ses projets. Voilà le tableau de la vie. A votre âge tout est riant, tout enchante ; on croit voir partout le bonheur ; hélas ! ce n'en est que l'ombre. Le bonheur n'habite point ici-bas. Laissez venir les passions et leurs orages, les années avec les noirs soucis, les maladies, les disgrâces, la séparation des amis si déchirante pour les bons cœurs. Ah ! que l'on reconnaît aisément son erreur !

Theodore. Mais votre élève était bien heureux, c'était le fils du roi.

Fenelon. Il est difficile de réunir plus complètement tout ce qui peut assurer le bonheur, et cependant il ne l'a point trouvé ; rien ne prouve mieux qu'il est impossible de le trouver dans cette vie... C'était le jeune homme de France le plus surveillé, le plus contraint ; il fallait qu'il se renonçât en tout. Il commanda les armées ; la division des chefs occasionna des revers, on en accusa sa piété, cette piété qui le rendait si intrépide, si compatissant, si bon ; et il devint l'objet des railleries et des persécutions de la cour. Il m'aimait tendrement, mon cœur le lui rendait bien, et cependant, durant quatre années nous ne pûmes ni nous voir, ni nous écrire.

Theodore. Dans ce cas là, j'aime bien mieux être fils d'un autre que d'un roi.

Fenelon. Jamais fils plus respectueux que lui ni plus dévoué à ses parens, il vit mourir son père dans ses bras. Un an après, il perdit son épouse qui faisait son bonheur, et possédait toutes ses affections. Lui-même, à la fleur de son âge, adoré des peuples, laissant un fils au berceau, expire six jours après

elle, et ils furent portés ensemble au tombeau.

THEODORE. Comment Dieu pouvait-il le punir ainsi, puisqu'il était si vertueux?

FENELON. Il ne l'a point puni, Théodore, il l'a récompensé. Ceux-là seuls ont été punis qui sont condamnés à lui survivre. Ah! si les bons amis pouvaient s'entendre pour mourir tous le même jour!... Quant à lui, il a échangé contre une couronne immortelle, une couronne, hélas! bien facile à briser!

Ici Fénelon s'arrêta; les larmes l'empêchaient de continuer : un moment après, il reprit : O prince que j'avais formé, vous régnez dans votre véritable patrie. Vous ne régnerez pas sur les hommes; mais les hommes sont si ingrats envers ceux qui les gouvernent! digne fils de Saint Louis, votre trône est placé près du sien dans le ciel, du moins nous osons l'espérer...

THEODORE. Et s'il n'y avait pas de paradis?

FENELON. La conduite de Dieu serait cruelle à son égard. Dites-moi, mon ami, si un esclave vous avait témoigné un amour constant, une soumission absolue, une obéis-

sance sans bornes, ne rougiriez-vous pas de vous-même, s'il vous tombait seulement dans l'esprit, de lui enlever son père, son épouse, et de le faire mourir ?

THEODORE. Oh! Monseigneur, je serais un monstre.

FENELON. Que serait-ce si ce n'était pas votre esclave, mais votre fils ? Oui, sous un Dieu juste et bon, les larmes de la vertu malheureuse, sont une preuve sans réplique de l'existence d'une autre vie. Nous venons de parler des princes, toutes les conditions ont leurs peines et leurs malheurs, dont les plus vertueux ne sont pas exempts.

THEODORE. Mais les gens de bien se moquent de tous ces malheurs là. Quand on est vertueux, on a le bon témoignage de sa conscience, et on ne s'inquiète de rien. J'ai fait hier une version, où l'on disait qu'un philosophe... attendez... je ne me rappelle plus son nom... il avait la goutte, et il s'écriait : « O douleur, je n'avouerai jamais que tu sois un mal. »

FENELON. Voilà qui est bien beau!

THEODORE. Sans doute. C'est Cicéron qui, je crois, a dit cette belle parole.

Fenelon. En cela, Cicéron et tous vos philosophes, se moquent de nous, et insultent à tous ceux qui souffrent. Plus ce pauvre gouteux criait fort que la douleur n'est pas un mal, plus il avouait par cela même qu'elle en est un très-réel; à moins qu'on n'admette une autre vie où nos douleurs nous seront payées. Alors elles ne sont pas un mal véritable, puisqu'elles doivent produire un bien qui ne saurait se comparer aux peines légères qui nous l'auront valu.

Theodore. Vous n'êtes donc pas de l'avis de Cicéron! c'est cependant un bien bon auteur.

Fenelon. Il écrivait très-bien ; mais quand il est question de la nature de Dieu , de l'immortalité de l'âme, et des autres points les plus importans au bonheur de l'homme , les plus illustres philosophes font pitié par la faiblesse de leurs raisonnemens et l'incertitude de leurs idées. C'est la seule écriture sainte qui a donné à ces vérités un degré de force et un caractère divin, que la raison ne pouvait leur imprimer.

Theodore. Ainsi, un homme très-vertueux peut être fort à plaindre?

Fenelon. La vertu, sans doute, est le premier des biens. Elle éloigne les maux sans nombre qu'enfante la faiblesse du cœur ou la violence des passions. Elle remplit l'âme d'une paix douce et soutenue; elle procure souvent des jouissances aussi nobles que délicieuses, et l'homme, sans elle, ne peut goûter de vrai bonheur. Mais ce qu'on appelle le *plaisir senti* de la vertu ne peut-être un état habituel, ni par conséquent émousser tous les traits de la douleur. Le sage aime sa patrie, sa famille, ses amis. Il sent, il pleure leurs disgrâces ou leur perte. La vertu même fortifie encore tous les liens légitimes. Car rien de plus tendre, de plus aimable, ni de plus aimant que la vraie vertu. Et quand on l'accuse d'être insensible, on ne l'honore pas, on la calomnie. Ainsi l'homme vertueux sent plus douloureusement qu'un autre les coups qui brisent des liens qui lui sont si chers. Il n'est donc pas exempt des maux, mais il est fort pour les supporter, et voilà son privilége.

Il est des maux, dont la vertu ne saurait nous ôter le sentiment sans se déshonorer elle-même. Un homme heureux le jour de la

mort d'un fils ou d'une épouse, après le supplice d'un père ou d'un ami, passerait-il pour un sage ou pour un monstre (1)? Il est des maux que la vertu ne peut payer ; ceux de l'homme vertueux souffrant la mort pour son devoir.

THEODORE. Il est bien clair qu'on ne peut pas récompenser un mort, au moins dans ce monde.

FENELON. En lisant l'histoire, vous trouverez certaines époques où cette vérité se montre dans le jour le plus frappant.

(1) O bon Fénelon ! qu'auriez-vous dit, si dans une ville, naguères le théâtre des plus sanglantes tragédies, et encore aujourd'hui le centre de la misère et des douleurs, vous n'aviez retrouvé que l'appareil des fêtes, l'ivresse d'un bonheur extravagant, le faste insultant de l'opulence en délire ! si vous aviez vu les parens, les enfans, les épouses de ces victimes égorgées il y a quelques mois, venir rire et s'égayer à nos spectacles, et danser sans pudeur sur une terre encore fumante de ce sang qui crie vengeance contre leurs plaisirs.

Il faut bien se consoler, dira-t-on ? oui, des hommes sans cœur peuvent oublier ce qu'ils eurent de plus respectable et de plus cher ; mais au moins ne faudrait-il pas insulter à la fois, et la nature, et l'honneur, et les bienséances que des sauvages se feraient un devoir d'observer.

(*Note de l'auteur.*)

THEODORE. Dans quel temps cela arrive-t-il?

FENELON. Dans les *révolutions*.

THEODORE. Qu'est-ce que des *révolutions?* cela doit être bien triste. J'ai idée qu'une révolution doit offrir d'effroyables spectacles. J'ai vu dans la bibliothèque de mon papa, les *révolutions Romaines* et les *révolutions de Suède*. Je voudrais bien être dans un pays où il arrive des *révolutions ;* seulement pour voir comme tout cela se passe.

FENELON. Une *révolution* est un changement dans le gouvernement. Les *révolutions* sont pour les empires, ce que sont certaines maladies pour le corps humain. Elles sont presque inévitables ; et quand elles ne donnent pas la mort, elles peuvent fortifier le corps, et le rajeunir pour ainsi dire. Pour désirer une révolution, il ne faut pas avoir la moindre idée des maux qu'elles entraînent. Mais quand la Providence permet qu'elles arrivent pour l'instruction des peuples et des rois, il faut s'y soumettre, adorer ses décrets, et chérir sa patrie, quelque traitement qu'elle nous fasse éprouver.

THÉODORE. Mais en se battant bien, on pourrait quelquefois les empêcher?

FÉNELON. Par dessus tout, il faut res-

pecter l'ordre, sans lequel la société n'existerait pas. En le troublant, on est sûr que l'on causera bien des maux, mais le bien qu'on se promet est incertain. Et après tout, un gouvernement quelconque vaut toujours mieux que l'anarchie. Un homme qui, sous quelque prétexte que ce soit, se croit autorisé à troubler un État, vous parût-il un saint, un ange, ne peut-être qu'un mauvais citoyen, et un mauvais chrétien.

Theodore. Oh! sans doute, il arrive bien des malheurs dans une *révolution ?*

Fénelon. Les désordres se multiplient d'ordinaire, au point qu'on ne peut les concilier avec l'idée d'une Providence, qu'en admettant une autre vie.

Alors il n'est pas rare de voir un père vertueux, mais injustement dépouillé, aller mendier pour ses enfans, le pain qu'il prodiguait aux malheureux ; ne pouvoir l'obtenir, et mourir de besoin dans une place publique. Les mères les plus respectables, couvertes des haillons de l'indigence, languissent quelquefois dans un grenier, sans feu, sans pain, sur une paille infecte ; elles voient expirer leurs enfans entre leurs bras, et pé-

rissent elles-mêmes de misère et de douleur. Quelquefois des familles honorées pour leurs vertus, se trouvent tout-à-coup en butte à la fureur des partis. Arrachées à leur asile, entassées dans des cachots qui ne seraient pas même des sépulcres décens, elles seront rassasiées d'opprobre... On en a vu traînées ensemble à l'échafaud. La mère encourageait sa fille ; le vieillard, les mains liées, les yeux élevés vers le ciel, suivait en chancelant les pas de ses jeunes fils. Hélas ! ils ont vu ces têtes innocentes et chéries, rouler à leur pied sur la poussière ; le sang des enfans jaillissait sur leurs mères infortunées, qui tombaient bientôt elles-mêmes immolées sur leurs cadavres... Vous pleurez, mon enfant ! et que serait-ce, si je vous parlais de ceux qui périssent mutilés, déchirés, brûlés à petit feu, ou liés ensemble et précipités dans les flots ! et ces maux sont communs à la plupart des *révolutions*. N'est-il pas vrai que, s'il vous était possible, vous dédommageriez ces malheureux qui méritent si peu de l'être.

THEODORE. Ah ! sans doute, quand il faudrait tout sacrifier, jusqu'à ma vie !

FÉNELON. Eh bien, mon ami, ne faut-il

pas avoir perdu tout respect de Dieu et des hommes, pour croire que ces infortunés n'obtiendront aucun dédommagement dans l'autre vie ; que les larmes qu'ils ont versées, que leur sang répandu, le pardon même qu'ils accordèrent à leurs ennemis, et les prières qu'en mourant ils adressaient pour eux, n'auront pas touché la Divinité. En vain ils lui ont offert leurs peines ; en vain ils élevaient vers elle leurs mains chargées de chaînes ; ils espéraient... Ils se sont abusés, répond sans pitié l'incrédule ; ils ont trop présumé de la justice et de la bonté divine ; dès que le couteau fatal est tombé, tout est fini pour eux. Ils seront jetés à la hâte, dans un égoût peut-être, sans espérance comme sans honneur. Quand le tour de leurs bourreaux sera venu, et dans les *révolutions* il ne manque guère d'arriver, ceux-ci mourront comme eux, souvent avec moins de douleur ; on les placera près de leurs victimes, et la justice de Dieu ne mettra pas entre eux plus de différence que celle des hommes !

Répondez-moi, Théodore, votre raison est droite, votre cœur est sensible ; si Dieu ne

les récompensait point, serait-il bon? serait-il juste et sage?

Theodore. S'il est juste et bon, il doit les récompenser, puisqu'ils ont tant souffert malgré leur innocence.

Fenelon. Quelquefois même ils ont souffert pour la conserver. La nature et la raison nous disent donc hautement que pour nier l'existence d'une autre vie, il faut renoncer à tout sentiment, et vouloir s'aveugler soi-même. Comme notre conversation a été longue et sérieuse, je vais vous conter une histoire qui vous distraira peut-être.

« Un grand prince avait un officier plein de zèle pour ses intérêts, et d'attachement pour sa personne. Un fils ne l'aurait pas aimé plus tendrement. Il s'éleva une sédition dans l'empire, ce fut à lui que son maître s'adressa. « Mon ami, lui dit-il, je connais tes sentimens; pars, dévoue-toi s'il le faut pour ma gloire, mais rétablis mon autorité. » Ce brave homme vole à sa maison; il embrasse sa femme et ses enfans, qui veulent en vain le retenir par leurs larmes. Il pleurait aussi; mais il leur dit : « Notre maître est généreux; si je reviens, quelle récom-

pense n'ai-je pas droit d'en attendre ; si je péris, il aura soin de ma famille. » Et il s'arrache de leurs bras. Les troupes qu'on lui donna étaient sans habits, sans vivres, sans munitions, il employa toute sa fortune à les équiper et à les entretenir.

THÉODORE. Bon ! le voilà déjà ruiné ; mais son maître va le dédommager.

FÉNELON. Il était actif et intrépide ; il battit partout les ennemis. Mais un jour un boulet de canon lui enleva le bras gauche ; il eut l'œil droit crevé d'un coup de baïonnette ; une autrefois il tomba de cheval et se cassa la jambe.

THÉODORE. Il devait faire vraiment pitié ! quel héros !

FÉNELON. Cependant le pays fut soumis ; et après mille exploits, il revint triomphant à la cour. « Sire, dit-il en arrivant, vous voyez à quel état je me suis réduit pour votre gloire.

— Et pour la tienne aussi, dit le roi ; tu viens de te rendre immortel.

— Sire, ma fortune est ruinée.

— Que dis-tu là, il te reste la conscience

et l'honneur. Avec un tel trésor, on peut se passer de la fortune.

— Ma famille ne peut vivre ni de ma gloire ni du témoignage de ma conscience.

— Tu leur laisses un nom illustre, c'est le plus précieux des héritages.

— Mais, Sire, ma jambe, mon œil, mon bras !...

— Il est vrai, tu ne peux plus traîner qu'une vie pire que la mort. Là dessus, il le fait saisir, lier et jeter au fond de la mer.

Theodore. Quelle horreur ! c'était un bien cruel tyran !

Fenelon. Du moins on ne peut lui supposer ni sagesse, ni justice, ni bonté. Mais quelle différence y a-t-il entre ce monstre et le dieu des incrédules ? Il dit au juste : « Je suis ton maître ; va souffrir, va tout perdre. Vis dans les douleurs ; meurs s'il le faut pour ma loi. Tu auras pour toi ta conscience... et je te réserve... le néant. » Non, ce n'est pas-là notre Dieu ; il aime ses enfans, et ne les a créés que pour les réunir à lui. Sa gloire est de faire des œuvres éternelles, et son bonheur est de nous rendre infiniment heureux comme lui-même.

Au moment où la conversation finissait,

on annonça M. le chevalier de Ramsay. C'était un chevalier, baronnet d'Ecosse, qui s'adonna de bonne heure à l'étude de la religion, et fit divers voyages pour consulter les hommes les plus célèbres de l'Europe. Il vint enfin se jeter aux pieds de Fénelon, qui fixa ses irrésolutions, et le rendit bon catholique.

« Monseigneur, lui dit ce jeune étranger, c'est la lumière et la paix que je viens chercher près de vous. Ne me refusez pas vos soins ; donnez à guérir mes plaies quelques momens d'un temps que vous consacrez tout entier à l'utilité du prochain. »

Fénelon ému, attendri, le relève et l'embrasse. « Qui que vous soyez, Monsieur, lui dit-il, votre aimable ingénuité m'intéresse vivement à votre sort. Ce doit être ici la maison de la paix, restez-y jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée ; et si vous me jugez capable de contribuer en quelque chose à votre bonheur, ce sera une obligation bien flatteuse que je vous aurai. »

Théodore, en enfant bien élevé, jugea qu'il fallait les laisser seuls, et il se déroba sans prendre congé de la compagnie.

XI.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION.

La Religion est nécessaire à l'homme pour son bonheur particulier.

Theodore trouva Fénelon avec le jeune étranger de la veille. Poliment, il voulut se retirer. « Non, non, Théodore, dit le bon archevêque. venez, vous ne nous serez pas inutile. M. le chevalier, permettez-moi de vous présenter mon théologien ordinaire ; c'est à lui que je m'adresse dans mes doutes,

et il ne manque jamais de les résoudre avec une dextérité tout-à-fait satisfaisante. »

Théodore se mit à rire, et confus du compliment, il se cacha dans les bras de son aimable maître.

M. de Ramsay. Oui, Monseigneur, je cherche la vérité : pour la découvrir, j'ai consumé ma jeunesse dans des études pénibles. J'ai quitté l'Ecosse, ma patrie ; j'ai parcouru l'Angleterre, la Hollande, la France, pour consulter les hommes que les différens partis regardent comme des oracles. Je les ai trouvés tels, en effet, mais c'est par l'embarras et l'obscurité de leurs réponses. Quelquefois j'ai cru saisir la vérité. Je me trompais, elle m'a toujours échappé. Je ne crois rien, parce que je doute de tout. Ce doute toutefois n'est point un repos comme je voudrais me le persuader, c'est le désespoir de trouver une certitude raisonnable.

Fenelon. Votre dévouement annonce un esprit aussi éclairé que solide. Que cette conduite est éloignée de celle du commun des hommes ! ils traverseront les flots pour faire quelques observations astronomiques ou pour mesurer un terrain. Ils s'exposeront

à tout pour aller voir comment sont faites les pyramides d'Egypte ou les ruines de quelque ville. Mais par le plus effroyable aveuglement, ils consentiront à ignorer toute la vie, leur origine, leurs devoirs et leur destination, ces articles si essentiels, sur lesquels la religion seule peut nous donner une entière certitude.

Ramsay. Ce sont bien-là les réflexions qui se présentèrent à mon esprit. Je voulus en conséquence me former une religion, mais quelles peines ne m'a coûté mon entreprise? figurez-vous un enfant que l'on enlève la nuit de la maison paternelle, pour l'abandonner dans un désert. A son réveil, quel étonnement, quelle épouvante! hélas, un tendre père ne viendra point recevoir ses caresses. La main d'une mère n'essuiera pas ses larmes, il n'entendra plus sa douce voix; il n'entend que le sifflement des vents, et les rugissemens des bêtes féroces. Il pleure, il s'agite, il frémit, il crie, l'aquilon emporte ses gémissemens, et personne ne lui répond... où est-il, d'où vient-il, quel sera son sort... Il erre éperdu çà et là, croyant toujours voir un ours, un lion prêt à le

dévorer, ou un précipice qui va l'engloutir. Heureux si quelque berger a conduit ses troupeaux assez avant dans le désert. Peut-être qu'ému par ses cris, il aura pitié de sa jeunesse ; il le recueillera dans sa cabane, et le comptera parmi ses enfans... Vous êtes ce bon berger, Monseigneur, et je suis le malheureux enfant. Je crois qu'il existe un Dieu, mais je n'ai pu faire un pas de plus. Que suis-je ? Peut-être une machine comme une horloge mal réglée qui va sonner sa dernière heure et se briser sans retour. Suis-je le compagnon du cheval qui me porte, le frère du chien qui me sert, ou ma nature est-elle plus excellente ? Quelle est cette sombre prison où je me trouve enfermé ? Qu'est-ce que ce long supplice qu'on nomme la vie, et qui n'est pour l'homme qui réfléchit et qui sent, qu'une mort à peu près habituelle ? Par qui ? pourquoi ? pour quel temps, y suis-je condamné ? Quelle gloire doit revenir à Dieu de me faire végéter ici-bas comme ces arbustes que l'on rencontre épars sur nos montagnes. Une terre aride leur fournit comme à regret une substance insuffisante. Toujours brûlés par le soleil, ou glacés par

les frimats, ils semblent accuser l'avarice de la nature dont ils sont le rebut. Je me regarde comme un malheureux enfermé dans un cachot ; il sait qu'il n'en sortira que pour périr, mais il ignore quand, comment, et pour quel crime il doit subir la mort... La mort!... Mais doit-elle me dévorer tout entier, ou bien y a-t-il quelque portion de mon être à l'abri de ses coups? Quel abîme que le néant!... Quoi, cette imagination brillante, dont les douces illusions nous donnent au moins quelquefois le change sur notre état, cette intelligence si ardente à chercher la vérité, si pénétrante pour la découvrir, si heureuse, si fière de la posséder, tout périra? et ce cœur qui ne vit que d'amour, n'aimera plus! Il ne sera qu'une froide poussière, ensevelie, perdue dans la fange du tombeau!... Philosophie désespérante ! A cette idée, toute mon âme se soulève, s'il est vrai pourtant que j'aie une âme ; un crêpe funèbre enveloppe toute la nature ; les noms les plus doux, les liens les plus respectables ne sont que des fictions de théâtre, dont il ne reste plus rien dès que la toile vient à tomber. Amis, parens, conci-

toyens, ne sont pour moi que des compagnons d'infortune, avec qui je dois passer quelques jours sur un vaisseau qui va faire naufrage. Au moins les flots en conserveront les débris. Peut-être ils jetteront nos cadavres sur une rive hospitalière où des hommes leur donneront la sépulture. Mais la seule portion de moi-même que je doive estimer ; celle qui peut connaître, sentir, aimer la vérité et la vertu, ira se perdre dans le néant! Enfin, oserai-je le dire? Mais qui pourrait vous dissimuler quelque chose? La vertu même perd à mes yeux sa réalité. Pourquoi me condamner à des privations dont je ne serai jamais payé? Si je n'ai que la vie présente, je n'ai qu'un devoir, c'est d'y être heureux et de profiter au moins de l'instant si court qui m'est accordé pour y travailler.

Que m'importe le bonheur d'autrui? Je suis pressé, nécessité par la nature de chercher le mien, j'y vole et je brise tous les obstacles... Quelle idée vous devez avoir de moi, Monseigneur, je rougis de tenir ce langage devant une âme aussi pure que la vôtre. Il est des êtres privilégiés pour qui la religion

est le bonheur et la vertu un besoin. Mais je crois vous avoir parlé le langage ordinaire de la nature et peut-être de la raison.

Fenelon. Mon ami, car votre confiance et vos malheurs vous assurent à jamais ce titre, vos plaies sont profondes ; mais ne sont pas incurables, puisque vous osez les découvrir. Je suppose qu'au milieu de vos tourmens la religion se présente à vous, et vous dise...

« Je suis la philosophie de l'amour. Je ne vous ferai pas de grands discours, car je suis envoyée pour vous dispenser de ces recherches dont l'immense majorité des hommes est incapable. Voyez ces enfans que je porte dans mes bras, cette foule d'hommes simples et bons qui marchent à la lumière que je répands ; ils goûtent sous mon empire la paix que les génies les plus habiles n'ont pu ni vous donner, ni se procurer à eux-mêmes ; ils figureraient mal dans une école de philosophie, cependant ils en savent plus que tous les philosophes, et ce qu'ils savent est chez eux plus profond et mieux établi. Laissez-là vos voyages, vos livres, *écoutez*, *croyez*, *aimez*.

» Non-seulement il y a un Dieu, mais il

est infiniment bon, et prodigue de ses bienfaits, autant qu'il est riche et puissant. Vous craignez qu'il ne vous oublie? Infortuné! C'est l'excès du malheur qui vous porte à blasphémer sa tendresse. Il vous a créé parce qu'il vous aimait, pour l'aimer, et pour être infiniment heureux par cet amour. Vous êtes le premier des êtres visibles, le chef-d'œuvre de ses mains, celui pour qui tout existe ici-bas. Si la philosophie balance, moi j'ai droit de décider. Oui, vous avez une âme, malheur à qui peut en douter. Cette âme est libre, intelligente, immatérielle, immortelle comme le Dieu dont elle est l'image; et doit être à jamais heureuse avec lui... Aussi toutes les créatures, mille fois plus impuissantes que vous, ne sauraient vous rendre heureux. Ne demandez le bonheur ni à l'ambition, ni à la fortune, ni à la volupté, elles vous trompent en vous le promettant. Vous répandez des larmes! Hélas! vous en verserez souvent : c'est ici votre exil; un autre sort vous attend dans la patrie; vous êtes hors de votre élément qui est le parfait bonheur et le parfait amour. Vous êtes un roi qui traversez une terre étrangère pour

conquérir une couronne... O mon fils, ne vous laissez point abattre, car les travaux seront courts et la récompense éternelle. Exercez-vous *à croire*, *à espérer et à aimer.* Si le mal menace de vous accabler, souvenez-vous que vous avez un père. Il écoutera vos soupirs, il recueillera vos larmes, pour vous en payer le prix. Donnez-vous à moi, et je ne vous abandonnerai jamais. Dans toutes vos peines appelez la religion, j'ai le secret de les adoucir quelles qu'elles puissent être. De temps en temps imitez le voyageur qui marche pendant la nuit. Il tourne les yeux vers l'orient et ne tarde pas à distinguer de légers traits de lumière. Peu à peu les rayons se développent. L'horizon se colore de pourpre et d'azur, et il salue avec transport l'astre qui va paraître. La nuit durera peu pour vous; songez que le jour va venir. Regardez les maux de la vie comme des ombres que le soleil fait évanouir à son approche. Les tentations comme des écueils qui bordent le rivage désiré, et la vie entière comme l'enfance de votre vertu, comme l'apprentissage et le noviciat de l'amour.

» Tous les hommes doivent être à vos

yeux, non pas des étrangers avec qui vous marchez quelques heures pour ne les plus revoir, mais des enfans de la même famille, des amis de votre père qui vous les envoie pour que vous l'honoriez et l'aimiez dans leur personne, des concitoyens avec qui vous devez vivre une éternité au sein du bonheur et de la paix.

» Les nœuds sacrés de la nature doivent vous être chers, non-seulement par le charme impérieux et touchant qui accompagne la piété filiale et la tendresse paternelle; mais aussi, parce que le Très-Haut y apposa le sceau de sa volonté, et qu'il s'en est déclaré le gardien et le vengeur. Il est encore le père des sociétés. Toute autorité émane de la sienne. C'est lui qui suspendit sur votre tête le glaive de la puissance publique; respectez-la, dans quelques mains qu'elle se trouve. Soyez toujours l'enfant de la paix; autrement sa paix ne reposerait pas sur vous. Vous n'aurez du reste à vous inquiéter ni du dogme ni de la morale. Si vous êtes philosophe, vous deviendrez petit enfant; car c'est à eux seuls qu'il est donné d'entendre la philosophie divine de *la foi*, de *l'espérance* et

de *la charité*, qui rend heureux les enfans de Dieu. Ce langage est celui que la religion nous tient à tous; vous y trouvez une réponse à tous vos doutes, une consolation dans toutes vos peines. Sera-ce à l'école de la philosophie, que l'homme trouvera jamais tant de lumières et de douceur ? »

RAMSAY. Vos paroles, Monseigneur, ont déjà pénétré mon âme. La religion, je le vois bien, est aussi une philosophie ; elle est de toutes la plus expéditive et la plus sûre ; elle décide, elle nous conduit au but, tandis que les autres disputeront jusqu'à la fin du monde. Mais une réflexion répandait souvent le dégoût sur toutes mes recherches. Pourquoi tant de peine, me disais-je? ne pourrais-je pas, comme tant d'autres, vivre sans religion?

FÉNELON. Il est vrai que les chevaux, les chiens et les loups se passent très-bien de cette philosophie, mais l'être raisonnable en a besoin. Sans cette connaissance, quel repos pourrait-on goûter? peut-on être indifférent sur la nature et sur la dignité de son être, sur son origine et sur la fin qui nous attend?

Sans la religion, quel motif la raison, abandonnée à sa faiblesse, pourra-t-elle vous présenter pour pratiquer les vertus et vaincre les passions ? Les suites malheureuses du crime ne sont pas un frein capable d'en détourner les hommes, et d'ailleurs elles ne sont pas inévitables ; or, il suffit que l'on puisse y échapper, pour que chaque coupable se flatte de cette espérance. Que vous dirai-je de ce terrible avenir, dont la vue doit faire pâlir quiconque n'a pas abjuré tout soin raisonnable de son bonheur ? Vouloir s'étourdir au point d'ignorer si notre existence se borne à quelques soixante années si tristes et si déplorables, ou si elle doit se prolonger dans une éternité telle que nous l'aurons méritée, c'est le comble de la plus brutale stupidité. On peut, je l'avoue, se faire illusion dans l'ivresse de la jeunesse, mais l'âge mûr amène bientôt les réflexions. Quand on voit s'évanouir comme une fumée cette vie qui paraissait devoir être si longue ; quand on se sent entraîné rapidement vers la borne fatale, on cherche alors avec inquiétude si l'on doit s'y briser pour jamais.

Dans les revers, il faut un appui que l'on ne peut trouver qu'en Dieu.

Dans les maladies où l'on voit s'ouvrir les portes du tombeau, ne demande-t-on pas avec effroi si elles doivent se refermer sans retour ?

L'homme sans religion est un malheureux abandonné sur l'Océan, dans une barque presque fracassée ; il ignore s'il doit échouer contre quelque écueil, ou si quelque vent favorable le ramènera dans le port.

Pour ne songer qu'à la vie physique, il n'est pas besoin d'être homme. Ce petit barbet toujours sémillant, qui dort ou mange le long du jour, est plus heureux que vous, car il n'a nulle inquiétude sur son sort. L'animal à longues oreilles est une bonne et pacifique personne qui ne philosophe ni sur son origine ni sur sa destination. Il vit très-bien, pourvu qu'il trouve des chardons dans la campagne et de la litière dans son écurie. Il n'importunera pas de ses consultations, les docteurs d'Angleterre ou de Hollande. Voulez-vous l'imiter ?

Théodore. C'est tout comme Grillus.

Ramsay. Mon petit ami, voudriez-vous

bien me faire faire connaissance avec M. Grillus, je n'en ai jamais entendu parler ?

THÉODORE. C'était un compagnon d'Ulysse. Il fut changé en pourceau par une sorcière appelée Circé. Et quand on voulut lui rendre son visage, ses mains, et toute sa personne, il répondit qu'il aimait mieux son groin et ses quatre vilaines pattes, dût-on faire du boudin avec son sang. C'est une histoire fort jolie que M. de Fénelon m'a fait lire dans ses *Dialogues des Morts*.

FÉNELON. Grillus disait que la rhétorique et la philosophie ne le sauveraient pas des incertitudes, des chagrins, et d'une foule d'autres maux qui, à son avis, rendent la condition de l'homme pire que celle des animaux. Mais, ajoutait-il : « Faites-moi voir que ce qui me reste de l'homme après cette vie est un être vraiment heureux; alors je sors de l'étable de Circé, je ne suis plus cochon; je redeviens homme en garde contre tous les plaisirs. Mais sans cela, j'aime mieux être cochon gros et gras que d'être homme vain, trompeur, injuste, qui après sa mort ne sera rien qu'une ombre et un fantôme. »

XII.

La nécessité d'une religion est fondée sur les premiers principes de la loi naturelle, sur la nature de Dieu, et sur celle de l'homme.

RAMSAY. Bonjour, M. Théodore, êtes-vous aujourd'hui de l'avis de Grillus ?

THÉODORE. Que Grillus reste grogner dans son étable tant qu'il voudra, je serais de son avis si nous n'avions pas de religion ; mais grâces à Dieu j'ai le bonheur d'en avoir une.

Ramsay. O combien la philosophie de Grillus est aujourd'hui répandue ! le monde est plein d'Épicuriens préférant les plaisirs qui les ravalent au-dessous des brutes, à la raison par laquelle seule nous sommes vraiment hommes. Il ne leur manquerait que la figure, pour se ranger avec honneur dans l'étable de Circé. Mais aussi, d'un autre côté, j'ai vu des gens *très-honnêtes*, qui ne s'embarrassent guères de la religion.

Fénelon. Prenons garde, mon ami, de nous laisser prendre aux mots sans en apprécier la valeur. Convenez que ce titre d'*honnête homme* est étrangement à la mode. Dès qu'un individu a le caractère sociable, et qu'il n'est ni cruel, ni fripon, il suffit ; c'est un *honnête homme*. Du reste, qu'il soit licencieux dans sa conduite, sans règle dans son luxe et ses plaisirs, sans principes dans ses opinions, sans foi, sans Dieu, n'importe ; c'est un *honnête homme ;* on le cite comme un modèle de saine et véritable morale, et l'on s'oppose, avec dérision, à quiconque est plus scrupuleux sur les règles de la vertu. Sans vouloir faire le procès à personne, je vous avoue que cette honnêteté prétendue

m'est infiniment suspecte. Il plaît au monde de s'en contenter, mais Dieu s'en contentera-t-il? Ici, mon cher Théodore, il n'y a que vos lumières qui puissent nous éclairer. La première qualité d'un *honnête homme*, n'est-elle pas une justice exacte?

Théodore. Oui, Monseigneur, un *honnête homme* et un homme juste, c'est la même chose.

Fénelon. Et la justice, en quoi consiste-t-elle?

Theodore. A rendre à chacun ce qui lui appartient.

Fénelon. Mais ce monde tout entier, toutes ces créatures dont nous jouissons, notre existence même, sont-ce des biens qui nous appartiennent en propre? est-ce vous qui vous les êtes donnés?

Théodore. Non, tout est l'ouvrage de Dieu.

Fenelon. A qui appartient un ouvrage?

Théodore. A l'ouvrier.

Fénelon. Ainsi ces *honnêtes gens* qui vivent sans s'embarrasser s'il existe un Dieu, et sans lui rendre aucun hommage, ressemblent assez à un *honnête homme* qui viendrait

tout uniment s'établir dans votre maison, s'emparerait de tout ce qui vous appartient, et se ferait un plaisir d'en profiter comme si c'était son propre bien, sans se mettre en peine de savoir seulement s'il y a un Théodore au monde.

Théodore. Mais il me semble que ces *honnêtes gens* là s'appellent des voleurs en bon français, puisque cet homme s'approprierait tout ce qui m'appartient?

Fénelon. Allons plus loin; la reconnaissance n'est-elle pas aussi une des vertus qui caractérisent essentiellement l'*honnête homme?* ne doit-on rien à un bienfaiteur généreux, à un ami tendre et libéral qui nous comble de biens? n'a-t-on pas en outre des devoirs envers un bon père de qui l'on tient la fortune, l'éducation et la vie? que penseriez-vous d'un *honnête homme* qui dirait : Que m'importent un père, un bienfaiteur, un ami, et tous ces beaux noms dont on me fatigue la tête? je ne veux seulement pas m'informer s'ils existent. Je prétends en dire du mal, et les outrager quand il me semblera bon. Tout cela doit leur être indifférent.

Théodore. Ah! Monseigneur, quelle ingra-

titude! il faut aimer ses parens et ses bienfaiteurs, mon cœur me l'a toujours dit.

Fénelon. Et Dieu ne réunit-il pas tous ces titres?

Theodore. Dieu est encore bien plus pour nous, puisque sans lui nous n'aurions ni parens, ni amis ; je n'aurais pas un bon maître tel que vous ; et même sans Dieu, je n'existerais pas.

Ramsay (*embrassant Théodore*). Heureux enfant ! quelle sensibilité ! quelle philosophie !

Fenelon. Oui, mon enfant, les amis, les bienfaiteurs que vous avez sur la terre, ne sont que l'ombre et l'image de celui qui est au ciel. Dieu vous a tout donné, puisqu'il vous a donné vous-même à vous-même. Faut-il que nous, qui avons tant d'horreur de l'ingratitude, d'homme à homme, sur les moindres bienfaits, nous nous fassions gloire d'une ingratitude monstrueuse, à l'égard du père de qui nous avons reçu le fonds de notre être? que nous usions sans cesse des dons de son amour, pour violer sa loi et pour l'outrager? s'il est vrai que c'est dégrader le titre d'*honnête homme*, que de le prodiguer à un

cœur injuste, à une âme ingrate, à un fils dénaturé, ce mot pris dans son vrai sens, ne pourra convenir non plus à celui qui oublie Dieu et néglige de le servir. Car la reconnaissance, la justice, la nature même, nous font de la religion le premier et le plus rigoureux des devoirs ; et la religion n'ajoute à la probité mondaine que la consolation de faire par amour et par reconnaissance en faveur de notre père céleste, ce que la raison demande elle-même en faveur des vertus (1).

(1) C'est ce que fait toucher au doigt ce passage d'un livre très-populaire à Limoges. (*Trésor du peuple*, page 42.)

« Donc, mon cher ami, lorsque vous prétendez que peu importe à Dieu notre manière de l'honorer, pourvu que nous soyons honnêtes gens, vous avancez deux choses qui ne signifient rien.

Premièrement : parce que ce mot d'honnête homme est loin d'être clair ; chacun, hors de l'enseignement de la véritable religion, l'entend complètement à sa guise. L'un ne lui donne d'autre sens que de ne pas voler, de ne pas assassiner ; donc, médire, s'enivrer, se venger, se livrer à la débauche la plus honteuse n'empêchent pas d'être honnête homme. Plus d'un de vos camarades en sont là, j'en suis sûr. Cet autre est moins exigeant encore : voler! dit-il, mais le pauvre n'en a-t-il pas le droit? Ce ne sont pas seulement quelques misérables, au fond des maisons centrales, qui prétendent n'avoir pas cessé d'être

Ramsay. Je ne puis, je l'avoue, m'accoutumer à envisager Dieu comme un maître qui exige à la rigueur les hommages qui lui sont dus. Ne craignez-vous pas que ce ne soit avilir sa grandeur ou méconnaître sa bonté ?

Fenelon. S'il était un moyen d'avilir la Divinité, ne serait-ce pas plutôt en disant aux hommes qu'ils peuvent l'oublier et l'outrager impunément? c'est précisément parce que Dieu est grand, parce qu'il est infini, qu'il doit exiger nos hommages à la rigueur.

honnêtes gens parce qu'ils ont volé : on a vu, en France et ailleurs, à diverses époques, des bandes d'hérétiques ou d'athées prêcher de paroles et d'actions cette doctrine, s'appuyant sur ce qui est dit des premiers chrétiens : *Tout était commun entre eux.* Or, du vol à l'assassinat, il n'y a qu'une limite très-aisée à franchir. S'il est permis de dépouiller son frère, donc il est permis de le tuer s'il fait résistance.

De plus, tout particulier sera honnête homme dès qu'il observera les lois de son pays, quelque injustes et cruelles qu'elles soient. Honnête homme le Chinois qui vend, expose, tue ses enfans; *item*, l'Indien qui fait brûler les femmes sur le corps de leurs maris; *item*, l'Arabe en spoliant les caravanes; *item*, le corsaire qui pille les vaisseaux et égorge ceux qui sont dedans; *item*, le Polysénien, qui attache une corde au cou de sa femme et va la vendre au marché.

Dônc, secondement, et j'appelle là-dessus toute vo-

Puisqu'il est le seul être infini, il ne peut agir que pour lui-même : tout autre fin serait indigne de lui. Ce qu'il ferait pour un être moindre que lui, serait indigne de son infinie perfection. Il serait injuste en transportant à un autre ce qu'il se doit à lui-même, et agirait moins parfaitement que l'homme religieux qui rapporte à l'Être suprême, et son être propre et toutes ses actions. Il n'a donc été créé que pour sa gloire. Si vous en pouviez douter, interrogez votre nature, elle vous at-

tre attention : vouloir que tous soient honnêtes gens en se faisant une religion à leur guise, c'est vouloir l'impossible, l'absurde. Car, outre qu'une telle société vivra dans le mépris continuel de Dieu, ce qui est déjà un crime énorme, si vous êtes convaincu, comme je le pense, que tout homme a des devoirs à remplir aussi bien envers son Créateur qu'envers ses égaux, il est évident que ce peuple ne pouvant avoir ni prêtres, ni autels, ni temples, ni actes de religion qui unissent tous les cœurs et leur soient communs à tous, bientôt Dieu et sa loi seront entièrement oubliés; bientôt chacun adoptera l'erreur qui lui conviendra et agira en conséquence de cette erreur. On verra renaître les sacrifices humains, l'esclavage, le meurtre des enfans et des vieillards, etc., etc., toutes les infamies qui régnaient autrefois dans le monde et que la religion de Jésus-Christ est venue détruire. Vous qui connaissez l'histoire, mon cher Marc, vous savez bien cela. »

teste la fin que s'est proposée son auteur. Pourquoi vous a-t-il donné une intelligence, est-ce pour connaître les créatures? mais cette intelligence, malgré son ignorance et ses ténèbres, est si vaste, qu'aucune créature ne peut remplir sa capacité. Toute vérité bornée est au-dessous de sa mesure. L'esprit humain se joue des connaissances les plus étendues, et mille mondes comme celui-ci ne satisferaient pas la soif de connaître qui le dévore. Ces créatures imparfaites, passagères, ne rempliront pas davantage votre cœur : il ne trouve dans aucun objet borné, ce qu'il faut pour le satisfaire.

Il est donc fait pour une autre vérité, pour une autre perfection. C'est-à-dire qu'il est fait pour Dieu, qui est la vérité sans bornes et la bonté infinie. C'est donc pour le connaître et pour l'aimer, que vous existez. C'est donc pour obtenir ce culte, la seule fin digne de lui, que ce grand Dieu a tout fait. C'est dans cette vue qu'il étendit les cieux, qu'il forma la terre, qu'il établit la nature et ses lois, et qu'il traça partout en traits de lumière, les caractères de sa puissance, de sa justice et de sa bonté.

Ramsay. J'aimais à me figurer Dieu comme un être infiniment bon, qui en formant ses créatures, a plutôt cherché leur bonheur que les intérêts de sa gloire.

Fenelon. Comme si ces deux fins si dignes de Dieu, ne pouvaient s'accorder ensemble! S'il est bon, il est juste et sage, et ne peut se refuser ce que réclame son infinie perfection. Dieu est tout, l'homme n'est rien. Dieu ne peut négliger le tout, et se proposer en agissant, ce qui n'est près de lui qu'un pur néant.

Mais consolez-vous, la créature n'y perdra rien, car on ne peut jamais trop présumer de sa bonté. La vraie grandeur consiste à faire des heureux. La gloire d'un grand monarque est dans le bonheur de ses sujets. La gloire d'un père, c'est d'être environné d'une famille heureuse, de l'aimer et d'en être aimé. La gloire de Dieu est d'être connu et aimé de l'homme, comme le bonheur de l'homme est de connaître et d'aimer Dieu. Il est impossible que la bonté infinie ne cherche pas à répandre le bonheur dont elle est la source, et il l'est également qu'il se trouve quelque bonheur loin de l'infinie bonté, dans

l'opposition avec elle, et autrement que par son amour. Le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu, ne sont donc pas deux fins différentes ; c'est un but unique, un seul et même objet, puisque Dieu ne peut chercher sa gloire qu'en nous rendant heureux, comme il ne peut nous rendre heureux que pour sa gloire.

Ramsay. S'il est vrai que Dieu veuille le bonheur de tous les hommes, pourquoi tous ne sont-ils pas heureux?

Fenelon. Parce qu'ils abusent de leur liberté.

Ramsay. Et pourquoi la leur avoir donnée cette liberté malheureuse ?

Fenelon. Dieu veut *être aimé comme il aime*, et le seul amour qui soit digne de lui, c'est un amour libre et de pur choix. Quel est l'homme sensible et bon, qui voulût être honoré par des esclaves chargés de chaînes? Un pareil hommage ne pouvait convenir à Dieu qui est l'être bon par excellence. Il donna donc à l'homme la liberté, pour que l'homme l'aimât de son propre mouvement et par son choix ; il lui offrit en même temps, et tous les motifs, et tous les moyens de

devenir heureux en l'aimant. Si l'homme s'y refuse, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

La religion n'est donc pas une invention des prêtres, ainsi qu'on ne cesse de les en-accuser; comme s'il ne fallait pas qu'il y eût une religion, avant que l'on établît des prêtres pour en exercer le culte; elle est fondée sur la nature de l'homme et sur la nature même de Dieu. Sans la religion, Dieu ne serait ni sage, ni juste envers lui-même, et l'homme serait ingrat, injuste et malheureux.



XIII.

Combien la Religion est utile et nécessaire pour le bonheur des sociétés.

Après avoir démontré combien la religion est nécessaire à l'homme pour son bonheur personnel, combien elle est étroitement liée à tous les principes de la morale et à la nature même des choses, Fénelon voulait encore développer à Théodore, les rapports de la religion avec le bonheur des sociétés.

L'occasion s'en présenta tout naturellement. Théodore venait d'arriver ; M. de Ramsay s'était aussi rendu auprès de Fénelon, quand on vint avertir celui-ci qu'un malade le demandait dans un corps de logis séparé ; car l'archevêché n'était qu'un vaste hôpital, grâces à la charité compatissante du prélat, qui y accueillait tous les genres de misère. « Allons, dit-il, honorons notre ministère ; que les hommes chérissent une religion qui n'apprend qu'à leur faire du bien. Venez, M. le chevalier, ce sera ici mon dernier argument ; vous verrez si la religion est nécessaire aux malheureux. Venez aussi, Théodore, c'est surtout au milieu des pauvres et près du lit de la douleur que la religion se montre aimable et grande autant qu'elle l'est en effet. »

Il fallait traverser les cours. Elles étaient pleines d'un peuple innombrable. C'étaient des villages entiers que les ravages de la guerre avaient chassés de leurs foyers. Ces bonnes gens se disaient : « On enlève nos grains, on brûle nos chaumières, personne ne voudra nous recevoir : allons chez notre bon archevêque ; il y a toujours du pain chez

lui pour tous ceux qui n'en ont pas. » Les portes du palais étaient ouvertes ; ils entrent, comme des enfans, dans la maison de leur père. Fénelon paraît : la foule tombe à genoux pour recevoir sa bénédiction ; qu'il était digne de la répandre ! On accourt, on se presse autour de lui. Les vieillards lui amènent leur famille, les mères le montrent à leurs enfans. Chacun eût voulu lui parler ; quelques-uns baisent le bord de sa robe, et jusqu'à la trace de ses pas. Un saisissement de respect et d'amour se peint sur tous les visages. Des larmes coulent de tous les yeux. « Non, mes amis, leur disait-il, ce n'est pas moi qui vous reçois et vous nourris. Je ne suis que l'économe de votre père qui est au ciel. C'est ici votre maison. Ce pain est à vous et à moi, car vous êtes aussi ses enfans. » Ailleurs on distribuait du blé, des viandes, des habits. C'était la maison de la charité, le temple de la Providence.

Ils montent dans les galeries ; des deux côtés étaient des rangées de lits pleins de malades. Il n'en est pas un qui ne s'estime heureux de mourir, puisqu'il peut encore voir son charitable pasteur, lui parler, expirer entre ses bras.

Il s'approche, il les console, il s'entretient avec eux tous ; rien ne le rebute ; les malades les plus dégoûtans ne lui en paraissent que plus dignes de ses attentions paternelles. De longues salles recevaient les militaires blessés. Amis, ennemis, catholiques, protestans, tous sont accueillis chez Fénelon. Tous les malheureux sont ses amis, ses enfans, puisqu'ils sont les enfans de Jésus-Christ. Un cri unanime s'élève : *Vive notre Archevêque, vive notre pasteur à tous!* « Ah ! disaient les protestans, il faut venir chez les catholiques pour trouver de tels évêques ; non, il n'y a qu'une religion divine qui puisse former de pareilles âmes. » Il fallait voir ces vieux guerriers se précipiter à ses genoux, baiser avec transport ses mains bienfaisantes, et se tenir à ses pieds comme des agneaux aux pieds de leur pasteur.

Théodore pleurait de tout son cœur; M. de Ramsay étouffait de sensibilité. On arrive au lit du malade qui le demandait ; c'était un ancien grenadier qui avait été blessé à mort quelques jours auparavant. Il soulève à peine ses yeux mourans, et lui dit : « Ah ! Monseigneur, voici le dernier moment

de ma vie, mais c'est bien le plus beau de mes jours. J'étais un misérable athée; je ne croyais plus à aucune religion, tant on m'avait dit de mal des prêtres. Mais depuis que je suis chez vous, je vois combien on m'avait trompé. Je veux mourir bon catholique; Monseigneur, excepté voler et assassiner, j'ai commis, hélas! tous les autres crimes! Voilà toute ma confession; donnez-moi l'absolution et je meurs content. » Fénelon ayant fait retirer les assistans, l'entendit et le confirma dans ses bons sentimens. Ensuite il l'administra, et il mourut en bénissant une religion qui unit les hommes par des nœuds si touchans, et qui leur ordonne de s'oublier eux-mêmes pour le bonheur de leurs semblables.

Lorsque tout fut terminé, Fénelon rentra avec M. de Ramsay et Théodore. Mon enfant, dit-il à Théodore, n'oubliez jamais ce dont vous venez d'être témoin. Voilà cette religion que vous entendez tant décrier.

THÉODORE. Comment peut-on en dire du mal, puisqu'elle sait faire de si belles choses?

FÉNELON. Parce qu'il est plus aisé de la blasphémer que de la suivre. Tous les de-

voirs qu'elle nous inspire ne sont qu'amour et charité, aussi nous procure-t-elle la plus douce des consolations, celle de faire du bien, et la plus touchante des récompenses, les bénédictions des malheureux. Un ancien disait : que les hommes seraient heureux, lorsque la philosophie sera sur le trône; faites régner la religion, et ils le seront mille fois davantage. Quelle paix entre eux, quelle union! Quelle ardeur pour s'entre-secourir! Un seul village où ses maximes seraient fidèlement pratiquées, offrirait un tableau digne à la fois et de l'admiration et de l'émulation de tous les peuples. Je vais plus loin; une religion même défectueuse vaut encore mieux que si l'on n'en avait aucune. Tous les législateurs ont senti combien les passions humaines ont besoin de ce frein sacré; aussi n'y eut-il jamais un seul peuple sans religion. O Dieu! s'il existait une nation assez insensée pour adopter un tel système, que de larmes et de sang expieraient bientôt son erreur!

Théodore. Mais si ce peuple était bien riche; s'il avait des armées bien courageuses, et une bonne maréchaussée pour courir

après les voleurs, est-ce que ce ne serait pas suffisant?

FENELON. Ce qui fait la force et le repos des États, ce ne sont ni les trésors, ni les armées, ni les moyens de la police. C'est la morale, ce sont les principes des citoyens. Mais les principes ne peuvent s'établir solidement que sur la base de la religion. Si la religion ne nous domine, nous serons gouvernés par l'intérêt.

Quoiqu'en disent les philosophes, il n'y a pas de milieu; du moins, pour la presque totalité des hommes. Dès lors chacun ne vit que pour soi, n'envisage que soi-même; plus de confiance alors entre les pères et les enfans, plus d'amitié réelle et durable entre les époux, plus d'accord entre le gouvernement et les sujets. Tous vivent dans une défiance, et pour ainsi dire dans un état de guerre habituelle. Fénelon s'étendit fort au long sur ces vérités; il peignit l'état d'un peuple *politiquement athée* avec les couleurs les plus effrayantes; reste à voir ce que l'expérience en décidera (1).

(1) Hélas! l'expérience a parlé assez haut depuis lui jusqu'en 1831. Malheur à qui n'a pas compris ce qu'elle enseigne.

Ramsay. Vous pensez donc que la religion est le seul lien qui puisse unir les hommes ?

Fénelon. C'est le seul qui soit solide, et qui puisse garantir tous les autres des atteintes des passions, de l'intérêt propre et de l'inconstance humaine.

Ramsay. Mais au défaut de la religion, n'avons-nous pas l'*humanité*, la *bienfaisance?*

Fénelon. *Humanité, bienfaisance !* Beaux noms qui ne vaudront jamais la charité ! J'ai vécu, mon ami, et je vois où tend la doctrine de ces prédicateurs de l'*humanité*. Fasse le ciel que cette *humanité* ne couvre pas un jour de cendres et de ruines, les empires assez insensés pour la substituer à la religion !

Théodore. La *bienfaisance* est cependant une belle chose. Il y a toujours dans la gazette quelque trait de *bienfaisance*. L'autre jour on parlait dans une compagnie d'une bonne action que quelqu'un avait faite. Je m'avisai de dire voilà un homme bien *charitable*, et on m'avertit qu'il fallait dire : voilà un homme *bienfaisant*.

Ramsay. A mon avis, l'un vaut bien l'autre ; j'ai vu des hommes très-*humains* sans religion.

Fénelon. Et en avez-vous vu de *charitables* sans religion ? Car il y a une très-grande différence entre l'un et l'autre. L'*humanité*, seule, laisse dans le cœur l'orgueil, la jalousie, l'ambition, l'intérêt propre, et par conséquent l'égoïsme. Pourquoi voudriez-vous en effet que l'homme, qui n'attend aucun dédommagement, sacrifie des penchans naturellement si chers à notre cœur ? Il dira ce que vous disiez vous-même hier avec tant de candeur : Puisqu'il n'y a rien après la vie, mon seul devoir est d'en profiter pour être heureux. Ainsi, il rapportera tout à lui-même ; mais il n'y a nul motif raisonnable qui puisse l'engager à diminuer sensiblement sa fortune, à renoncer à son repos, à sacrifier la moindre jouissance. Il faudrait pour cela un principe supérieur à tous les intérêts de la vie, et la religion seule peut le fournir.

Vos philosophes dissertent sur la morale, mollement assis dans leurs appartemens commodes, où ils ont soin que rien ne manque. Leurs livres leur valent de l'argent et

de la gloire ; mais le genre humain s'en trouve-t-il mieux ? La religion fait taire les passions. Elle est sévère pour le riche, elle nous commande des sacrifices qu'elle a seule droit de commander, parce que seule elle nous en assure la récompense. Jetez les yeux sur l'Europe entière ; quelles mains ont élevé ces asiles sans nombre ouverts aux malheureux? Ce sont celles de la religion. Les vieillards, les militaires, les incurables, les insensés, les infortunés de toute espèce, y trouvent une sensibilité également attentive et libérale. Ces créatures intéressantes, ces pauvres enfans abandonnés par leurs parens à la piété publique, trouveront dans la religion une mère plus tendre que celle que leur donna la nature.

THEODORE. Les *Enfans-Trouvés*, n'est-ce pas? J'ai été les voir quelquefois; que c'est touchant! J'ai toujours pleuré de plaisir. Mais avant qu'on imaginât d'en prendre soin comme on fait à présent, que devenaient-ils, ces petits malheureux?

FÉNELON. Ils périssaient abandonnés; ou bien on les vendait vingt sous pièce. Quelle obligation n'a-t-on pas à celles qui daignent

en prendre soin ! Sont-ce nos femmes philosophes qui renonceront à leur toilette, à leurs bals, à leurs spectacles, pour se dévouer dans ces asiles à une vie entière de fatigues et de dégoûts ? Non, non, ce seront celles dont on regarde en pitié la faiblesse. Elles sacrifieront le repos, les douceurs de la vie, l'ambition et toutes ses espérances. Elles déposeront aux pieds des pauvres et les dons de la fortune, et quelquefois la noblesse des plus grands noms (1).

Je voudrais que chaque mère de famille conduisit de temps en temps ses enfans dans les hôpitaux ; c'est là qu'ils apprendraient à évaluer les plaisirs, la santé, et la condition de l'homme ici-bas.

(1) En 1793, une dame de l'Enfant-Jésus fut traduite comme noble devant un comité révolutionnaire. Es-tu noble, lui demanda-t-on ! — Non, répond l'héroïne chrétienne, il y a trente ans que j'ai déposé ma noblesse aux pieds des pauvres. Chacune de ses compagnes auraient pu faire la même réponse ; cela ne les empêcha pas de languir longtemps dans les prisons. A peine remises en liberté, elles ont repris leur fonction ordinaire, l'exercice de toute espèce de bonnes œuvres. Ces filles respectables, réduites aujourd'hui au plus rigoureux nécessaire, ne regrettent que de ne pouvoir, comme autrefois, donner à dîner aux malades qu'elles continuent de traiter.

Ramsay. Ce spectacle vaudrait bien la comédie ou l'opéra. Je ne vous conseille cependant pas de le proposer.

Théodore. Maman ne le voudrait jamais. Si j'allais gagner une maladie, et puis mourir ?...

Fénelon. On ne craint pas d'exposer un enfant en l'enfermant dans des salles de spectacles dont l'air est encore plus corrompu que celui des hôpitaux. Une mère ne craint pas de conduire sa fille à des danses bruyantes, à des assemblées de plaisir,... on ne redoute alors ni la fatigue, ni la maladie, ni la perte de l'innocence mille fois plus à redouter.

Ramsay. Quand il s'agit du plaisir, la santé n'est plus rien ; on en est prodigue jusqu'à la folie. Mais est-il question de la vertu? on est craintif et délicat jusqu'au ridicule.

Fénelon. C'est à ce spectacle que l'on apprendrait encore à estimer la religion. Peut-on ne pas l'admirer et la chérir, à la vue des vertus qu'elle y fait éclore, et des bienfaits qu'elle y répand? Quel ordre ! quelle propreté ! quelle attention ! Qu'il est

beau de les voir, ces filles si précieuses à l'humanité (1) ! Contentes d'une nourriture frugale, et du vêtement le plus modeste, elles consacrent les jours aux travaux les

(1) Respectables Filles de la Charité, qui peut prononcer votre nom, sans un sentiment religieux de vénération et d'attendrissement! Nul bien ne vous est étranger. Vous instruisez l'enfance ; vous pansez les blessés : vous soignez les malades dans les hôpitaux ; vous distribuez aux pauvres les médicamens, vous leur prodiguez les plus tendres soins. Répandues dans les campagnes dont vous êtes la seule ressource, vous y faites connaître la religion dans les écoles, vous la faites aimer par le spectacle de votre vie, et par les bienfaits que vous répandez en son nom. Honneur à la religion qui vous anime !

Ces filles étaient au nombre de trois mille à l'époque de la révolution. Malgré les barbares traitemens dont on a payé leurs services, pour ébranler leur confiance dans la foi, isolées, persécutées, indigentes, leur consolation est encore aujourd'hui de visiter et de traiter les pauvres. Heureuses quand elles trouvent occasion de se venger de leurs persécuteurs, en leur prodiguant leurs soins. Qu'on me permette d'ajouter ici un trait qui achève de les caractériser. Je demandais dernièrement à l'une d'entre elles, s'il était vrai qu'elles eussent beaucoup souffert? « Dieu seul, me » répondit-elle, sait ce que nous avons éprouvé; mais » nous sommes convenues de n'en jamais parler, de » crainte que quelque mouvement de ressentiment » ou de vanité ne nous en ôte le prix devant Dieu. »

(*Note de l'auteur.*

plus pénibles, et la nuit même elles se refusent souvent le repos le plus juste et le plus nécessaire; victimes du plus noble dévoûment, elles n'existent et ne respirent que pour les malheureux; elles ne craignent ni les fatigues, ni les privations, ni la contagion la plus mortelle; elles ne refusent personne, et semblent ne rien oublier que le soin de leur propre conservation. Plus intrépides, plus infatigables que les hommes les plus robustes, elles ne conservent de leur sexe que la tendresse pour les infortunés dont elles sont les mères, et cette douceur qui ajoute encore un charme si touchant aux soins qu'elles leur prodiguent. Que l'on supprime si l'on veut ces sociétés, on verra si la philosophie saura les remplacer.

Ramsay. Eh bien! qu'en arriverait-il? On en serait quitte pour payer ceux que l'on emploierait.

Fénelon. La philosophie épuiserait les ressources communes de sa morale, et peut-être les trésors de l'état; mais de telles vertus ne s'achètent pas à prix d'argent; et l'on serait bientôt contraint de redemander à la religion ces âmes pures et désintéressées, qu'elle seule peut former et soutenir.

Voit-on souvent vos élèves courir de greniers en greniers, visiter les pauvres honteux et abandonnés. C'est aux femmes chrétiennes que sont réservées ces fonctions augustes. Elles apparaissent comme des anges de paix dans ces réduits que la philosophie ne connaît pas ; et la noble délicatesse de leur charité, augmente encore le prix de leurs bienfaits.

Vos philosophes vous ont-ils fait quelquefois descendre dans les cachots pour adoucir la misère qui en dévore les victimes, par les largesses de la charité et les leçons de la vertu ? Les avez-vous vu arroser de leurs larmes et presser contre leur cœur ces malheureux couverts de l'exécration publique ? Les accompagner jusqu'à l'échafaud, pour leur procurer la douceur de l'espérance, et la consolation du repentir (1) ?

(1) Le journal des Annales catholiques nous fournit à ce sujet un trait qui doit figurer également dans les fastes de l'humanité et dans ceux de la religion.

Il existait à Grenoble une association connue sous le nom de DAMES DE LA MISÉRICORDE, laquelle était spécialement vouée au service des prisons. Dès que l'heureuse révolution de thermidor eut diminué le pouvoir des ennemis de toute morale et de tout bien,

Ils écriront contre l'esclavage, et sur leurs tables de marbre, sous leurs lambris dorés, ils traceront avec énergie le tableau des maux qui l'accompagnent. Mais proposez leur de passer les mers pour instruire et consoler ces malheureux, ou seulement pour traiter de leur rançon. Nous ne trouvons pas un seul philosophe qui y ait jamais pensé ; à la voix de la religion, des sociétés nombreuses affrontent tous les dangers pour briser les chaînes de leurs frères, ou pour en adoucir la rigueur ; souvent même on a vu de ces héros de la charité se livrer eux-

on s'empressa de rappeler ces femmes vertueuses, qui reprirent avec empressement la bonne œuvre que la violence toute seule les avait contrainte d'abandonner.

« Elles font elles-mêmes les chemises des prisonniers, dit l'auteur de cette lettre ; elles ajoutent » quelque chose aux alimens grossiers que la loi leur » accorde ; elles soignent les malades ; mais surtout » elles s'efforcent de réveiller dans ces âmes abruties, » le sentiment de la religion, et plusieurs fois elles » ont eu le bonheur d'y réussir... Un dernier trait » vient de couronner l'héroïsme de leur charité. On les » a vues hier accompagner au nombre de cinq, un » assassin jusqu'au pied de l'échafaud. Elles récitèrent » avec lui les dernières prières, et lui inspirèrent » tous les mouvemens de la résignation et du repentir. » (Voyez les *Annales cathol.*, nº 28.)

mêmes, et payer de leur propre liberté, la rançon de ceux qu'ils ne pouvaient délivrer autrement.

Ces ardens amis de l'humanité, vont-ils catéchiser les Sauvages? Les verra-t-on, ainsi que nos missionnaires consacrer soixante ans de travaux, à civiliser ces malheureux par la religion et les arts? à les réunir en société pour en faire des hommes? Non; une philosophie ennemie de la religion est moins propre à civiliser des barbares, qu'à ramener vers la barbarie les peuples les plus polis et les plus doux...

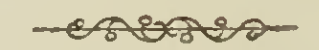
En un mot, ôtez la religion; vous ne manquerez pas de moralistes qui feront de beaux discours sur la bienfaisance, il est si facile de discourir! Mais les pauvres seront sans secours; les malades, sans asiles; les orphelins, sans père; les captifs, les sauvages, et tous les malheureux, sans consolation. Car il n'y a que la religion qui puisse nous apprendre à renoncer à tout, et à nous oublier nous-mêmes pour nos frères. — Voulez-vous l'avoir encore plus en grand? C'est elle qui a humanisé la plupart des peuples. Elle a tempéré les lois de la guerre, et a

fait aimer les douceurs de la paix. Elle a lié les diverses nations et facilité le commerce. Elle a fait connaître le *droit des gens*, adouci les rigueurs de l'esclavage, jusqu'à ce qu'elle ait pu le supprimer, car elle marche toujours avec sagesse, et respecte l'ordre par-dessus tout. Elle a inspiré la modération, la décence, le respect pour la justice et les mœurs, elle a fait entendre et goûter les maximes de cette bienveillance universelle, qui, du genre humain tout entier, ne fait qu'une famille de frères, tandis que la morale purement humaine les définit et les isole. La religion a propagé la lumière, conservé les arts, recueilli les monumens dans les temps de barbarie. Les projets conçus par les philosophes sont sans nombre ; montrez ce qu'ils ont exécuté d'utile ; et quand je dirais que souvent un homme formé par la religion, tels que les Thomas de Villeneuve, les Vincent de Paul, les François de Sales, a rendu lui seul plus de service que tous les philosophes anciens et modernes réunis, ce ne serait rien dire, puisque de tout temps les philosophes se sont bornés à des discours... Les ministres de la religion ont eu quelque-

fois des torts ; mais les partisans de l'incrédulité n'ont-ils pas eu les leurs ! N'ont-ils pas répandu la corruption des mœurs par la licence de leurs écrits et la dépravation de leur morale ? En disant aux peuples qu'il n'existe ni un Dieu ni une autre vie, n'était-ce pas leur dire qu'ils ne devaient avoir d'autre Dieu que le plaisir, ni d'autre crainte que de ne point s'y livrer assez? N'ont-ils pas ébranlé les fondemens de toute autorité légitime en prêchant une liberté sans frein, une égalité chimérique, et préparé par là le bouleversement entier du globe? Enfin leur doctrine ne laissant aux vertus d'autre appui que l'orgueil et la vaine estime de soi-même doit faire, de chaque philosophe de cette espèce, un égoïste décidé, qui s'adore lui-même, qui ne cherche que ce qui peut contribuer à son bonheur, sacrifie tout à son intérêt, et méprise souverainement ce qui ne peut s'y rapporter.

La religion n'a pas fait tout le bien qu'elle eût produit, si elle avait trouvé les hommes plus dociles, mais elle a fait tout celui qu'ils lui ont permis d'exécuter ; et s'il était vrai

qu'il fallût renoncer à la religion, il faudrait renoncer pour jamais, à toute morale, à tout bonheur, à toute société ; la terre ne serait plus habitable.



XIV.

Conclusion et analyse raisonnée de ce volume.

On était à la fin de l'été, et Fénelon après s'être livré, comme nous l'avons vu, à tous les soins de la charité, se disposait à consacrer l'automne à une bonne œuvre également chère à son cœur ; c'était la visite de son diocèse : les ravages de la guerre et les périls qui en sont inséparables, ne pouvaient être

un obstacle pour lui. Cet ardent ami de la paix avait su faire aimer sa personne et respecter son caractère jusque dans les champs du carnage et parmi les horreurs des combats. Les ennemis de l'état, craignaient en quelque sorte de paraître les siens ; ils s'empressèrent de lui déclarer qu'ils n'étaient point en guerre avec Fénelon, et le prièrent même de permettre qu'ils le fissent escorter par leurs propres troupes. L'archevêque annonça donc à Théodore qu'il fallait suspendre leurs entretiens, parce qu'il devait partir dans deux jours.

En même temps, il lui remit une analyse raisonnée des instructions qu'il lui avait données jusques-là. Il avait pris la peine de la rédiger lui-même par écrit, pour classer avec ordre dans l'esprit de son élève, les principes qu'il avait reçus.

Le lendemain, veille du départ, les amis de Fénelon vinrent prendre congé de lui. Les parens de Théodore ne manquèrent pas de l'y conduire. L'assemblée se trouva brillante et nombreuse. On savait combien le bon archevêque aimait son intéressant élève, et en faveur de Mentor, on combla d'amitié Télémaque.

Il ne fut question que des entretiens de Théodore et de Fénelon, et il n'y avait pas de père de famille qui n'enviât le même bonheur pour ses enfans.

Fénelon parla de la pénétration de Théodore, et aussi de son ingénuité ; il amusa la compagnie en racontant l'histoire du papillon, et celle des petits oiseaux. M. de Ramsay n'oublia pas le trait de Grillus, et comme on témoignait un vif désir de faire l'inventaire des connaissances théologiques du jeune candidat, Fénelon lui proposa de soutenir un examen. L'enfant, quoiqu'un peu intimidé, se trouvant en fonds pour répondre, accepta la proposition, et se présenta au combat, avec toute la grâce et la modestie imaginables.

FENELON. Qu'entendez-vous par le mot de religion ?

THEODORE. J'entends la manière d'honorer Dieu et de le servir.

FÉNELON. Comment peut-on connaître la manière d'honorer et de servir Dieu ?

THÉODORE. On la connaît en partie par la lumière naturelle de la raison ; et en partie par ce que Dieu nous en fait connaître lui-même dans la révélation.

FÉNELON. Comment s'appelle cette partie de la religion qui se connaît par les seules lumières de la raison (1)?

THÉODORE. La religion naturelle.

FÉNELON. Que renferme la religion naturelle?

THÉODORE. Des vérités à croire et des devoirs à pratiquer.

FÉNELON. Quelles sont ces vérités?

THÉODORE. Voici les principales :

Premièrement, il y a un Dieu qui a créé tout ce qui existe.

Secondement, s'il y a un Dieu créateur, il est impossible qu'il n'y ait pas une Providence,

(1) Les vérités qui appartiennent à la religion naturelle, n'excluent pas cependant une révélation. Ainsi, point de véritable philosophie, si elle ne s'appuie sur un fond traditionnel, transmis par l'éducation. La raison humaine suffirait sans doute pour nous conduire à la connaissance parfaite de la religion naturelle, si elle avait toute sa force; mais elle est tellement affaiblie par l'ignorance, par les passions, suites du péché, qu'il n'y a jamais eu ni un seul peuple ni un seul sage qui soit parvenu à cette connaissance. D'ailleurs, quand la raison suffirait pour connaître ces vérités, elle ne leur donnerait jamais le degré de certitude et d'autorité nécessaire, et n'en ferait connaître que quelques-unes, dont les conséquences, même directes, échapperaient à l'homme réduit à lui-même, c'est-à-dire vivant seul, en dehors de toute éducation.

tant pour les êtres intelligens et libres, que pour ceux qui ne le sont pas.

Troisièmement, si Dieu gouverne les êtres intelligens, il leur a donné des lois.

Quatrièmement, s'il leur a donné des lois, il a préparé une autre vie pour récompenser ceux qui les observent et punir ceux qui les méprisent.

FÉNELON. Qu'est-ce que Dieu?

THÉODORE. Dieu est l'être souverainement parfait par la volonté duquel tout existe et se conserve.

FENELON. Comment savez-vous qu'il y a un Dieu?

THÉODORE. Parce que tout ce qui existe a nécessairement une cause, et cette cause est Dieu.

FÉNELON. Pourquoi ne serait-ce pas la nature ou le hasard?

THÉODORE. La nature et le hasard sont des mots qui ne signifient absolument rien, ou qui signifient tout au plus une cause aveugle et sans intelligence.

FÉNELON. Comment sait-on que le Créateur de l'univers n'est point une cause aveugle et sans intelligence?

Théodore. Les raisons qui le prouvent sont sans nombre ; en voici trois principales.

Premièrement, *Dieu* a donné à certaines créatures telles que l'homme, l'intelligence et la raison ; il les possède donc en lui-même, car on ne peut donner ce qu'on n'a pas.

Secondement, personne n'a jamais douté que pour faire une machine comme un automate ou une montre, il ne faille de l'intelligence ; mais tous les ouvrages de l'art ne peuvent se comparer au mécanisme du corps humain, ni même à celui d'une mouche, ou à l'organisation de la moindre plante.

Troisièmement, partout où l'on aperçoit de l'ordre et des lois constantes, un but et des moyens sagement combinés pour y arriver, on suppose nécessairement une intelligence. On doit donc en reconnaître une aussi dans l'univers, puisque toutes les parties en sont exactement liées et proportionnées pour le bien général.

Fénelon. Vous dites que s'il y a un Dieu, il est impossible qu'il n'y ait pas une Providence, comment en êtes-vous assuré ?

Théodore. Nous en sommes assurés, *pour l'ordre physique*, par les lois qui président à

la formation et à la conservation des corps ; par l'ordre, la force et l'harmonie, avec laquelle tout se maintient et se renouvelle dans la nature ; par le soin que Dieu prend de ses moindres créatures, dont chacune est douée des perfections dont elle est susceptible, et pourvue de tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

FÉNELON. Et pour *l'ordre moral ?*

THÉODORE. Nous en sommes assurés par les perfections même de Dieu, qui ne serait ni sage, ni bon, ni juste, s'il ne veillait sur *l'ordre moral*, c'est-à-dire qu'il ne serait plus Dieu.

FÉNELON. Pourquoi ne serait-il pas sage?

THÉODORE. Premièrement, la sagesse exige que l'on traite chaque chose selon son excellence et son prix. Puisque Dieu prend soin des corps qui ne sont qu'une matière vile et grossière, il ne peut donc négliger l'homme qui est son chef-d'œuvre et son image.

Secondement, si Dieu ne veillait pas au maintien de l'ordre moral, loin d'être glorifié par ses créatures, il en serait méconnu et outragé ; et alors il aurait manqué à la

sagesse, soit en ne se proposant aucun but raisonnable dans la création du monde, soit en ne prenant pas les moyens d'y arriver.

FÉNELON. Pourquoi ne serait-il pas bon?

THÉODORE. Premièrement, parce que les hommes seraient malheureux si Dieu ne veillait sur eux pour soutenir et récompenser la vertu, ainsi que pour arrêter et punir le crime.

Secondement, un bon père ne saurait oublier ses enfans. La tendresse paternelle, et les sentimens de l'amour maternel ont Dieu pour auteur. Il les a placés dans le cœur des animaux les plus féroces ; il ne saurait donc lui-même être insensible pour ses enfans.

FENELON. Pourquoi ne serait-il pas juste?

THEODORE. Premièrement, il serait injuste envers lui-même en ne se procurant pas la gloire qui lui est due de la part des créatures.

Secondement, il manquerait à l'ordre dont il doit venger l'infraction et maintenir les lois.

Troisièmement, il encouragerait les méchans en les laissant jouir du fruit de leurs crimes. Il découragerait les bons en souf-

frant qu'ils soient accablés et persécutés sans aucun dédommagement ; il paraîtrait également l'ami du vice et de la vertu, en les confondant ensemble, et en les regardant du même œil.

FÉNELON. Comment Dieu gouverne-t-il les êtres intelligens?

THÉODORE. Comme il a établi des lois pour régler les mouvemens des corps, il en a établi aussi pour diriger les actions des créatures libres ; avec cette différence, qu'en vertu de leur liberté, celles-ci peuvent les suivre ou s'en écarter.

FENELON. Comment savez-vous que Dieu a imposé des lois aux hommes?

THEODORE. Par la nature même de l'homme, qui atteste l'existence de ces lois, sous quelque rapport qu'on l'envisage.

Premièrement, tout homme sans autre maître que la nature, sent qu'il est fait pour observer des devoirs, et il les trouve gravés dans son propre cœur. Aussi n'y a-t-il jamais eu un seul peuple ni une seule société qui n'ait reconnu la différence du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui n'ait honoré certaines actions comme bonnes ; et qui n'en ait condamné d'autres comme mauvaises.

Secondement, l'homme qui fait le bien éprouve une satisfaction intérieure, et celui qui fait le mal, fût-il au fonds d'un désert, est en proie aux troubles, à la crainte et aux remords.

Troisièmement, la nature de l'homme étant raisonnable, il doit suivre ce que dit la raison. Or, la raison dit : qu'il faut aimer Dieu parce qu'il est souverainement bon, et le craindre parce qu'il est infiniment juste et puissant; que les autres ayant autant que nous, droit au bonheur, ont droit aussi à ce que nous fassions pour eux ce que nous voulons qu'ils fassent pour nous. Enfin que l'être le plus noble doit commander à celui qui l'est moins, c'est-à-dire que l'âme doit soumettre les appétits brutaux du corps.

Quatrièmement, l'homme est destiné par la nature à vivre en société. Mais que deviendrait chaque famille, si les parens ne sont obligés d'aimer leurs enfans et d'en prendre soin? si les enfans ne chérissent leurs parens et ne leur obéissent? si les époux ne s'aiment mutuellement?... si les hommes étaient libres de manquer à leur parole, ou de leur faire du mal, tout

commerce entre eux serait à peu près impossible. Nul état ne peut exister longtemps si les sujets peuvent haïr le gouvernement, mépriser son autorité, ou se révolter quand il leur plaît ; ou bien si le gouvernement peut se jouer des lois et opprimer la société. Ainsi la nature de l'homme considéré seul ou en société, suppose des lois et des devoirs.

FÉNELON. Ne pourrait-on pas croire que ces lois ne portent que sur les conventions que les hommes ont faites entre eux ?

THEODORE. Toutes les conventions du monde ne m'obligent à rien, si avant les conventions il n'y a pas une loi qui m'oblige à tenir ce dont je suis convenu.

FENELON. L'intérêt ne suffit-il pas pour obliger les hommes?

THEODORE. Premièrement, si la vertu n'est que l'intérêt, le crime ne sera pas de faire le mal, mais de manquer de justesse dans son calcul, ou d'adresse dans l'exécution.

Secondement, toute loi doit être constante et uniforme, et l'intérêt change suivant les temps, suivant les passions ou les goûts de chaque individu.

Troisièmement, loin que la vertu consiste

dans l'intérêt, elle consiste à sacrifier son intérêt quand le bien général l'exige.

Quatrièmement, un homme ne peut avoir nul intérêt à sacrifier sa vie pour son pays ; son intérêt est de se conserver pour être heureux. Et quel bonheur peut-il espérer après la mort, si l'on n'admet pas une autre vie?

Fenelon. Pourquoi y a-t-il une autre vie?

Theodore. Parce que les méchans ne sont pas toujours punis, ni les bons toujours récompensés dans celle-ci.

Fénelon. Les méchans n'ont-ils pas toujours des remords?

Theodore. Ils les étouffent quelquefois à force de crimes ; et ils sont d'autant moins punis qu'ils sont plus coupables.

Fénelon. Ne sont-ils pas méprisés ?

Theodore. Souvent ils se dérobent au mépris par l'hypocrisie, ou bien ils s'en inquiètent fort peu, et ne le sentent pas.

Fenelon. Ne sont-ils pas punis par les lois?

Theodore. Il est des crimes que les lois ne peuvent punir, faute de les connaître. Souvent aussi les coupables s'élèvent par leur puissance au-dessus des lois.

Fenelon. Que doit-on en conclure ?

Theodore. Que puisque Dieu, qui est in-

finiment juste, ne les punit pas dans cette vie, il saura bien les retrouver dans une autre, parce qu'aucun crime ne doit rester impuni.

Fenelon. Et les bons, sont-ils toujours heureux dans cette vie?

Theodore. Ils sont moins misérables que les autres ; mais pour être heureux, personne ne l'est ici-bas, quoique tous le désirent, et c'est une preuve qu'il y aura une autre vie où ce désir sera rempli.

Fenelon. N'ont-ils pas le témoignage de leur conscience?

Theodore. Cela n'empêche pas de sentir les maux de la vie ; seulement on a plus de force pour les supporter. Un homme vertueux sent comme un autre la maladie, les privations douloureuses, les rigueurs d'une mort injuste. Lorsque saint Polycarpe était traîné au bûcher, lorsqu'au lieu de dire un mot qui lui eût sauvé la vie, il répondait : « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers Jésus-Christ, il ne m'a jamais fait que du bien, et vous voudriez que je trahisse son amour », et qu'il se livrait aux bourreaux, pensez-vous, que cet illustre évêque de Smyrne, n'était pas soumis à une épreuve

bien cruelle pour sa faiblesse et son grand âge? Oui, n'est-il pas, il souffrait d'horribles tortures dont sa foi seule adoucissait la rigueur.

FENELON. La vertu n'est-elle pas comblée de biens et d'honneurs?

THÉODORE. Elle est encore plus souvent méconnue et persécutée, livrée à l'indigence et à l'oubli.

FENELON. Mais Dieu ne les dédommage-t-il pas d'ailleurs ces hommes justes?

THEODORE. Il est impossible qu'il dédommage ceux qui meurent pour leur devoir, s'ils doivent s'anéantir en mourant? on ne récompense pas le néant. Il faut donc, pour que les bons soient récompensés, qu'il y ait une autre vie; aussi Dieu qui ne saurait nous tromper, en a-t-il placé le pressentiment dans le cœur de tous les hommes (1).

(1) O homme! lève les yeux au ciel, souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné. Même après une dégradation palpable, l'homme porte en son cœur des sentimens si élevés, si vastes, que Dieu seul peut le fixer. Il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu même. Tout autre objet, loin d'étancher la soif brûlante de son cœur, ne sert qu'à l'irriter. De là ces inquiétudes dans la jouissance de ce qu'il avait le plus désiré, cette inconstance qui vole d'objets en objets, cette lassitude que l'on éprouve dans les voies du plaisir, ce ver rongeur qui flétrit l'élévation, cette amertume qui accompagne les folles joies, ce poison de la prospérité qui enivre et qui déchire l'âme. Donnons à un seul homme toutes les

FENELON. Vous avez dit que la religion naturelle renfermait aussi des devoirs ; quels sont ces devoirs?

THEODORE. C'est le respect, la reconnaissance, et l'amour envers Dieu.

FENELON. Quel besoin les hommes ont-ils de ces devoirs et de ces vérités?

THEODORE. Quand ils n'en auraient pas besoin, il suffit que la justice et toutes les vertus leur en fassent une obligation.

Premièrement, la justice qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû; l'homme doit donc à Dieu l'hommage de son existence.

Secondement, la reconnaissance le lie nécessairement à Dieu, le plus généreux des bienfaiteurs.

Troisièmement, les sentimens les plus naturels envers un père, une mère, un ami, sont une dette encore plus sacrée envers Dieu.

connaissances qu'ont eues les autres hommes ; que la société entière, s'oubliant elle-même, se rapporte à lui-seul ; que la nature s'anime et fasse un effort pour le combler des dons les plus rares ; que ce mortel si privilégié cueille la fleur de tous les plaisirs et ceigne son front du diadème de toute la terre. Que dis-je, qu'il commande à un million de mondes ; ce n'est pas assez, que ce million de mondes l'adore ; son cœur sera-t-il rempli et satisfait? Non, il y restera un germe d'inquiétude et de tristesse, un vide infini. Que lui manque-t-il donc? il lui manque tout tant qu'il n'a pas Dieu. (*La vraie philosophie.*)

Mais la religion est nécessaire à l'homme, même pour son bonheur particulier.

Fenelon. Au moins la société peut-elle se passer de la religion?

Theodore. Non ; ce qui fait le bonheur des sociétés, ce sont les principes de ceux qui les composent, et ces principes ne peuvent s'établir solidement que sur la religion.

Fenelon. Pourquoi cela?

Theodore. Parce que les hommes, s'ils ne sont conduits par la religion, le seront par l'intérêt propre.

Fenelon. Voilà, mon cher Théodore, l'abrégé de la religion naturelle ; ces vérités ont été regardées de tout temps comme la base du bonheur individuel et général.

On juge assez quel fut l'étonnement de la société ; personne ne pouvait se persuader que tant de discernement et de raison se trouvât logé dans une tête de douze ans. Le père de Théodore était ravi, la bonne maman pleurait de joie. Pour moi, dit le prélat, vous me pardonnerez de ne point partager votre surprise. N'est-il pas vrai, Théodore, que tout ce que vous venez de débiter ne vous a pas coûté grand travail de tête? Pardonnez-moi, Monseigneur, reprit Théodore, je l'ai

bien étudié hier au soir avant de me coucher, et je l'ai encore récité à ma bonne en me réveillant ce matin. C'est le papier que vous m'avez donné hier, que j'ai voulu apprendre par cœur... L'aimable ingénuité de Théodore lui fit infiniment plus d'honneur que n'auraient pu lui en faire les talens les plus rares. Mais ce fut bientôt une autre surprise : il tira de sa poche un cahier qu'il présenta à Fénelon... C'était le résultat de leurs conversations, que chaque soir il avait mis en écrit sous la direction de son papa. Il ne pouvait faire à Fénelon un remercîment qui fut plus de son goût. Cet ouvrage était, à peu de chose près, le même que celui-ci, et l'archevêque daigna même le retoucher. Cependant il fallut se séparer. Théodore sensible et caressant autant qu'il était vif et ouvert, fondit en larmes ; il fallut presque l'arracher des bras de Fénelon, qui n'était guères moins ému ; on se promit en se quittant de se rejoindre au plutôt et de reprendre la suite des entretiens, ce qui consola un peu Théodore.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

LIMOGES ET ISLE,
Impr. Martial Ardant Frères.

